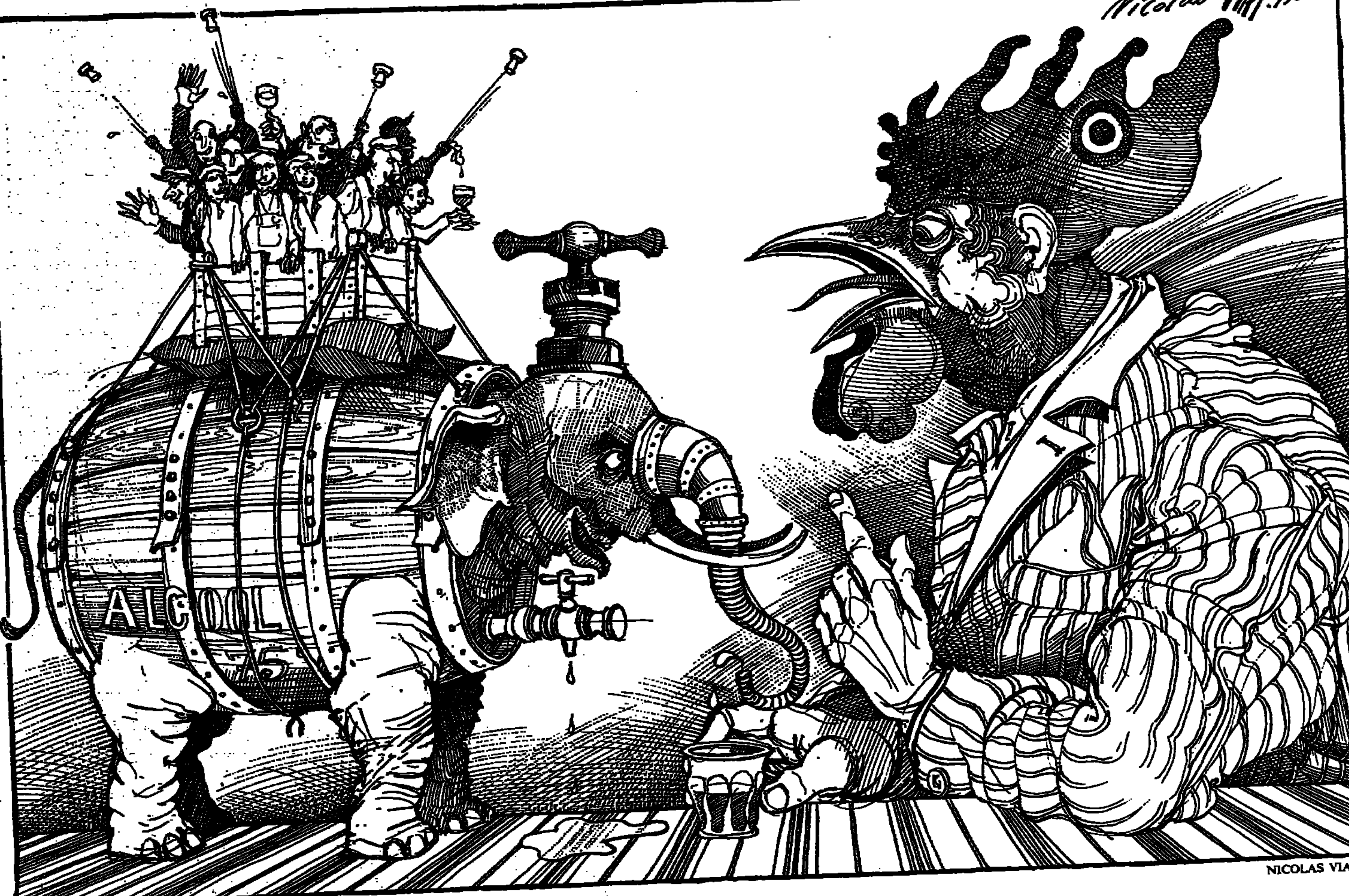
Le Monde

DIMANCHE



NICOLAS VIAL

Les mauvaises affaires de l'Etat marchand d'alcool

Le monopole de l'achat et de la vente de l'alcool est aujourd'hui tout bénéfice pour les producteurs, viticulteurs et betteraviers. En cinq ans, l'État leur a versé 2 milliards de subventions clandestines. Mais peut-être va-t-on réformer le système.

QUI est le premier marchand d'alcool en France ? Tel fabricant de pastis, de whisky ou de cognac ? Pas du tout. Le premier marchand d'alcool en France, c'est l'État. Hormis les eaux-de-vie d'appellation contrôlée comme le cognac ou l'armagnac, l'État jouit, sur le territoire français, du monopole de l'achat et de la vente de tout alcool titrant plus de 70 degrés. Il achète donc la totalité de l'alcool de vin, de betterave et de synthèse, à base de pétrole – les trois volumes principaux *(voir schéma ci-contre)* – et les revend aux fabricants de pastis, de cosmétiques, aux laboratoires pharmaceutiques, aux industries chimiques, principaux consommateurs, qui transforment ces alcools « *neutres* ».

Un marchand qui perd beaucoup d'argent, après en avoir beaucoup gagné. Près de 300 millions de déficit en 1974-1975, 43 millions en 1978-1979, dernier chiffre officiel. Mais on parle de 550 millions pour 1980-1981, et le chiffre n'aurait pas diminué depuis. Au total, pour les cinq dernières années, 2 milliards environ de déficit.

A peine un verre d'eau, c'est vrai, dans le flot des dépenses publiques bénéficiant à l'agriculture, plus de 80 milliards en 1982. Mais le plus surprenant est que le trou n'est pas creusé au grand jour par le ministère « dépensier », celui de l'agriculture, mais bien par le gardien de la bourse lui-même, le ministère du budget. Le déficit de la Régie commerciale des alcools – nom officiel de ce service du ministère du budget – est comblé par des avances du Trésor, dont nul ne sait si on les remboursera un jour. Rien d'étonnant, en ces temps de rigueur, que certains lorgnent vers ce trou et affichent leur intention de fermer la boutique : Laurent Fabius, le ministre du budget, s'est ému de cette subvention déguisée aux producteurs d'alcool, essentiellement les betteraviers et les viticulteurs.

Pour compliquer la tâche de l'enquêteur ou du réformateur, la forteresse du service des alcools n'est pas prodigue d'informations. « *Des professionnels du rideau de fumée !* », juge-t-on dans l'entourage du premier ministre. Meilleur exemple : impossible de savoir exactement d'où provient le déficit.

On sait bien que les viticulteurs en sont les principaux bénéficiaires. La première année de déficit (1975) coïncide ainsi avec un quasi-triplement brutal des achats d'alcool viticole : pour résorber les excédents que « pisse » le vignoble méridional, la distillation paraît la seule solution à la Commission des Communautés européennes. Largement aidé par le FEOGA (1), l'État achète donc cet alcool de vin que, faute de place, il dut, les premiers temps, faire stocker à l'étranger et même sur des bateaux. Les débouchés n'ayant pas crû dans les mêmes proportions, cet alcool, depuis huit ans, est surtout venu gonfler les stocks de l'État, les portant aujourd'hui à 4 millions d'hectolitres.

Mais la part exacte de la viticulture dans ce déficit demeure impossible à déterminer. Le service des alcools, depuis sept ans, semblant en déficit chronique même les années de faible production viticole, l'alcool de betterave, seconde grande masse, est sans doute aussi en cause. Le service des alcools l'affirme, sans que ses instruments comptables permettent actuellement de l'établir avec certitude. Autrement dit, impossible de savoir à combien exactement se monte la « subvention clandestine » aux betteraviers.

Un petit articulet très en retard

Le budget du service n'apparaît nulle part dans la loi de finances. Tout au plus « *un petit articulet très en retard* », selon le mot d'un ancien directeur du service, indique-t-il ses résultats aux lecteurs du *Journal officiel*. Quoique placé sous l'autorité du ministre du budget, le service des alcools, qui « n'habite » pas rue de Rivoli, mais à quelques centaines de mètres, rue de l'Echelle, a su traduire en termes politiques cette autonomie géographique : c'est le directeur du service lui-même qui signe l'arrêté de prix de vente des alcools.

La Régie commerciale des alcools est une vieille maison. Dès la première guerre mondiale, l'armée impose un monopole partiel, certains alcools étant utilisés dans la fabrication des poudres. Soucieux d'arbitrer la concurrence que se livrent alcools viticoles – le Midi – et alcools de betterave – le Nord industriel, – l'Etat, en 1935, généralise le monopole.

Chaque année, l'Etat achète donc, au prix le plus avantageux pour les producteurs, un certain contingent d'alcool. Débouché limité certes : seuls 30 000 hectares de betteraves vont à l'alcool, sur un total de 550 000. 2 à 3 000 emplois d'agriculteurs, 1 000 dans les distilleries sont en jeu. Peu de chose, à côté des 700 000 viticulteurs français. Mais débouché sûr, et confortable pour les viticulteurs, et surtout les betteraviers, qui bénéficient ainsi d'une douillette position de repli en cas de troubles sur le turbulent marché du sucre.

Un système parfait, donc. Avec des à-coups : en 1954, l'équipe de Pierre Mendès France s'avise que, de concession en concession, l'État se laisse vendre des flots d'alcool, sans rapport avec ses besoins réels. Certains dirigeants du service, en outre, n'ont pas hésité à prendre eux-mêmes des participations dans des sociétés de distillation (2). De 2 millions d'hectolitres d'alcool pur, le contingent est brusquement ramené à 700 000. « *Nous avons voulu faire de cette affaire un test des capacités de modernisation de l'appareil productif français* », explique un des membres de l'équipe, Paul Legatte, aujourd'hui chargé de mission à l'Elysée. De ce premier coup dur, les betteraviers sauront se souvenir : les députés du « *lobby betteravier* » comptant parmi les plus efficaces artisans de la chute du cabinet Mendès France.

Second coup dur à partir de 1968 : fortement incités par l'État, les principaux utilisateurs d'alcool dans l'industrie chimique (Rhône-Poulenc et P.C.U.K., la filiale de Pechiney) décident de produire eux-mêmes l'alcool de synthèse dont ils ont besoin. A l'époque, les bas prix du pétrole, matière première de l'alcool de synthèse, justifient cet effort.

DANIEL SCHNEIDER.

(Lire la suite page III.)

(1) Fonds européen d'orientation et de garantie agricole, le budget agricole européen.

(2) Cité par Jean Saint-Geours, *in Pouvoir et Finance*, Fayard 1979.

LIRE

COURRIER



JACQUES VINCENT

Relations publiques

Votre article sur « Les marchands d'images de marque » (*le Monde Dimanche* du 16 janvier 1983) traduit d'assez près la réalité de cette activité en plein développement.

Toutefois, nous notons que vous donnez pour récentes et nouvelles les méthodes de relations publiques que vous décrivez ; que vous les situez sur le « créneau » des causes désespérées ; que vous vous étonnez de les voir si peu connues du public.

Nous aimerions ici mettre en évidence quelques faits susceptibles de modifier ce point de vue.

Dès le début des années 70, il a été mené en France des actions au moins aussi importantes que celles que vous décrivez. Pour ne citer que ce que nous connaissons, le Groupe 7 a été chargé, en 1971, par le président de la mission Aquitaine, M. Emile J. Biasini, de mener une action d'information et de sensibilisation auprès des habitants de cette région, action dont l'ampleur n'a pas, à notre connaissance, eu d'égale en France.

Elle portait en effet sur une population avoisinant le million de citoyens et couvrait les trois départements côtiers du Sud-Ouest, mobilisant, au plus fort de l'action, jusqu'à plus de soixante personnes. Son objectif : mettre le pays à l'écoute de son avenir touristique, le faire réfléchir et réagir avant toute décision technocratique, engager le dialogue avec les partenaires institutionnels de l'aménagement, élus et associations, afin qu'ils en deviennent les acteurs.

(...) Il s'agissait d'une initiative positive, fruit d'une bonne analyse des difficultés potentielles d'un aménagement et des méthodes les meilleures pour éviter qu'elles ne créent problème.

Malheureusement, dans les faits, on considère encore trop souvent les relations publiques comme l'hypothèse du dernier recours. Mais il serait un peu hâtif d'en conclure que c'est là leur raison d'être : notre métier, loin de consister à « redorer le blason des marchands et des gouvernants », est, au contraire, d'aider à déceler et à prendre en considération tout ce qui, venu de l'intérieur ou de l'extérieur, pourrait le ternir.

Enfin, doit-on s'étonner du silence qui entoure les relations publiques ? La condition de leur efficacité n'est-elle pas la discrétion ? (...)

Il est plus gênant qu'efficace, pour le client comme pour le cabinet de relations publiques, de raconter par quelle stratégie est en train d'être remontée une image de marque déchue : un médecin raconte-t-il, pour faire valoir ses talents, comment il traite ses malades ? Il ne compte, pour cela, que sur la réputation qu'ils lui font une fois guéris. La meilleure publicité des relations publiques se fait de bouche à oreille.

PIERRE-JEAN GRÉ
et MARC NETTER
(directeur général et directeur de la création Groupe 7, Paris).

Huiles

Madame Rizon, la crémière de la rue Émile-Zola, est lyonnaise d'origine et se rend encore fréquemment dans sa ville natale. Elle jouit dans le quartier d'une réputation de scrupuleuse honnêteté. Pourtant, elle se livre depuis peu à une étrange manie. Elle s'entête à séparer son huile d'arachide en deux lots distincts. Sur le rayon d'en haut trois bouteilles étiquetées 10,60 F qu'elle appelle « mon huile d'en haut ». Par terre à gauche un second lot étiqueté 13,60 F qu'elle appelle « mon huile d'en bas » ; elle a même ajouté de sa plus belle ronde : « supplément 3 F ».

Une bouteille par-ci, une bouteille par-là, l'huile d'en haut est vite épuisée, vers 10 heures en général. Force est alors aux clients de se contenter de l'huile « à supplément », madame Rizon ne réapprovisionnant pas ses rayons avant le lendemain. Cette pratique commerciale peu orthodoxe ne va pas sans étonner, la crémière étant en général fort respectueuse des lois et des usages.

Je me suis récemment décidé à lui faire part de ma surprise. « *Mais enfin, madame, quelle différence faites-vous entre vos deux huiles ?* » Elle laissa planer quelques secondes de suspense avant de laisser tomber, goguenarde : « *Va à la gare, petit, tu comprendras. Entre mon huile d'en haut et mon huile d'en bas, il y a exactement la même différence qu'entre le train T.G.V. Paris-Lyon de 9 h 15 sans supplément et le T.G.V. Paris-Lyon de 10 h 15 avec supplément.* »

CLAUDE DEFARD
(Lyon).

PARTI PRIS

Antigone

On pourrait croire que les générations d'aujourd'hui sont lasses de voir des plus que sexagénaires régler interminablement des comptes vieux de quarante ans : ceux de l'occupation et de la libération. Qu'elles demandent que l'on cesse de forcer de vieux placards pour y dénicher des squelettes poussiéreux. Et qu'elles appellent discrètement le jour où le dernier résistant enterrera le dernier collaborateur. Ou inversement.

En réalité, ce désir de laisser les morts enterrer les morts vient avec l'âge et ce que les têtes chenues considèrent comme la sagesse.

Les jeunes considèrent volontiers que la justice reste la justice quel que soit le temps écoulé. En même temps, ils se font de la période 1940-1945 une image en noir et blanc, celle que leur ont inculquée les manuels d'histoire. Les bons et les mauvais se sont séparés en 1940, le 18 juin. Pour quatre ou cinq ans.

Allez donc leur expliquer aujourd'hui les nuances entre Vichy-Pétain, Vichy-Laval, Vichy-Darlan, Alger-Giraud, Alger-De Gaulle... Entre le fonctionnaire qui s'est démené pour nourrir et loger les millions de réfugiés de l'exode et celui qui deux ou trois ans plus tard a facilité la tâche de l'occupant. D'autant que c'est parfois le même homme...

Antigone a toujours vingt ans.

JEAN PLANCHAIS.

Flamand

Je voudrais ne pas rester indifférent à la lettre de Mme Hélène Carlier publiée le 16 janvier, ainsi qu'à ses appréciations portées sur la langue flamande. Celle-ci ne serait « civilisée » qu'étant apparentée au néerlandais.

En fait, si le néerlandais est effectivement enseigné à l'école, la population scolaire (enseignants et élèves) parle le flamand sitôt sortie de classe, et c'est normal, car ce serait inadmissible d'imposer aux gens une langue venue de Hollande et que, à part une minorité d'exaltés, personne ne parle dans la vie courante.

Le flamand est la langue du pays flamand, et il n'y a rien de honteux à refuser de singer les Hollandais et leur affreux accent nasillard pseudo-américain.

MARC VANDEN STEENE
(Bruxelles).

∴

La lettre d'Hélène Carlier exprime une opinion, certes répandue en France comme en Belgique, selon laquelle les patois sont « composés de sons gutturaux, bêlements et aboiements ne correspondant à aucune écriture »... « Vocabulaire très réduit qui ne sert à exprimer que des sentiments primaires et sans nuances. »

Je ne saurais trop recommander à votre correspondante et surtout à ceux de vos lecteurs qui seraient moins corsetés dans leurs préjugés et désireux de se documenter, de lire, pour commencer, l'intéressant *Essai sur l'origine des langues*, de Jean-Jacques Rousseau. Cet auteur, qui, souvent, fait preuve d'une intuition géniale (intuition qui peut, comme toute intuition, le tromper complètement), fait cette remarque capitale que les langues ont été « *parlées sans être écrites* » (...). Bien des langues ont disparu au cours de cette longue histoire.

Ces « sons gutturaux », ces « aboiements », sont les traces inscrites dans le cerveau humain, à une époque où l'on ne disposait pas de magnétophone, de langues autrefois parlées et qui ont en grande partie disparu. Elles exprimaient probablement des préoccupations différentes des nôtres ; elles s'attachaient aux travaux et aux jours de l'agriculture et même de la chasse, et à des « valeurs » que nous avons victorieusement démystifiées. Et elles se révèlent incapables d'exprimer toutes les nuances et les délicatesses de la civilisation dont nous avons le privilège de jouir. Jouissons en paix, ces « patois » ne menacent pas les « langues » (ce sont d'autres langues qui peut-être les dévorent). Mais ces patois sont des documents historiques qui, pour n'être pas écrits sur du parchemin, n'en ont pas moins une valeur historique sans égale. De plus il arrive qu'ils soient parlés, qu'ils constituent pour certains leur *langue maternelle*, c'est-à-dire une des parties les plus secrètes, les plus profondes et les plus durables de l'enracinement de la culture dans l'être. Et si l'on prétend respecter les droits de l'homme, il faut aussi respecter les êtres, et ce que l'on appelait autrefois les âmes.

L. MONESTIER
(Prades).

VOUS ET MOI

Terminale story

Evelyne W... a dix-sept ans : l'âge des grands sentiments. Son air extrêmement pensif et sa manie depuis la rentrée de sourire en silence comme détentrice d'un secret très agréable finissent par alerter sa mère.

« *Que se passe-t-il ?* »

Evelyne, qui pour mille raisons préférait jusqu'alors sourire pour répondre à une telle question, éclate :

« *Eh bien... je l'aime.* »

La voilà tout émue d'avoir employé ce mot pour la première fois. Mais, parce que la joie est aussi difficile à dissimuler que la peur, elle va se libérer du beau rêve douloureux qu'elle ne confiait à personne.

« *Ma vie maintenant, c'est du sérieux.* »

Et de raconter à sa mère son amour selon une phraséologie romanesque qu'elle s'imagine inventer. Son besoin presque maladif d'être aimée lui a déjà joué bien des tours. Bergère sans troupeau, elle a eu des problèmes avec sa libido qui l'ont mise dans une humeur folle.

« *Crois-tu vraiment ?*, suggère la mère. »

« *Tu ne comprends pas ! Je ne supporte pas... Il faut que je commence à connaître la femme qui est dans ma peau.* »

Pascal a dix-huit ans. C'est lui son rêve. Elle veut se marier avec lui. Plus tard. Elle ignore qu'on n'épouse pas son rêve, mais sa vaste méconnaissance du monde lui permet de passer outre. Quand il s'est assis en classe à ses côtés, elle est tombée en mélancolie. Plus rien ne l'amusait. Il la léchait du regard (dit-elle). Très attentifs l'un à l'autre, ils ont pris langue : c'est le mot. Elle a senti que quelque chose de plaisant entrait dans sa vie. Persuadée d'avoir rendez-vous avec le destin, elle ne veut pas que cette « chose » en ressorte aussitôt.

« *Mais ce Pascal ?* insiste sa mère.

— *Il est cool, charmant, extra et tellement inattendu ! Oh ! Il me plaît beaucoup. Etonnamment.* »

... Etonnamment ? Où va-t-elle chercher ça ? Fort étonnée à son tour, Mme W... s'inquiète. Sa fille a toujours eu beaucoup de peine à ne pas se montrer gentille. Pas « dur-dur » de faire sa conquête.

Amoureuse, Evelyne ne se demande pas si c'est génétique ou « culturel ». A certains moments, elle en est si heureuse qu'elle n'en peut plus. Pascal, physiquement, n'est pas laid. Seulement voilà ! Bien qu'il ait la prétention de lui être agréable, amoureux aussi, mais comme un chat, tout son amour n'emplirait pas une coquille de noix. Très « relaxe », il confond plaisir et amour. Elle le croit bon ; il n'est que content. Il parle comme un personnage de bandes dessinées. Il en a la mentalité, les lisant bien plus que la bibliothèque de « La Pléiade ».

« *Et bientôt, nous !* s'enthousiasme la jeune lycéenne. »

Mme W... s'alarme... *Nous ?* Ce pluriel lui paraît singulier. Mais sa fille lui montre une photo de classe.

« *Il est là, au deuxième rang. J'ai mis une croix.* »

Derrière, une dédicace : « *La vie sans toi est un bol de noyaux. Smack !* », adornée d'une immense signature tarabiscotée. Smack ? L'impudent Roméo ! Mme W... est un peu déçue. Mais un sourire d'une très grande douceur passe sur le visage de l'amoureuse. Mieux vaut rester coite. L'image du jeune homme n'a cessé de grandir dans la tête de sa fille. Elle est devenue colossale... Smack ? Comment expliquer à l'imprudente Yseult que... qui trop embrasse mal étreint ? Comment lui faire comprendre que ces brûlantes amours la glacent ? Mais Evelyne sourit toujours, condescendante. Tu vois ? Je suis deux, disent ses yeux. « *Notre amour est le plus beau entre les plus belles* », ajouterait-elle avec Toulet, auteur du programme, si elle osait. Son cœur qui manquait d'aliment est rassasié. L'amour est sa première aventure. Pour un peu, elle expliquerait à sa petite mère que c'est quelque chose qui se passe entre deux êtres, pas une aventure solitaire. Elle a trouvé ça ! Elle, à qui on a tout dit sur les amours contrariées de Bérénice, n'en revient pas. Sa virginité affective en a pris un coup. Pourquoi aime-t-on ? Est-ce bizarre de ne plus voir dans le monde qu'un être !

Mère et fille se regardent. L'univers mental de l'une est clos. Celui où vit l'autre est intraduisible. A la maison, Evelyne a dix-sept ans. Mais dans son cœur ? Cent, deux cents ans ? Aimant son petit copain, il lui semble s'éveiller d'un sommeil de mille ans. Elle s'abandonne à la suite d'une aventure nouée depuis le commencement des temps. La tête dans les étoiles, elle s'installe dans une sorte de rêve. L'amour qui, selon Dante, meut le Soleil et les autres étoiles, l'émeut et la meut à son tour. Qu'il est doux d'être aimé !

« *Et ton bac ?* »

Navrée de sentir sa fille se noyer dans des nuages si roses, Mme W... voit de près le danger lointain. Tous les désespoirs sont permis quand la petite fleur bleue se fait plante carnivore.

« *Mon bac ? Mon bac ? Bof !... Beurk !* »

Jeter l'amour par la fenêtre parce qu'on est en terminale ? Au très grand jamais ! Malade d'énervement, Evelyne s'insurge. Pour rien au monde elle n'arracherait avec leurs racines les fleurs inconnues du jardin secret de son cœur. Son credo est clair : le temps qui n'est pas consacré à l'amour est perdu. Difficile, aussi, quand on aime, de s'intéresser à quoi que ce soit d'autre. Bref, un amour comme ça vaut mille bacs. Du reste, elle est sûre de l'avoir ce bac infernal. Qui, aujourd'hui, ne l'a pas ? Son siège est fait : il « l'aime » ; elle l'aime. Il n'y a que ça qui vaille la peine de vivre. Tout le reste est du toc. Elle veut d'autant s'en convaincre que, observant ses propres émotions, il lui arrive d'avoir ses doutes : et si l'amour n'était, comme dit M. Lacan, que donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ? Mais ça, ce serait trop « moche » ! ■

PIERRE LEULLIETTE.

L'antique usage

Le pastiche qui suit m'a été suggéré par la lecture de celui de M. Soljenitsyne, « L'antique usage de la démocratie », dans *le Monde Dimanche* du 16 janvier. Je l'appellerai : « L'antique usage de la justice ».

Le débat actuel sur la justice, les prisons, me ramène de plus en plus à cette journée de 1975 où j'avais été invité par le tribunal de Séville en Garbonie, pays aux multiples attraits dont la justice devrait inspirer nos actuels États.

Sur la route du tribunal, je dépassais des piétons et ne pouvais manquer de remarquer les lances ou les glaives portés par les hommes, symboles de leur droit de juger. Je passe sur la messe et autres intermèdes inéluctables et nécessaires à toute vie communautaire pour en arriver au procès.

Comme pour chaque jugement dans ce village, on commença par élire un nouveau juge qui fut choisi en fonction du poids qu'il représentait dans la société et pour les qualités aristocratiques nécessaires à la fonction de chef.

Ce fut le juge sortant.

Celui-ci, après un discours fort remarqué sur la nécessité de choisir démocratiquement des chefs au sein de l'élite du village, qui puissent administrer la justice d'une main ferme, sans subir les fluctuations des opinions diverses, proclama au peuple le nom de ses assesseurs, en demandant chaque fois qui était contre. Et comme il avait été élu démocratiquement, c'est de la même façon que l'on accepta ses assesseurs.

Enfin, il présenta au peuple des hommes l'accusé qu'ils avaient à juger. Ce fut aussitôt un brouhaha croissant où l'on entendait des cris divers comme « A mort ! », « Fendez-le » (ici la peine de mort est appliquée par guillotine au supplicié debout, sa dignité étant ainsi gardée intacte jusqu'au bout). Un orateur monta à la tribune, expliqua ce qu'il savait de l'homme (c'est un village) et demanda la mort ; puis un assesseur esquissa un exposé des circonstances atténuantes qui fut accueilli par un concert d'injures. Le juge demanda alors : « *Qui est pour la mort ?* » ; une forêt de glaives oscilla au-dessus des têtes mâles. Le juge essaya encore quelques arguments en faveur de l'accusé, mais il dut s'interrompre sous la pression de la foule. On avait l'impression devant un choix si convaincant que le doute ne pourrait jamais nous entraver. La voix du peuple ! La démocratie ! En cinq minutes, sans débat interminable, sans effets de manches inutiles, sans querelles vaines d'experts, le jugement était tombé. Je n'avais jamais vu de tribunal démocratique de ce genre mais il force l'estime. Je pense que les femmes de ce pays doivent être fières de leurs hommes.

J.-P. JOUVRAY
(L'Arbresle).

ACTUELLES

Histoire corse

« Les Corses sont naturellement ingénieux, capables d'affaires, éloquents ; doués de la pénétration la plus vive, ils lisent, dans les yeux de ceux avec qui ils traitent, ce qui se passe de plus secret dans le fond de leur âme. Ils parlent longuement, mais la prolixité de leur discours qu'il faut endurer jusqu'au bout, sans quoi ils se croiraient insultés, est affectée de leur part pour tromper et pour surprendre ; il ne faut pas croire que le talent de la parole y soit réservé à ceux qui peuvent cultiver les lettres, c'est l'apanage de toute la nation. [...]

» Ils sont belliqueux et se plaisent au bruit des armes, mais ils ne connaissent aucune espèce de tactique. Leur adresse à tirer des armes à feu qu'ils acquièrent dès leur enfance par l'usage de tirer au blanc leur devient inutile dans une bataille rangée après la première décharge. Ils vont ordinairement à l'ennemi par pelotons, font un feu à volonté, et se dispersent aussitôt. Leurs actions, interrompues ainsi par de continuelles retraites, sont plutôt des irruptions que des attaques. [...]

» La France [...], maîtresse de la Corse, y portera bientôt le flambeau des sciences. Les esprits de ces peuples délivrés des entraves qui les tenaient captifs secoueront les faux préjugés et les erreurs antiques. Guidés par le goût, ils marqueront leurs progrès par des chefs-d'œuvre, et tourneront tout au profit de leur génie ce feu que le fanatisme de leur liberté avait allumé dans leur âme. Ce sera pour eux le siècle heureux... »

C'est dans l'*Histoire des révolutions de Corse*, publiée en trois volumes, à Paris, par l'abbé de Germanes, de 1771 à 1776.

JEAN GUICHARD-MEILL

L'Etat marchand d'alcool

(Suite de la première page.)

Les betteraviers, qui voient réduire leurs débouchés d'environ 1 million d'hectolitres, se battent comme des forcenés contre la naissance de ce troisième larron. En vain. *« Un Dien-Bien-Phu agricole ! »*, titre *le Betteravier français* lors de l'ouverture de l'usine d'alcool de synthèse de la SODES (Société d'éthanol de synthèse), filiale commune des deux groupes chimiques. Désormais, pour respecter le monopole, la SODES, par un simple jeu d'écriture, vend sa production à l'État, qui la revend à prix coûtant aux deux sociétés mères. Pour mieux surveiller l'intrus, les betteraviers décident néanmoins de collaborer avec lui : ils prennent dans la SODES une participation de 27% qui leur confère la minorité de blocage et le droit de s'opposer à une éventuelle extension.

Un simple et astucieux subterfuge

Dernier bouleversement dans le marché de l'alcool en 1977 : la Commission de Bruxelles oblige la France à ouvrir ses frontières à l'alcool européen. Depuis le traité de Rome, les productions nationales se sont toujours développées dans une totale anarchie, l'alcool étant un des rares produits rebelles à toute réglementation européenne, en raison de l'extrême disparité des prix de revient (de un à dix selon la matière première).

Grâce à un simple mais astucieux subterfuge, le monopole trouve vite la parade : pour pénaliser les alcools européens à leur entrée en France, on leur fait payer des droits de douane déguisés, sous le nom de *« soulte »*. Certes, pour sauver la face et ne pas être taxés de protectionnisme, le prix de vente de l'alcool français se décompose désormais en un *« prix de base »* et un *« complément de prix »* égal, le hasard faisant bien les choses, au montant de la soulte. Ainsi, pas de discrimination apparente, produits français et étranger acquittent le même complément. Un peu gros ? Sans doute, mais ça passe. *« Le jour où nous sommes allés présenter le système à Bruxelles*, raconte un membre de la délégation française, *je suais intérieurement. Heureusement, nous nous sommes trouvés face à des juristes, et pas à des économistes ». »*

C'est pourtant le début de nouveaux combats.

Cette barrière clandestine a été jusqu'ici assez efficace pour interdire l'entrée de l'Hexagone à tous les alcools agricoles étrangers. Mais la British Petroleum (B.P.), qui déborde de pétrole depuis la mise en exploitation de ses gisements de mer du Nord et la construction – malheureuse – d'une nouvelle usine d'éthanol, inonde le marché européen d'alcool à bas prix grâce à un fort « dumping » : 240 francs l'hectolitre sur le marché français (5% de moins que le prix du monopole) contre 350 à 390 sur son marché national, où elle est en situation de monopole.

En France, ce sont quelque 150 000 hectolitres d'alcool britannique qui, l'année dernière, sont venus concurrencer nos alcools nationaux, soit une augmentation de 100 % par rapport à l'année précédente. B.P. peut consentir à ses clients des délais de paiement impossibles à l'Etat, lié par les règles de la comptabilité publique, et n'hésite pas à faire courir le bruit que l'usine de la SODES, à Lillebonne, près de Rouen, vieillie, serait sur le point de fermer.

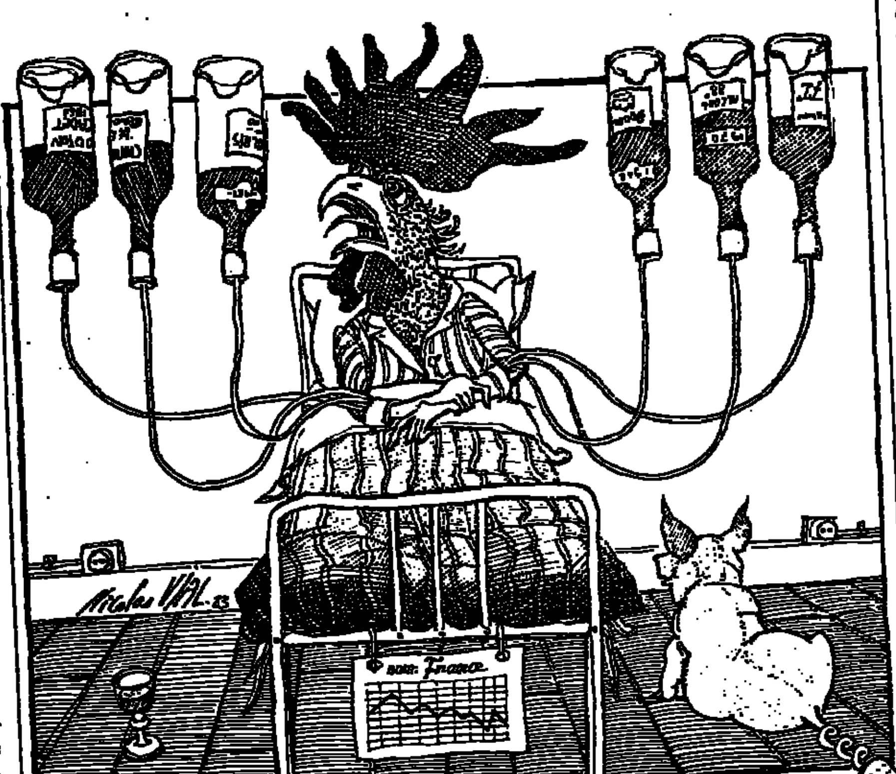
Heureusement, la France, elle aussi, exporte. Etat, SODES et agriculteurs, dans le plus grand désordre et avec des bonheurs variables, chassent le marché étranger, les exportations étant libres depuis 1977. Si les exportations de la SODES oscillent sagement, d'une année l'autre, entre 300 000 et 400 000 hectolitres, les distillateurs d'alcool agricole, pour leur part, ont été beaucoup moins « raisonnables ». Alors qu'ils exportaient environ 100 000 hectolitres annuels, ils sont montés l'année dernière à 400 000 hectolitres.

Furieux, les concurrents européens, dont B.P. – les Français ayant poussé l'audace jusqu'à aller vendre en Grande-Bretagne, – saisissent la Commission de Bruxelles, par l'intermédiaire des gouvernements britannique et néerlandais. Avec succès : une *« taxe compensatoire »* frappant les exportations d'alcool agricole français est actuellement à l'étude à Bruxelles, et la profession attend le coup de massue. L'existence d'un monopole, assurant un débouché stable aux producteurs, leur permet, estime-t-on, en quantités marginales, d'offrir leur produit à un prix artificiellement bas. La concurrence européenne se trouve faussée.

Aussi dynamiques à l'exportation les distillateurs qu'inerte le service des alcools. Condamné à exporter hors de la C.E.E. – il a renoncé au marché européen depuis qu'il a été, lui aussi, frappé d'une taxe communautaire en 1976, – l'État ne prend aucune initiative : *« Nous n'avons pas de politique commerciale à l'étranger*, explique M. Humbert Zeller, directeur de la Régie. *Nous sommes un service de l'État, et nous n'avons pas à démarcher les négociants ». »*

De fait, en dépit de ses stocks considérables – 4 millions d'hectolitres, – l'État se place à la merci des besoins des négociants internationaux comme la SOFECIA, filiale de la banque Louis Dreyfus. Le montant de ses exportations demeure donc aussi fluctuant que modeste, aux alentours de 300 000 hectolitres annuels en moyenne (3).

Cette absence de dynamisme – vivement regrettée dans certaines sphères du nouveau pouvoir – n'est pas la seule cause du déficit du service. Les habitudes de l'opulence ont la vie dure. Ainsi, par exemple, le service est-il libre de fixer le prix d'achat de l'alcool de mélasse, sous-produit de la fabrication du sucre. Les textes lui imposent seulement un prix-plafond et un prix-plancher. Jusqu'en 1980, alors qu'il est en déficit depuis 1975, le service a payé l'alcool de mélasse au prix fort. Ces tarifs ne vont atteindre leur plancher que pour la saison en cours, après une rude bataille du directeur de la Régie contre les professionnels – ce qui est de bonne guerre – mais aussi contre ses propres services. Il est vrai que l'alcool de mélasse, moins cher que l'alcool de betterave, constitue de toutes façons une bien meilleure affaire pour l'État.


NICOLAS VIAL

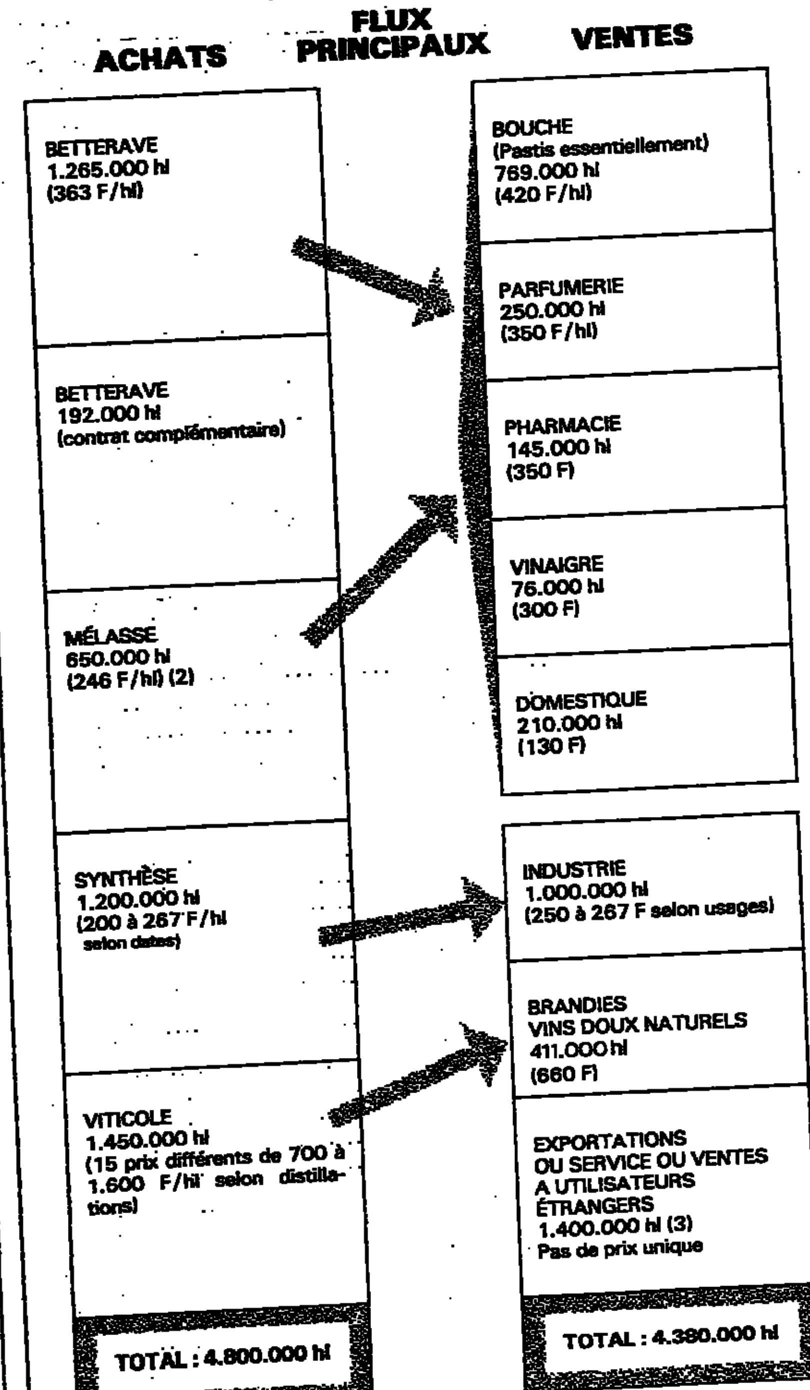
Autre anomalie : alors que l'inflation galope, les prix de vente à l'industrie du pastis – essentiellement au groupe Pernod-Ricard – restent stables durant des années. Explication : Pernod-Ricard, qui doit acquitter le fameux *« complément de prix »*, laisse planer la menace d'aller fabriquer ses produits à l'étranger, ce qui lui permettrait de se procurer l'alcool au prix européen, plus faible en général que le prix français. Plusieurs recours en Conseil d'État ont d'ailleurs été produits par le groupe, qui juge illégal le système du *« complément de prix »*.

Producteurs et consommateurs d'alcool, on le voit, exercent de redoutables pressions sur l'État pour obtenir les prix les plus avantageux. Et les contingents les plus élevés : les betteraviers, appuyés par le ministère de l'agriculture, ont obtenu chaque année depuis 1977 la conclusion d'un *« contrat complémentaire »* de 200 000 hectolitres en moyenne. Toujours bon à prendre, d'autant plus que l'État n'est pas regardant sur la date de livraison, que l'on peut retarder de quelques années au cas où la hausse des prix du sucre rendrait plus intéressante pour les sucreries-distilleries une production maximale de sucre. Là encore, l'actuel directeur de la Régie semble avoir décidé d'en finir avec ces « contrats complémentaires ».

On peut s'étonner de voir l'État commander de l'alcool supplémentaire, alors que ses cuves débordent déjà. Mais tous les alcools ne peuvent pas aller à tous les usages. Ainsi la parfumerie, la pharmacie et le pastis nécessitent des alcools « neutres », c'est-à-dire sans aucun goût, alors que les brandies ou les vins doux naturels (rivesaltes, banyuls) se fabriquent avec de l'alcool d'origine viticole, dit *« avec garantie de substance »*, c'est-à-dire ayant gardé son bouquet.

ACHATS ET VENTES D'ALCOOL EN 1980-1981 (1)

(en hectolitres d'alcool pur)



(1) Première année connue en totalité.
(2) Plus une prime de 20 F par hectolitre versée uniquement cette année-là aux distilleries qui livraient 98 % au moins de leurs engagements.
(3) Montant particulièrement élevé, du fait de contacts exceptionnels avec des pays de l'Est.

Du pétrole pour le whisky

Plus exigeante que dans d'autres pays européens, la réglementation française interdit en outre à l'alcool industriel, bien qu'il soit strictement de même composition que l'alcool agricole « neutre », tous les usages du corps humain. En Grande-Bretagne, l'alcool d'origine pétrolière est autorisé pour la fabrication du whisky, à condition que la provenance figure sur la bouteille. Condition que ne posent pas les Danois, par exemple, qui autorisent la fabrication avec cet alcool de l'aquavit.

Faut-il donc en finir avec le monopole ? L'État doit-il cesser d'acheter de l'alcool qu'il éprouve les plus grandes peines à revendre ? Faut-il laisser jouer là les mécanismes du marché ?

Le cas du vin et celui de la betterave doivent être dissociés. Nul gouvernement ne souhaitant déclencher la révolte dans le Midi viticole, la distillation restera le moyen privilégié de résorption des excédents. On ne semble pas s'orienter vers l'arrachage des vignes et la reconversion.

Le dossier de la betterave est moins favorable. Les plus radicaux plaident tout simplement la libéralisation totale. Les distillateurs seraient libres de vendre leur alcool à qui bon leur semblerait, perspective qui ne manque pas de faire crier à l'apocalypse la profession betteravière tout entière, une des mieux organisées du monde agricole : nul doute que, pour continuer à vendre son alcool, elle devrait sérieusement en rabattre sur les prix actuels, en général supérieurs aux prix européens. D'autant plus inquiets, les betteraviers, que leur alcool, plus cher que l'alcool de bois et broussailles, ne semble pas près de trouver un débouché-miracle dans le carburant automobile.

Que l'on opte pour la libéralisation ou pour le maintien des contingents, le service des alcools devrait subir une rénovation juridique qui, au besoin en le transformant en établissement commercial, lui donnerait les mains libres pour aller prospecter les marchés étrangers d'une façon active et, en France, mener la bataille commerciale contre les importateurs d'alcool industriel. Contrepartie : les professionnels, dans cette hypothèse, devraient être associés à la gestion du nouvel établissement.

En bon inspecteur des finances, l'ancien directeur du service, Robert Véron, s'y était toujours opposé, malgré de multiples offensives en ce sens du « lobby » betteravier. Quoique lui aussi inspecteur des finances, son successeur, le discret Humbert Zeller, passe pour plus favorable à des réformes, soutenu en cela par la direction du budget, farouche adversaire du monopole depuis qu'il perd de l'argent.

Privés depuis le 10 mai 1981 de leurs traditionnels relais politiques, les betteraviers ne seraient pas actuellement en mesure de s'opposer à une réforme. Le moment serait donc bien choisi. *« Mais dès qu'on parle d'alcool*, soupire Robert Véron, *les comportements politiques cessent d'être rationnels. »* ■

DANIEL SCHNEIDER.

(3) Le service ne fournissant pas le chiffre de ses exportations, il s'agit d'une estimation.

CROQUIS

Égée

La vie ici a un goût d'aubergines, de fenouil sauvage, d'huile d'olive et de sauge. L'eau remplit les citernes à la saison des pluies, les fontaines sont au milieu des oliviers. Les bergers achètent à la douzaine des couteaux français au manche de bois. Les chèvres passent l'été dans la montagne à grimper sur les chênes kermès qu'elles dévorent. Le raisin est foulé aux pieds pour le vin. Chaque maison a encore son four à pain, son pressoir à vin et son lavoir. Des métiers à tisser dorment dans des ruines et des barques au pied des falaises.

Les hommes peuvent être tout à la fois. Celui-ci est patron d'une taverne, pêcheur, laboureur, chevrier, musicien les jours de fête, et, outre son pain, son huile et son vin qu'il fait lui-même, il distille l'alcool du village et presse les olives avec ses fils dans son moulin actionné par un mulet et un treuil, et puise l'huile brute avec un coquillage. Celui-là est cafetier, boulanger, muletier et bien sûr fait son huile et son vin. Un autre encore est barbier, coiffeur, épicier, entrepreneur en maçonnerie, musicien, et récolte ses olives pour l'huile comme tout le monde. Son épicerie est un bazar où l'on trouve outils, nourriture, vêtements, ustensiles, vaisselle, lampes à pétrole, souliers... et bien sûr de la morue séchée puisque épicier se dit toujours « marchand de morue » en grec, enfin tout ce qui est indispensable sur ces îles souvent coupées du continent par les tempêtes d'hiver, et dont les habitants ne bougent guère.

Les maisons fleurissent blanches comme le jasmin devant leur porte. On voit plus d'ânes que d'êtres humains, les routes n'arrivent toujours pas jusqu'aux villages, et les insulaires l'attendent peut-être en rêvant de ne plus connaître le calme du soir, assis sur les banquettes de pierre devant les cafés et les églises, au milieu du cri des faucons chassant dans le soleil couchant. Au bord des falaises sont les chèvreries où sèchent les fromages de la saison des pluies. Des crocus jaunes et des cyclamens entre les pierres des chemins. Des rouges-gorges dans les bois d'oliviers et des merles dans les citronniers. Sur ces îles tout fleurit huit mois par an, et l'hiver n'est qu'un printemps doux et pluvieux au sol couvert de fleurs.

MICHEL JOURDAN.

Louis XVI n'est pas mort

L'anniversaire de la mort de Louis XVI rassemble toujours des partisans fidèles de la monarchie. Autour de plusieurs héritiers.

SEPT cents, huit cents, mille, combien étaient-ils à se presser square *Louis-XVI, en bordure du boulevard* Haussmann, aux portes de la Chapelle expiatoire pleine à craquer, pour assister à la messe célébrée à l'occasion du cent quatre-vingt-dixième anniversaire de la mort du roi martyr Louis XVI ? Il faut dire que cette année 1983 revêt pour les légitimistes un caractère particulier car c'est aussi le centenaire du décès en exil du comte de Chambord, petit-fils de *Charles* X.

Louis XVI, si l'on ose dire, est à toutes les sauces, car il y a des messes concurrentes : celle des orléanistes autour du comte de Paris à Saint-Germain-l'Auxerrois, ancienne paroisse des rois de France, celle qu'organise son fils aîné, le comte de Clermont, à Notre-Dame-des-Victoires, celle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, celle de l'avenue des Ternes. La cérémonie légitimiste de la Chapelle expiatoire se situe sous le signe de la tradition : messe de saint Pie V en latin, *« enfin une vraie messe »*, murmure un voisin, chants grégoriens, surplis blancs brodés, chasuble dorée, cravate noire pour les hommes et fleur de lys à la boutonnière. Des jeunes gens soignés en blazer et col blanc, des jeunes filles sages *en loden et jupe plissée, des familles* entières avec enfants, quelques vieilles dames. Le Credo s'élève avec ferveur, repris par tous les assistants. Beaucoup pleurent au souvenir du roi assassiné ; pour eux, c'était hier, une plaie qui ne s'est jamais refermée.

La messe pour la France et la famille royale célébrée le troisième dimanche après l'Epiphanie depuis le Restauration est *tombée cette année un 23 janvier*, mais le 21, date de l'exécution, le Mémorial de la France à Saint-Denis a déjà rassemblé à la basilique environ trois cents personnes. L'homélie est dépourvue de nuances : *« Ils ne sont pas Français, ceux qui ont tué le Roi, lieutenant de Dieu sur terre, le Roi dont la majesté n'est que l'image de la majesté divine ; ils ne sont pas Français, ceux qui ont renié l'Eglise. Car on n'est Français que si l'on est chrétien et royaliste... Gardons-nous du libéralisme ambiant qui prône un dialogue tous azimuts, on ne dialogue pas avec le Diable. »* Les têtes se courbent comme les épis au vent de la foi et de la mémoire. Un homme explique patiemment à son petit garçon que cette chapelle a été construite par Louis XVIII, en expiation, à l'endroit où l'on a retrouvé les restes de son pauvre frère et de sa pauvre belle-sœur.

L'officiant demande à la foule de s'écarter pour laisser sortir celui qui, seul face à l'autel, incarne le souvenir des quarante rois qui ont fait la France, l'unique héritier légitime des Capétiens, le duc d'Anjou et de Cadix, descendant en droite ligne de Louis XIV, aîné de la maison de Bourbon, cousin du roi d'Espagne. Les fidèles attendent patiemment leur tour pour s'agenouiller devant ce prince souriant et bronzé. Beaucoup lui baisent la main. Oui, il vient chaque année. Ce que cette messe représente pour lui ? *« Je suis là par respect pour la mémoire du roi Louis XVI, exécuté alors qu'il n'avait rien fait de mal ; pour me souvenir de ma famille, de mes aïeux, pour réparer l'injustice. Non, je ne prétends à rien. Je suis l'aîné des Bourbons, voilà tout, le chef de la Maison de France. Aucune démarche politique dans tout cela. Fait-on de la politique avec si peu de partisans ? On témoigne. »* Le duc d'Anjou monte en voiture avec ses amis pour aller se restaurer, aux cris de « Vive le Roi ! ». Ce soir, il reprendra l'avion pour Madrid, où il habite, et où son grand-père Alphonse XIII avait régné.

Le vent glacial de janvier souffle sur le square. Des passants pressent le pas et s'engouffrent dans le cinéma tout proche où l'on joue *Danton*.

Place de la Concorde, la gerbe d'œillets blancs déposée l'avant-veille au soir par un groupe d'étudiants en droit est toujours sur les marches au pied de l'obélisque, à l'endroit même où le couperet de la guillotine *« a tranché les liens qui unissaient la France à son roi, la laissant orpheline »*. Une trentaine de personnes assistaient au dépôt de la gerbe sur ce terre-plein, étranges silhouettes fantomatiques qui se signaient au milieu des embouteillages du soir...

Un couple de tourisme américains en jeans et parkas, sac au dos, déchiffre péniblement avec son accent texan l'inscription *« A la mémoire de Louis XVI. Pour que règne Alphonse II. »* Et s'interroge, curieux *« Hey, who are these fellows ? »* Autrement dit : qui peuvent bien être ces gens ? ■

LILIANE DELWASSE.

CROQUIS

Les plaisirs de la vie

Le dimanche, il se lavait les pieds. Il sortait dans la cour avec un baquet et un escabeau, et, après avoir rempli l'un à la fontaine, calait l'autre entre les pavés et s'asseyait. Ensuite, lentement, il ôtait ses gros souliers ferrés, puis ses chaussettes, et retroussait son pantalon gaufré de fumier durci. D'être toujours couverts, ses pieds étaient tout blancs, délicats même, comme la peau d'un veau né de la veille, et, en somme, n'avaient pas besoin d'être lavés, car la sueur séchée qui les striait finissait par partir d'elle-même. En serrant les dents, il les plongeait dans l'eau glacée, et vite les retirait pour les savonner. Une fois blancs de savon, il les retrempait, sans grimace. Il les ressortait de nouveau et, cette fois, savonnait seulement les orteils, en passant les ongles des doigts sous les ongles des pieds. Il les immergeait alors pour la troisième fois, et, ce coup-ci, la sensation était presque agréable. Il regardait dans l'eau trouble serpenter et se défaire en éventail des filaments bleuâtres. Mais le vrai plaisir venait à la fin, quand, les talons posés sur deux pavés propres, il attendait, les yeux perdus dans la vallée, que le soleil lui ait séché la peau.

Je l'ai revu trente ans après, en bas, sur la plate-forme de la station du télésiège, où il installait les voyageurs au milieu de grands claquements de métal. J'aurais voulu lui parler des dimanches d'été d'autrefois, du baquet et de l'escabeau, mais déjà il m'avait poussé dans le vide, et les prés, les maisons, les arbres filaient sous moi, dans une fuite muette, comme la vie.

ROBERT PAGANI.

Communication

— Ils disent que ça se repasse pas, tu parles. Pompes Lamy bonjour.

— Je voud...

(Deuxième mouvement de la Symphonie nº 41 de Mozart, dite Jupiter, *entrecoupée d'annonces laborieuses « ...chons votre correspondant, ici Pompes Lamy, ne quittez pas, nous recherchons votre correspondant ». Ils sont drôles : ils ne savent pas encore qui est mon « correspondant ». Et puis ce ton, on dirait qu'ils le recherchent sous des tonnes de décombres ou qu'ils ont lancé Interpol sur l'affaire.)*

— Qui demandez-vous ?

— M. Carrier.

— Reprographie ou informatique ?

— Informatique.

— Quittez pas... occupé, vous patientez ?

(Deuxième mouvement de la Symphonie nº 41 *de Mozart, dite...)*

— Allo ?

— Oui, qui demandez-vous ?

— M. Carrier.

— De la part ?

— C'est personnel.

— Je vais voir s'il peut vous prendre..

— Allô ?

— Bonjour, j'avais envie de t'entendre, tu as vu le temps qu'il...

— Ah oui, bonjour madame, est-ce que je peux vous rappeler ?

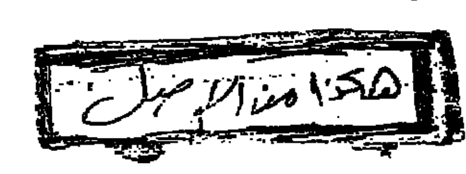
(Voix nasale, ton mondain, genre débordé, je suis en rendez-vous. Insupportable.)

— Non.

(Troisième mouvement de la Symphonie nº 41 de...)

Je raccroche.

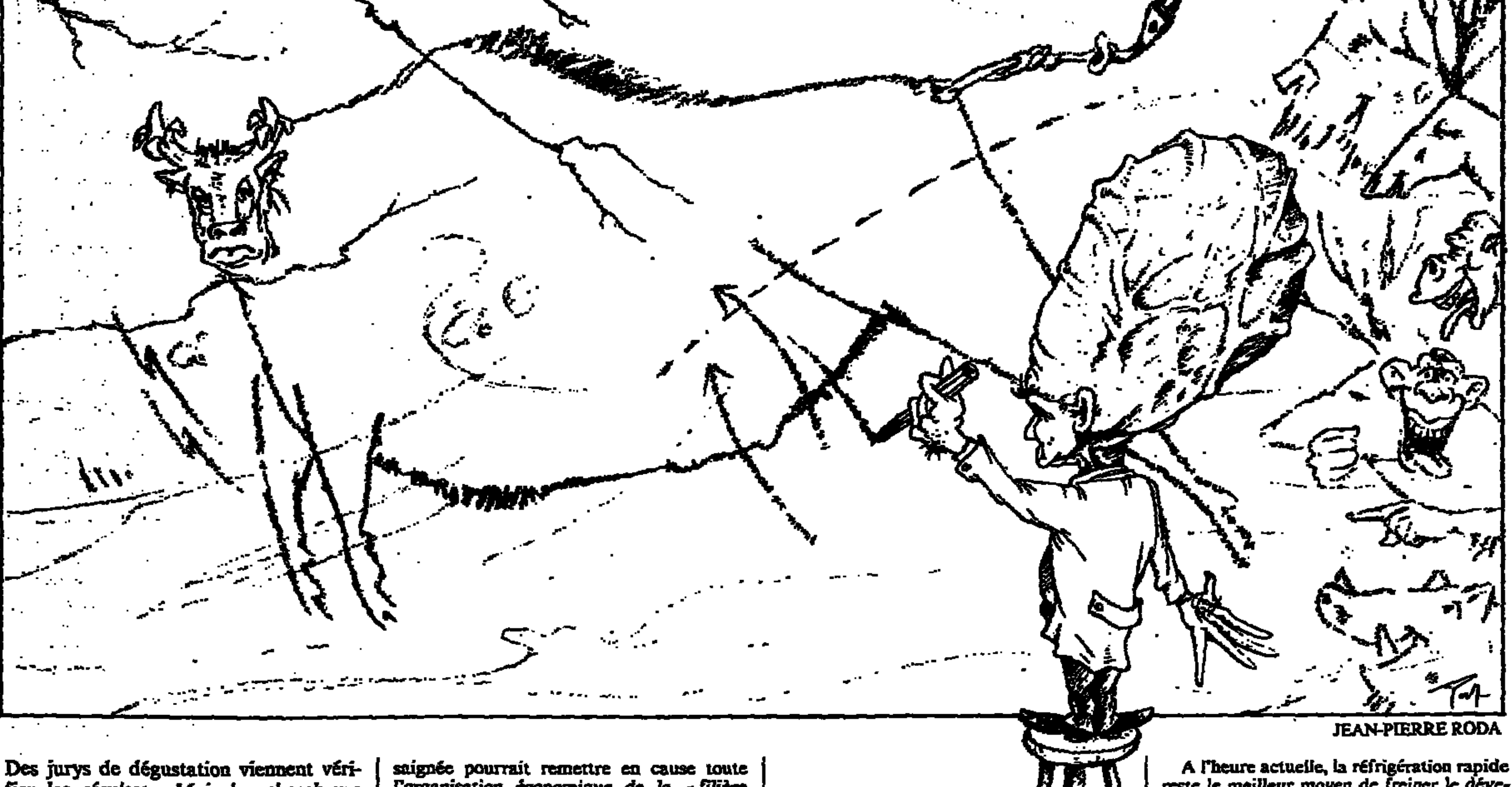
F.-J. BONNIN.



SAVEURS

Bons biftecks sur mesure

La « qualité » de la viande reste mal définie. Les scientifiques veulent lui donner un contenu précis... et une réalité. Leurs recherches pourraient modifier profondément le circuit de production, et peut-être les prix.



JEAN-PIERRE RODA

LE changement couve dans la filière viande, du fait des recherches menées à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), principalement par deux stations : celle de Theix près de Clermont-Ferrand et celle de Jouy-en-Josas dans les Yvelines (1). Objectif de ces recherches : la qualité de la viande.

Aujourd'hui, pour le consommateur, cette qualité est surtout liée au choix des morceaux. Ses composants « organoleptiques » (couleur, tendreté, jutosité et goût ou saveur) restent subjectifs. *« Nous sommes dans le pur psychologique »*, dit René Boccard, directeur de la station de Theix. Mais les scientifiques veulent en donner une définition précise et mesurable, applicable dans le commerce. Un souci justifié : depuis la guerre, toute l'évolution génétique et industrielle de l'élevage et de la production s'est faite en vue de la productivité et au détriment de la qualité.

Ces scientifiques préfèrent s'attacher aux différents critères qualitatifs, plutôt qu'à une notion vague de *« qualité »*. La tendreté est la notion clef de l'ensemble des recherches. Elle est capitale, mais elle ne peut être appréciée que par l'énergie demandée pour la mastication. Elle est l'aboutissement de l'évolution *post mortem* du muscle. Après l'abattage de l'animal, dans un premier temps, la rigidité cadavérique s'installe : les muscles perdent de leur élasticité. Dans un second temps, la maturation, la viande redevient souple et tendre : ses qualités gustatives augmentent.

Actuellement, des appareils de mesure reproduisant le mouvement des mâchoires permettent de donner des indices de tendreté, correspondant à la force nécessaire au cisaillement de la viande. Des jurys de dégustation viennent vérifier les résultats. Mais les chercheurs veulent mettre au point des mesures applicables directement sur la carcasse. Seulement, la viande est un matériau hétérogène. D'autre part, la tendreté peut varier en fonction de multiples facteurs : espèce, sexe de l'animal, mode d'élevage, âge d'abattage, traitement de la carcasse, stockage, etc., sans parler du mode de cuisson. Elle doit donc se mesurer morceau par morceau.

Pour éviter l'installation rapide de la rigidité cadavérique accentuée par la conservation en frigo, une stimulation électrique de la carcasse après l'abattage permettrait de désosser les carcasses « à chaud », immédiatement. Avantages : économies d'énergie (la réfrigération des morceaux demande moins d'énergie que celle de carcasses entières), limitation des pertes de masse par évaporation car les viandes seraient immédiatement conditionnées, meilleure utilisation des sous-produits (os, viscères, etc.), et surtout maturation sélective selon les différents muscles, donc amélioration des qualités de la viande.

Une technologie par pièce

Beaucoup de données concourent en faveur de cet *« éclatement de l'animal »* dès le départ, conduisant à *« une technologie à la carte par pièce de viande »*, selon les expressions de Bernard-Louis Dumont (2). Aujourd'hui, la carcasse, la charpente osseuse, sert de « support » à la viande jusque chez le boucher qui la désosse et la découpe. Elle est vendue en fonction de son poids, de sa qualité bactériologique et d'une appréciation globale par un coup d'œil empirique. L'*« éclatement »* aussitôt après la saignée pourrait remettre en cause toute l'organisation économique de la « filière viande » et, partant, la définition du prix de la viande.

Révolution ? Pas tout à fait. De nombreux bouchers, dans le sillage des grandes surfaces, qui recherchent une qualité constante, se font déjà livrer la viande en partie désossée.

En attendant, la station de Clermont travaille sur un robot à démonter les carcasses. Ce prototype est relié à un ordinateur qui commande ses mouvements et enregistre les informations fournies par l'opération. La station de Jouy a mis au point une méthode de jugement de la conformation des carcasses, applicable en abattoir, afin de déterminer la relation entre la qualité de la viande et le développement musculaire. On photographie différents plans de l'animal, que l'on compare ensuite sur des échelles statistiques.

De même, pour évaluer la texture de la viande (qui détermine en partie sa qualité), les chercheurs ont trouvé une technique plus rapide que les méthodes « histologiques » actuelles (examen de coupes de tissu au microscope), mais encore expérimentale : photographier une coupe du muscle, pour analyser ensuite l'image par informatique, étape qui se fera plus tard au moyen d'un balayage électronique. Ces nouvelles techniques pourraient bien annoncer une mécanisation de la filière viande au moins similaire à celle qu'a connue la production laitière dans les années 60-70.

Définir une viande de qualité, c'est bien, la produire, c'est mieux. Pas question aujourd'hui de relâcher tous les troupeaux pour laisser veaux, vaches ou cochons rougir leur viande grâce à l'exercice physique (la couleur rouge est un signe de qualité : elle reflète l'évolution de la structure du muscle et son oxygénation). L'élevage ne s'en relèverait pas. Il faut donc recourir à la génétique et à la sélection des espèces. Ce ne sera pas facile, d'autant que la sélection reste marquée par la recherche du rendement (3).

Reste cependant une point capital : l'hygiène. *« Toutes nos recherches,* affirme René Boccard, *sont effectuées sur un fond de salubrité »* — un domaine où, si l'on en croit les enquêtes effectuées par les organisations de consommateurs, tout ne va pour le mieux (4). L'INRA s'intéresse de près à l'écologie microbienne, c'est-à-dire à la nature mais aussi à l'interaction des germes de la viande.

Ne pas salir, c'est mieux !

Ainsi, l'eau est un facteur de contamination de la viande dans les abattoirs : l'humidité stagnante favorise la diffusion des bactéries dans l'air. *« Nettoyer, c'est bien. Ne pas salir, c'est mieux,* souligne B.-L. Dumont. *Dans les salles de chirurgie, on ne nettoie pas à grande eau ! »* De même l'« émoussage », qui consiste à enlever au couteau la graisse superficielle des bovins, favorise la pénétration des bactéries dans la viande, car la graisse est une protection ; le couteau dépose des bactéries à l'intérieur des tissus, qu'il entame toujours plus ou moins.

Mais la nature des bactéries et leur développement dépendent étroitement de l'espèce et la nature biochimique du muscle. Alors, faudra-t-il mettre au point une hygiène à la carte ?

D'autre part, tous les micro-organismes ne sont pas nuisibles. La multiplication dans la viande d'une flore lactique, proche de certaines bactéries du lait, permettrait, par exemple, de diminuer celles qui altèrent les tissus musculaires. On sait déjà qu'une telle opération est possible, mais on ne sait pas encore comment la réaliser. Autre exemple : dans le porc, il existe une bactérie toujours dominante par rapport aux autres ; en trouvant un moyen rapide et précis d'en mesurer le nombre, on peut en faire un test de l'hygiène de cette viande.

A l'heure actuelle, la réfrigération rapide reste le meilleur moyen de freiner le développement des microbes, mais elle durcit le muscle et diminue la tendreté. On comprend comment hygiène et qualités organoleptiques restent indissociablement liées.

Beaucoup de problèmes subsistent donc dans ces recherches. Mais les chercheurs estiment pouvoir les résoudre si on leur donne les moyens nécessaires. En revanche, les professionnels entérineront-ils cette évolution ? Cela peut demander du temps : la grande dispersion des entreprises de la filière, la faiblesse de leurs marges bénéficiaires rendent difficile un investissement dans la qualité. Aujourd'hui, la conformation des carcasses détermine toujours le prix de la viande. Rentabilité oblige.

L'évolution pourrait venir des consommateurs désireux de viande de qualité. Comme dit le vieux proverbe anglais : *« Une cuisse d'alouette vaut mieux que tout un chat rôti. »* Elle pourrait surtout venir des distributeurs — les grandes surfaces en premier lieu — demandeurs de viandes « à la carte » et standardisées : *« comme les pâtes »*, selon l'expression de René Boccard. ■

FRANTZ WOERLY.

(1) Centre de recherches zootechniques et vétérinaires (C.R.Z.V.), Theix, 63110 Beaumont. Centre national de la recherche zootechnique (C.N.R.Z.), 78350 Jouy-en-Josas. D'autres organismes techniques, professionnels et privés participent aussi à certaines recherches. Le Centre national des études et recherches sur la nutrition et l'alimentation (C.N.E.R.N.A., 72, rue de Sèvres, 75007 Paris) a publié récemment un rapport complet, *Hygiène et technologie de la viande fraîche*, sur la filière viande.

(2) Scénario du futur pour l'organisation de l'industrie de la viande, dans les *Annales de technologie agricole, 1980.*

(3) Voir *le Monde Dimanche* du 34 octobre 1982, « Des banques génétiques des espèces animales », de Frantz Woerly.

(4) Voir notamment *50 millions de consommateurs*, revue de l'Institut national de la consommation, décembre 1982.



ANNIE BATLLE

A SUIVRE

Endorphine mélodique

Qu'est-ce qui nous fait vibrer de plaisir, lorsque nous écoutons une musique entraînante ? Pour le docteur Avram Goldstein, de l'université Stanford, les responsables de cet état d'excitation sont les endorphines, morphines naturelles produites par l'organisme et qui jouent un rôle dans la lutte contre la douleur en particulier.

Goldstein a mesuré les réactions provoquées, chez soixante-dix étudiants volontaires, par l'écoute de leurs enregistrements favoris. Il leur a ensuite injecté de la naloxone, une substance qui bloque les effets des endorphines. Du coup, certains sujets sont restés de glace en écoutant leur disque préféré.

★ *Psychologie*, 49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : (1) 656-89-00.

Tee-shirt de secours

Le maillot *« Emergency Instruction T-Shirt »*, où l'emplacement du cœur peut être porté avec précision par une marque au fer chaud, donne les instructions nécessaires à la réanimation cardio-pulmonaire, notamment pour dégager les voies respiratoires, faire le bouche-à-bouche, vérifier le pouls et restaurer la circulation par pression de la main. Présenté avec les instructions en anglais, français, espagnol ou hébreu, il existe en toutes tailles. Ce maillot est recommandé aux instructeurs de secourisme et aux cardiaques.

★ E.G. Cervony, President, Heartline Products Inc, Dept CN, 2918 Washington Avenue, Box 117E, Wilmette, IL 60091.

Détection du cancer

Le département de biotechnologie et du génie de la nutrition du Technion, en Israël, a développé un test simple, rapide et sensible pour détecter des agents mutagènes et cancérigènes. Le nouveau test fait intervenir une variante « obscure » d'une bactérie humaine lumineuse. Les matériaux sont suspects de propriétés cancérigènes, s'ils parviennent à modifier le matériel génétique de la bactérie, en lui rendant la capacité d'émettre de la lumière.

★ *Bio*, n° 20, 47 bis, rue du Rocher, 75008 Paris. Tél. (1) 293-69-14.

BOITE A OUTILS

Dictionnaire de la révolution informatique

Vous êtes cernés par l'informatique. Vous savez en gros de quoi il s'agit, mais vous pensez que ce domaine est réservé aux spécialistes et aux enfants, et qu'il est trop tard pour que vous puissiez y accéder vraiment. *La Révolution informatique, dictionnaire thématique*, de G. Bremond, peut vous détromper. C'est un vrai document d'initiation. Clair, agréable, concis. L'ensemble des aspects techniques, économiques, historiques et sociaux de l'informatique y sont traités. Les principales applications sont décrites et illustrées, de la calculette aux missiles en passant par les banques de données.

L'ouvrage comporte un index très détaillé qui permet de retrouver rapidement, par exemple : le chiffre d'affaires d'I.B.M., le nombre de robots produits par le Japon, la date de mise en service du premier ordinateur, le sens précis d'un terme. Une signalisation des définitions ainsi que des données essentielles tout au long de l'ouvrage facilite encore la recherche d'informations précises.

★ *Hatier*, rue d'Assas, 75006 Paris. Tél. (1) 544-38-38.

Informatique et P.M.I.

Soixante-cinq pour cent des P.M.I. utilisent l'informatique, sous une forme ou une autre, contre 58 % au début de 1981. Elles devraient être 72 % à la fin de 1983. Ces données, extraites d'un sondage réalisé par *Industries et techniques*, le Crédit d'équipement des P.M.I. et l'Agence de l'informatique, cachent une grande disparité : entre les petites et les grandes P.M.I., d'un secteur à l'autre, en termes de degré d'informatisation, et, surtout, entre les utilisations pour la gestion et pour la production. *Industries et techniques* a interrogé des utilisateurs, puis des spécialistes qui indiquent un « mode d'emploi », les grandes lignes d'une « bonne démarche ». On y trouve aussi une boîte à outils : glossaire, produits, équipements, carnet d'adresses, livres.

★ *Industries et techniques*, 40, rue du Colisée, 75381 Paris Cedex 08. Tél. (1) 562-12-85.

Recherche en télécommunication

La revue *Minis et micros* rend compte de la conférence internationale annuelle sur les télécommunications organisée par l'I.E.E.E. *(Institute of Electrical and Electronics Engineers)*, avec des chercheurs et des industriels des Etats-Unis, du Canada, d'Europe occidentale et du Japon. Cette manifestation fait, par ailleurs, l'objet d'un rapport en trois volumes.

Le programme de Globecom a couvert pratiquement tous les domaines des télécommunications : architectures et protocoles des réseaux de communication, fibres optiques, satellites de communication, techniques de commutation de circuits et de paquets et leur performance, réseaux à stockage de programme contrôlé, réseaux de commutation de paquets et de circuits, intégrant la voix et les données. Par rapport aux années précédentes, on note le renforcement de deux tendances : d'une part, l'utilisation de la fibre optique comme média dans les réseaux locaux et, d'autre part, la communication par satellite.

★ *Minis et micros*, 5, place du Colonel-Fabien, 75491 Paris Cedex 10. Tél. (1) 240-22-01.

Les idées viennent en marchant

Groupement de randonneurs clermontois, Chamina s'est intéressé progressivement à tous les loisirs « non motorisés », en Auvergne et Limousin, à la culture, à la sauvegarde du patrimoine. Il est même devenu un interlocuteur des pouvoirs publics sur des problèmes d'aménagement régionaux...

LE mardi soir, on se marche sur les pieds au siège de Chamina : une petite villa sombre de Clermont-Ferrand, devenue un sanctuaire des randonneurs de la ville.

Dans un décor chargé de cartes, de topo – guides, d'images de volcans dénudés et de photos souvenirs, le parlement informel de cette association, baptisé « commission permanente », se réunit chaque semaine sans ordre du jour précis, ni composition fixe : il rassemble le « noyau actif » et, au gré de l'actualité, les animateurs de dossiers en cours de réalisation. Vingt à trente personnes examinent régulièrement ceux-ci : les projets qui peuvent naître de ces discussions passent ensuite au tamis du conseil d'administration composé de vingt huit membres. Ainsi Chamina chemine-t-elle dans la bonne humeur entre la démocratie nécessaire et l'organisation indispensable assurée par six permanents.

Ce soir-là, dans une pièce de la villa, on tisse une stratégie d'intervention à propos d'un projet d'aménagement touristique du massif du Sancy. Des représentants d'autres associations sont présents. « *Notre volonté est d'être représentatifs des usagers de l'espace*, explique Bernard Quinsat, le président de Chamina. *Mais nous sommes prêts à collaborer avec tous ceux qui partagent notre sensibilité* ». Et Charles – Armand Fabvier, un des permanents, ajoute : « *Nous avons quatre à cinq cents adhérents. Nous ne cherchons pas spécialement à en accueillir davantage. Ce qui compte le plus pour nous c'est le poids des idées* ».

Des idées qui sont venues en parcourant les sentiers du Massif Central. Chamina a été formée en octobre 1974 par un groupe de membres du Comité national des sentiers de grande randonnée (C.N.S.G.R.) dans le but d'équiper en gîtes d'étapes les G.R. d'Auvergne et du Limousin, comme cela avait été fait pour la « grande traversée » des Alpes. Mais l'association franchit souvent les frontières de ces deux provinces en intervenant au sud du Massif, et parfois au nord, puiqu'elle a participé à la création du tour du Beaujolais.

A ce jour, cinquante gîtes et relais figurent sur la « carte » de Chamina. L'association se trouva ainsi, dès ses premiers pas, en prise directe avec les problèmes d'aménagement. Elle y baigne *aujourd'hui avec une réelle assurance* au point d'être reconnue depuis plusieurs années comme un interlocuteur sérieux, consulté fréquemment par les pouvoirs publics régionaux, même si les responsables refusent d'être « *un instrument para public* ». Comme le dit avec fougue Bernard Quinsat : « *Nous restons une association attachée à son caractère privé.* »

En huit ans, ces chantres auvergnats de la randonnée pédestre se sont progressivement intéressés à toutes les formes de balades non motorisées : le ski, le vélo, le canoë-kayak, le cheval. Leurs *idées ont suscité l'intérêt* de la S.N.C.F., et ils se sont trouvés engagés dans la mise au point d'un programme de randonnées du week-end à partir des gares de l'axe ferroviaire sur lequel circule le « Cévenol ». C'est un exemple parmi d'autres d'un constant « interventionnisme », sollicité ou non.

Deux autres exemples situent assez bien la démarche de l'association. Chamina développe depuis 1976 un réseau de P.R. (sentiers de petite randonnée) consacré à une entité géographique délimitée : la chaîne des Dômes, le massif du Sancy, la *vallée de la Sioule, le Livradois* – Forez notamment. Cela a conduit à l'édition de topo – guides d'une qualité particulière : les « descriptifs » de randonnée y sont limités au nécessaire. En revanche, abondent les informations « culturelles » au sens large, sur le patrimoine ou l'histoire des hommes du pays, et des appréciations sur l'aménagement.

Pour Chamina, en effet découvrir le pays, c'est aussi le défendre. De là à intervenir sur le terrain il n'y a eu qu'un pas. Franchi, non sans débat interne, lors de l'installation de microcentrales sur le cours de la Sioule, et actuellement dans le massif du Sancy.

Ces militants « socioculturels » venus de la ville (les adhérents sont très majoritairement de Clermont-Ferrand) auraient pu parfois être chassés des coins de campagne où, parfois ils dérangent. Mais, comme le dit Christian Tijou, secrétaire de l'association : « *Nous avons démontré que nous ne sommes pas des phraseurs* ». Un exemple : la mise au point d'un schéma de circulation non motorisée dans l'agglomération clermontoise. Il concerne 72 communes et pose le problème des relations délicates entre zone urbaine et zone rurale.

Chamina projette aussi un plan de réhabilitation des burons, ces habitats traditionnels des hauts plateaux auvergnats liés à l'activité pastorale d'estive. Comme celle-ci est tombée en désuétude, la plupart des burons tombent en ruines. Il ne s'agit pas uniquement, souligne Bernard Quinsat, de « *sauver un patrimoine* », mais aussi de lui « *redonner un sens économique en organisant l'accueil d'une clientèle qui, à la façon scandinave, aime la pleine nature et apprécie un habitat non desservi par des routes* ».

Christian Tijou explique les multiples facettes de l'engagement de Chamina : « *Il s'agit de l'intégration de loisirs pédestres dans l'aménagement rural et donc dans l'économie locale ; de la sauvegarde du patrimoine pour lui redonner vie ; de marquer le territoire par des chemins pour contrecarrer la tendance à tout balayer. En créant des sentiers, nous voulons donner à partager la vie des lieux traversés. Nous ne sommes pas une association de protection de la nature car nous intégrons une vision économique.* »

Ainsi Chamina, il y a quatre ans, s'est mise à « vendre » de la randonnée accompagnée en France et à l'étranger : « *Nous étions les mieux placés pour le faire*, souligne Charles-Armand Fabvier, *et donner ainsi du travail à des gens dont nous savions qu'ils voulaient œuvrer dans le tourisme rural.* »

Voilà ce que l'on recueille au siège de Chamina dans la fièvre du mardi soir. Celle-ci ne s'apaise, que le temps de fixer des rendez-vous sur les sentiers. Les idées viennent aussi en marchant. ■

LLIBERT TARRAGO.

(*) Chamina : 5, rue Pierre-le-Vénérable, 63000 Clermont-Ferrand. Tél. (73) 92-82-60.

CONSEILS

Associations et formation professionnelle

La loi de finances pour 1983 dans son article 13 a sensiblement modifié la rédaction de l'article 261-4-4° a du code général des impôts, qui exonérait de la T.V.A. les services rendus dans le cadre de la formation professionnelle continue assurée par des associations dans le cadre de la loi du 16 juillet 1971 portant organisation de la formation professionnelle continue dans le cadre de l'éducation permanente. Le paragraphe traitant des exonérations est ainsi rédigé : « De la formation professionnelle continue assurée par les personnes morales de droit public, dans les conditions prévues au livre IX du code du travail ».

Cette nouvelle rédaction a ému de nombreuses associations dont l'activité principale est justement la formation professionnelle dans la perspective d'une éducation permanente. C'est pourquoi la direction générale des impôts a jugé bon de publier une instruction destinée à préciser la portée de l'exonération résultant de cette nouvelle rédaction. La référence faite au livre IX du code du travail permet de préciser que non seulement l'Etat, les collectivités locales, les établissements d'enseignement publics et privés concourent à assurer cette formation mais également « les associations, les organisations professionnelles, syndicales, familiales... » (art. L. 900-1 du code du travail).

Le nouveau texte, en droit, excluait donc de l'exonération tout organisme qui ne serait pas constitué en « personne morale de droit public ».

Mais l'instruction de la direction générale des impôts rappelle que les établissements d'enseignement visés à l'article 261-4-4° a (écoles techniques, notamment) qui dispensent une formation professionnelle bénéficient encore de l'exonération non seulement pour les activités de formation, mais également pour les prestations de service, qui y sont étroitement liées (logement, nourriture, fourniture de documents).

Pour ce qui concerne les associations, compte tenu que « la formation professionnelle présente incontestablement un caractère éducatif », elles peuvent prétendre à l'exonération totale des *activités de formation dispensées à leur membre exclusivement* (application des dispositions de l'article 261-7-1°), même si les actions de formation sont dispensées contre le paiement de sommes excédant le montant de la cotisation annuelle. Par contre, les livraisons de biens (manuels, documents) ne sont exonérées que dans la limite de 10 % des recettes totales de l'association, et les prestations d'hébergement et de restauration sont soumises en totalité à la T.V.A.

Lorsque la formation s'adresse à des tiers, non membres de l'association, l'exonération peut encore être obtenue si elle a un caractère social ou philanthropique et si les prix pratiqués répondent à certaines conditions d'homologation par l'autorité publique.

Parmi les critères de caractère social ou philanthropique, le code général des impôts retient les formations qui s'adressent aux handicapés, aux jeunes sans emploi de seize à dix-huit ans, aux immigrés de la première ou de la deuxième génération, aux demandeurs d'emploi, aux travailleurs privés d'emploi pris en charge par les ASSEDIC, aux femmes qui ont interrompu leur activité professionnelle pour des raisons économiques, sociales ou familiales. Par contre sont exclues de l'exonération les formations dispensées à des personnes titulaires d'un emploi dont le financement est assuré directement ou indirectement par les entreprises au bénéfice de leurs salariés.

★ Cette rubrique est rédigée par Service Associations, association selon la loi de 1901, 24, rue de Prony, 75017 Paris (380-34-09), n° télex : SERVASS 650344 F.

PETITES ANNONCES POUR LES ASSOCIATIONS

RUBRIQUES* : Appels ☐ Convocations ☐ Créations ☐ Manifestations ☐ Sessions et stages ☐

* *Cocher la rubrique souhaitée.*

VOTRE TEXTE :

1 . . . .
2 . . . .
3 . . . .
4 . . . .
5 . . . .
6 . . . .
7 . . . .
8 . . . .
9 . . . .
10 . . . .

- Prix de la ligne : 25 F (28 signes, lettres ou espaces).
- Délai d'insertion : deux semaines après réception de la demande d'insertion ACCOMPAGNÉE DU RÈGLEMENT libellé : Régie Presse L.M.A.
- A envoyer à : REGIE PRESSE L.M.A., 85 bis, rue Réaumur, 75002 PARIS

annonces associations

appels

A tous artistes et intéressés : offre de participation à exposition « Pliage/Dépliage » (17 mai-4 juin), prendre contact rapidement : Atelier ALMA, 28, rue Burdeau, 69002 Lyon. (7) 828-87-59.

Vient de paraître : le Logement des immigrés en France. Actes des journées d'études organisées par l'Ominor à Lille les 13-14 mai 1982. Un volume, 400 p., 100 F TTC (frais de port compris). OMINOR, 1, rue F.-Baes 59046 Lille Cedex. Tél. : (20) 54-11-20.

Collectivités enfants, adolescents recherche hébergement en région parisienne pour mise en place stages sportifs et éveil pendant congés scolaires. Étudie toutes propositions. Le Club Vert, 140, avenue de la République, 91230 Montgeron.

manifestations

Autour de la philo, conférence/débats tous les samedis, 17 h, destinés aux lycéens terminales par un groupe de profs et écrivains. Association La Culture au pluriel, G. Simony. 628-72-78.

Ass. Contact, 980-69-65, vend au profit de ses œuvres matériel ski d'occasion petites tailles. Dimanche 6/2, de 14 h à 17 h, 76, bd J.-Allemane, 95100 Argenteuil.

sessions et stages

SÉJOURS DE SKI pour JEUNES et FAMILLES
Haute-Savoie : Bernex
Savoie : Sollières et Termignon
Italie : Champorcher (Val-d'Aoste)
Suisse : Neirivue
Pyrénées : Luchon
Vosges : Saint-Stail
Février, du 12 au 21
Pâques, du 2 au 10 avril
Enseignement du ski.
Location du matériel, remontées mécaniques, encadrement assuré par animateurs.
Rens. et inscr. à l'U.N.C.M., 4, av. du Parc-Saint-André, 14200 Hérouville-Saint-Clair. Tél. : (31) 93-14-62 et 93-16-06.

Vds 375 F franco cours de basic apple soft sur 3 disquet. graphisme basse et haute résolution + musique + traduction hexa = décimal sur 16 bits - 26 leçons, etc. André FINOT, 8, allée Buffon, 91000 Évry-Courcouronnes.

Apprenez à utilisez un MINI-ORDINATEUR

4 fois 6 h ou 12 fois 2 h stages formation conventionné. APICI, Association s.b. lucratif, 3, rue de l'Arrivée, Paris-15e. Tél. : 538-99-98.

Ecologie Géologie Energies stages BAFA spécialisation 21-27 février et 4-9 avril VF - DEFA - WE Techniques CISTEM Kerbelem, 29124 Riec. Tél. : (98) 06-44-90.

I.C. prop. initiation à l'informatique et au basic, le samedi (matin ou après-midi) ou encore le soir, durée 25 h, prix 38 F/h. Lieu Opéra. Nombreux autres stages. Pour tous renseign. : 544-05-14.

ACACIA : Rectification stage théâtre : 19-20 février 360 F. Renseignements : 245-33-89, de 10 h à 13 h.

Stages ski de fond. Ht plateau ardéchois (1200-1600 m), initiation et perfectionnement 6 jours mars ou avril/905 F tout compris (matériel, enseignement, pension). Réductions pour petits groupes. Centre Ecole La Burle 07510 Usclades. (75) 38-80-19.

Centre Thomas More, B.P. 105, 69210 l'Arbresle, sessions de 2 jours : les dynamiques des minorités (occitane) 19-20 mars. Jeunesse 1983 sujet social, objet de politique, 7-8 mai. Un nouvel âge de la vie entre 50 et 65 ans ? 23-24, av. C.T.-More. Tél. : (74) 01-01-03.

Chœur mixte recherche ténors et basses bons lecteurs pour programme Poulenc. Session d'étude et festival 4-15 juillet 1983. Ensemble Musical Français, 22, rue Courbe 63110 Beaumont.

Découvrez la France en stage de randonnée par les GR apprenant à reconnaître les animaux. A.D.C.M.N., 326-12-89, 35, r. de Seine, 75006 Paris.

Rando et alpinisme pr tous, ts massifs, prix club, prog. 83 c/timbres - MENDI-EDER, 4, r. Weygand, 33700 Mérignac.

SKI DE FOND 12-13 mars : Le Poizat 380 F tt compris - Laponie finlandaise 1er-10 avril. PISTE 5-6 mars, Vars-les-Claux 850 F ttc - RANDO PÉDESTRE Pâques, montagne, Riviera Lac de Garde. - Rens. Club Alpin Français, 7, r. la Boétie, 75008 Paris. 742-36-77, de 12 à 18 h sf lundi.

BLOC-NOTES

INITIATIVES

Enfants du tiers-monde

Le Comité français pour l'UNICEF (Fonds des Nations unies pour l'enfance) a développé son service de documentation. Ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 17 heures, celui-ci offre une information non seulement sur l'UNICEF, mais sur les enfants et les femmes des pays du tiers-monde. Il possède un fond de 1 500 livres et brochures, 150 journaux et revues, des dossiers de presse, des dossiers thématiques (par exemple sur le travail des enfants) et des fiches facilitant la recherche documentaire.

★ Comité français pour l'UNICEF, 35, rue Félicien-David, 75016 Paris. Tél. (1) 524.60.00, postes 19, 34 ou 35.

Bourses de l'aventure

La Guilde européenne du raid attribue une centaine de bourses, d'un montant de plusieurs milliers de francs chacune (et dont quelques-unes peuvent aller jusqu'à 50 000 F) en espèces, en équipement ou en matériel photo selon les cas, offertes par différentes entreprises ou institutions à des jeunes de plus de dix-huit ans. Ces bourses sont attribuées à des projets d'« aventure » concernant le tiers-monde, la revalorisation du patrimoine rural, à des expéditions à cheval, à moto ou à la voile, à la réalisation d'un exploit sportif ou à celle d'un reportage photographique ou cinématographique. Les dossiers doivent être déposés avant le 15 mars.

La Guilde européenne du raid gère aussi deux cents bourses jeunes-découverte, de 1 000 à 2 000 F destinées à des jeunes de quatorze à dix-huit ans pour des projets de découverte de caractère culturel et sportif.

★ Renseignements : Guilde européenne du raid, 11, rue de Vaugirard, 75006 Paris. Tél. (1) 326.97.52.

ACTUALITE

Handicapés et élections

Une journée nationale est organisée le 27 février par les associations de paralysés et d'infirmes civils. A cette occasion, ces associations demandent localement aux candidats aux élections municipales de s'engager à assurer aux handicapés « plein droit dans la cité », notamment en précisant leurs intentions sur l'accessibilité des lieux publics et des transports collectifs, l'habitat, l'aide à domicile, l'éducation, les loisirs et la concertation avec les associations intéressées.

★ Journée nationale des associations de paralysés et infirmes civils, 103, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris. Tél. : (1) 225-16-76.

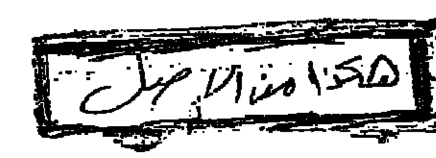
PUBLICATIONS

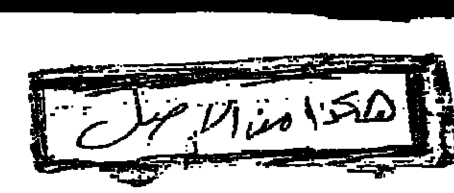
Economie sociale

La Coopérative d'information et d'éditions mutualistes vient de publier un bilan de *l'Economie sociale*, par Thierry Jeantet et Roger Verdier. Celui-ci expose les origines et l'organisation de l'économie sociale en France, les données et les différents secteurs (associations, mutualité, coopératives, mutualité et coopératives agricoles, secteur bancaire). Il présente aussi les chances d'expansion de ce « tiers secteur », ses relations avec le développement économique, son rôle créateur, ses rapports avec les syndicats, avec la politique et l'administration et son rôle à l'égard du tiers-monde.

★ Editions C.I.E.M., 26, boulevard de Sébastopol, 75004 Paris.

● L'Association sociale du Marais et des Halles (*le Monde Dimanche* daté 16-17 janvier 1983) nous demande de préciser qu'elle n'organise pas des *consultations* d'avocats ou de psychologues, mais des *rencontres conjointes* avec les uns et les autres.





Le revoilà. Le mercredi 16 décembre 1981, Guy Lux faisait ses adieux à la télévision sur Antenne 2. Signe du « changement », disait-on. Mesure « politique », en tout cas. Guy Lux, pour ceux qui n'en voulaient plus, c'était le symbole de la télévision de l'insignifiance, de la bêtise et de la démagogie, celles de la droite, bien sûr.

Le mercredi 2 février 1983, on l'a rappelé sur FR 3. Mesure « politique » encore, mais signe de quoi ? On sait que le président de la République a usé de son poids pour imposer son retour. A-t-on cédé, ou obéi, a-t-on changé d'avis ? L'amuseur des foules est-il devenu génial ? Victoire de l'ancienne télévision, échec de l'autre ? Retour équivoque.

Mais où sont les Averty de demain ?

OU se cachent-elles donc ces nouvelles images dont on parle tant dans les colloques internationaux, les revues spécialisées, et pour lesquelles le gouvernement français vient de consentir un effort d'une centaine de millions de francs ? Apparemment, la télévision continue son train-train sans que de grandes fulgurances électroniques viennent nous tirer d'une semi-léthargie quotidienne. Mais non, regardez mieux : elles sont déjà là, mais elles passent vite et presque inaperçues, quelques secondes seulement avant le début des émissions. Regardez les génériques de « Dimanche Martin », ceux de « Pour changer », du journal FR 3 - Ile-de-France ou du « Village dans les nuages ». Des images modestes, sans effets spectaculaires mais qui bougent différemment, qui ont comme une autre matière, une autre densité.

A l'origine, il y a des appareils aux noms barbares et aux possibilités étonnantes : le C.M.X., qui rend au montage vidéo toute sa souplesse en pilotant à la fois plusieurs magnétoscopes ; le Quantel, capable de faire pivoter ou éclater les images ; la banque d'effets Imagic, qui génère des décors électroniques ; la Palette Aurora, qui colorie et anime dessins et objets... Derrière toutes ces machines, l'ordinateur, qui jongle avec les images comme avec des séries de chiffres, calcule leur déformation, programme leur mouvement.

Travail d'orfèvre

Prenez le générique de « L'école des fans » : ces feuilles de toutes les couleurs qui tombent lentement en tournoyant. En animation classique, même un travail complexe et fastidieux n'aurait pu rendre la finesse des mouvements ou la précieuse transparence des feuilles. Chiara Boeri, la réalisatrice, a simplement ramassé six feuilles qu'elle a placées sous des caméras noir et blanc à haute définition. Puis l'ordinateur a calculé les mouvements, les couleurs, la transparence, et a réalisé les fonds de couleur en dégradés subtils. Avec la Palette Aurora, Chiara Boeri a dessiné le générique de « Pour vous » : le crayon électronique sélectionne les couleurs, l'ordinateur programme les nuances et leur défilement. Un petit coup de Quantel et voilà les lettres qui se forment en une arabesque compliquée. Une demi-journée pour ce travail d'orfèvre, d'artisan, sur des machines sophistiquées.

L'ensemble de ces moyens est concentré à la Société française de production (S.F.P.), au sein du département des arts graphiques, entre les mains d'un petit nombre de créateurs passionnés : deux réalisateurs, Chiara Boeri et Stéphane Techner, qui n'hésitent pas à faire plusieurs fois par an le voyage aux Etats-Unis pour intégrer les nouveaux développements technologiques ; deux graphistes venues de l'animation sur film et définitivement séduites par les nouveaux outils et, surtout, Max Debrenne, le génial truquiste de Jean-Christophe Averty, décidé à explorer toutes les possibilités offertes par l'image numérique. Quelques sociétés privées sont également sur les rangs : Channel 80, Pipa vidéo et Vidéo télé-France, filiale de la puissante C.L.T., qui possède à Luxembourg un des premiers dispositifs d'animation par ordinateur. On trouve aussi quelques groupes indépendants décidés à promouvoir une nouvelle esthétique de l'image, telle Fondation 2, dont on a pu admirer dans un récent journal télévisé une réalisation particulièrement séduisante sur l'exposition universelle de 1989 ; sans oublier l'Institut de la communication audiovisuelle (INA), qui est à la pointe des recherches françaises.

Résistance passive

Le paradoxe, c'est qu'une telle mobilisation de talents et de technologie n'accouche que de quelques génériques. Certes, il y a bien, à l'extérieur des chaînes, quelques commandes de messages audiovisuels d'entreprise ou ces vœux audiovisuels de bonne année produits par le Crédit lyonnais pour être diffusés dans ses agences. Mais la télévision, elle, semble pratiquer la résistance passive. A l'heure où l'on parle d'explosion de la communication audiovisuelle, l'innovation se limite à quelques effets stéréotypés glissés, çà et là, dans les émissions de variétés ou entre les spots de publicité.

C'est que la révolution est encore toute neuve. Les fameuses machines ne sont arrivées à la S.F.P. qu'à la mi-81. Il a fallu tester leur fonctionnement, découvrir leurs possibilités ; les nouvelles technologies ne se manient pas aussi facilement qu'un ouvre-bouteille.

La télévision introduit – timidement – les techniques électroniques. De « nouvelles images » arrivent sur le petit écran. Qui s'en est aperçu ?

L'histoire de la Palette est à cet égard significative. C'est en 1977 que Michel Oudin, directeur de la prospective à la S.F.P., découvre l'inventeur de la Palette au centre de recherches de Rank Xerox à Palo-Alto ; mais les préoccupations du chercheur sont alors bien loin du monde de la télévision. Michel Oudin finit pourtant par le persuader que son prototype a des applications évidentes dans la création audiovisuelle. En 1979, la société Aurora est fondée grâce à une pré-commande de la S.F.P. La première Palette arrive en 1981, mais il faudra encore beaucoup d'aller-retour entre la France et les Etats-Unis pour qu'elle s'adapte parfaitement aux contraintes de la production, à la main des créateurs.

Une fois mise au point la technologie, il faut encore apprivoiser les hommes. Et vaincre les réticences, les inquiétudes, les corporatismes, n'est pas une mince affaire. Depuis plus d'un an, la S.F.P. forme les monteurs au montage assisté par ordinateur. Tous les lundis, les décorateurs passent par petits groupes à la Palette pour maîtriser, après le bois et le plastique, ce déroutant « matériau » électronique. C'est au tour maintenant des chargés de production et des réalisateurs de s'initier à de nouvelles démarches de production.

Les gens de télévision sont habitués au travail du direct, où de grosses équipes contrôlent immédiatement en régie le cadrage, le montage et l'introduction éventuelle de quelques effets spéciaux. Avec les nouvelles images, tout s'inverse. Le tournage ne sert qu'à amasser le plus grand nombre d'éléments bruts, l'essentiel du travail se fait en post-production avec des équipes légères et des machines capables de gérer simultanément plusieurs images, de les transformer, de les recréer. Cela débouche naturellement sur une télévision plus élaborée, plus écrite.

Une nouvelle esthétique

Que seront donc ces productions électroniques de demain ? On pense, bien sûr, au dessin animé, ce secteur sacrifié de l'audiovisuel français, envahi par les Japonais ou les Américains. Là, l'ordinateur permet de simplifier et d'accélérer le travail, mais on est loin encore de dominer parfaitement cette technique (1). L'ouverture de FR 3 à la publicité vidéo offre des perspectives plus immédiates. La Palette peut modifier rapidement un spot national pour en faire une publicité régionale. Un passage au Quantel peut transformer une simple diapositive en un film aux effets saisissants. Mais il faudra d'abord convaincre les agences de publicité et vaincre la résistance des producteurs de films habitués au 35 mm.

Dans la production traditionnelle, les nouvelles images feront sans doute une entrée progressive : décor de variétés ou de magazines, vidéoclips musicaux. Pourquoi ne pas imaginer que le journal télévisé remplace peu à peu ces éternelles diapositives incrustées par des schémas animés capables d'expliquer des processus économiques ou de rendre immédiatement perceptibles des statistiques complexes ? La S.F.P. étudie actuellement un dispositif capable de traduire en images les données informatiques transmises par les satellites météo.

Mais les nouvelles images n'auront vraiment gagné la partie que lorsqu'elles pénétreront l'univers de la fiction, de la dramatique, lorsque des créateurs utiliseront leurs étonnantes possibilités pour inventer une nouvelle esthétique. Il faudrait non pas un, mais cent Jean-Christophe Averty pour combler le fossé qui sépare les images véhiculées aujourd'hui par la télévision d'un univers quotidien peuplé d'ordinateurs et de jeux vidéo. Le cinéma américain a déjà pris le tournant. On dit que les télévisions britanniques préparent aussi à grand renfort de recherche les programmes de leur futur satellite. Pour relever le défi, la S.F.P. a décidé de faire tourner ses équipements 24 h sur 24, pour les ouvrir plus largement aux projets des créateurs, graphistes ou réalisateurs. Déjà, le dessinateur Jean-Michel Folon prépare, sur la Palette, le « Grand Echiquier » qui lui sera consacré dans quelques mois. ■

CLAUDE DURIEUX
et JEAN-FRANÇOIS LACAN.

(1) Le magazine « Juste une image » diffusera *Maison vole*, un dessin animé entièrement réalisé sur ordinateur et produit par l'INA et la Sogitec. (A2, 7 février, 22 h. 20).

les films

PAR JACQUES SICLIER

★ A VOIR,
★★ GRAND FILM

MARDI 8 FÉVRIER

GUERRE ET PAIX. — Premier épisode : AUSTERLITZ ★

Film soviétique de Serge Bondartchouk (1962-1965), avec L. Savelevia, S. Bondartchouk, V. Tikhonov, I. Scobtseva. FR 3, 20 h 35 (101 mn).

Première partie (il y en quatre) d'une monumentale adaptation du roman de Tolstoï auquel le cinéma soviétique rendit un hommage particulier. Le réalisateur, qui s'est attribué aussi le rôle de Pierre Besoukhov, a illustré l'œuvre littéraire avec une fidélité consciencieuse. C'est du cinéma académique, certes, mais les paysages, les décors, les interprètes, font apparaître la Russie de Tolstoï et le grand bouleversement historique des années 1805 à 1812.

LUNDI 7 FÉVRIER

UN DROLE DE PAROISSIEN ★

**Film français de Jean-Pierre Mocky (1963), avec Bourvil, J. Poiret, F. Blanche, J. Yonnel, J. Tissier.
TF 1, 14 h 10 (environ 85 mn).**

Quand on appartient à une famille de grands bourgeois décavés et que l'on considère le travail comme une déchéance, il n'y a plus qu'à piquer dans les troncs des églises. Sur cette idée, Mocky a mis en scène, à la diable, une satire un peu lourde mais dont l'humour grinçant fait souvent mouche grâce à Bourvil (c'est lui le meilleur !) et à Jean Poiret.

C'EST PAS MOI, C'EST LUI

**Film français de Pierre Richard (1979), avec P. Richard, A. Maccione, V. Mairesse, D. Minazzoli, H. Garcin.
TF 1, 20 H 35 (environ 90 mn).**

Aventures vaudevillesques du « nègre » d'un scénariste célèbre et d'un acteur italien trompant son monde. Cela pourrait être drôle. c'est ringard au possible mais — allez savoir pourquoi — cela a contribué à rendre Aldo Maccione très populaire en France.

MARDI 8 FÉVRIER

LE CORNIAUD ★

**Film français de G. Oury (1964), avec Bourvil, L. de Funès, V. Venantini, B. Loncar, A. Schelli, H. Genès, S. Urzi, N. Buzzanca, P. Roussel, J. Ary (rediffusion).
A 2, 20 h 40 (environ 90 mn).**

Un homme d'affaires qui se livre à des trafics irréguliers offre à un naïf représentant, dont il démolit la 2 CV par accident, des vacances en Italie. Le « corniaud » doit ramener, de Naples à Bordeaux, une Cadillac dont il ignore qu'elle est bourrée de drogue et de diamants.

Comédie burlesque avec quiproquos, poursuites et gags bien montés. Le premier essai de Gérard Oury dans le genre. Un succès commercial éclatant (préludant celui de la Grande Vadrouille), dû, pour une grande part, à l'irrésistible réunion de Bourvil et de Louis de Funès.

JEUDI 10 FÉVRIER

LE VOILE BLEU ★

**Film français de Jean Stelli (1942), avec G. Morlay, P. Larquey, E. Popesco, Alerme, Charpin.
A 2, 15 h (102 mn).**

Veuve de la guerre de 14, Gaby Morlay passe toute sa vie à se dévouer aux enfants des autres dont elle est la gouvernante. Enorme succès commercial du temps de l'occupation, ce mélodrame qui a trempé de larmes des milliers de mouchoirs est considéré comme un film « vichyste ». La conception du rôle maternel de la femme et une moralité édifiante ont certes un petit côté « Maréchal nous voilà ». Pas de quoi, pour autant, faire le coup du mépris. Le mélo y va carrément de tous ses stéréotypes. Gaby Morlay joue comme une reine du genre et on trouve là plein d'acteurs et d'actrices célèbres du cinéma français des années 30.

DITES-LUI QUE JE L'AIME ★

**Film français de Claude Miller (1977), avec G. Depardieu, Miou-Miou, C. Piéplu, J. Denis, D. Laffin.
FR 3, 21 h 57 (102 mn).**

Les ravages d'une folie amoureuse, d'une volonté de possession qui a ses sources dans l'enfance d'un homme névrosé. Claude Miller est allé chercher son sujet chez Patricia Highsmith (Ce mal étrange), géniale romancière des troubles intérieurs et des profondeurs de la perversité. Sa vision personnelle modifie les données initiales, mais le paroxysme de la réalisation, les compositions diversement étonnantes de Gérard Depardieu, Miou-Miou et Dominique Laffin (révélée ici) plairont aux amateurs de passions exacerbées.

VENDREDI 11 FÉVRIER

BATAILLE SUR LE GRAND FLEUVE (1951), CIMETIÈRE DANS LA FALAISE (1952), LES HOMMES QUI FONT LA PLUIE (1951), LES TAMBOURS D'AVANT (1971) ★

Courts métrages africains de Jean Rouch. A 2, 23 h 5.

La caméra d'un ethnologue, hostile à la colonisation, découvre, au Niger, à travers les modes de vie et les cérémonies rituelles, la réalité culturelle d'une Afrique inconnue. C'est comme cela que Rouch est devenu cinéaste.

DIMANCHE 13 FÉVRIER

CHINATOWN

**Film américain de Roman Polanski (1974), avec J. Nicholson, F. Dunaway, J. Huston, R. Polanski, P. Lopez.
TF 1, 20 h 35 (122 mn).**

Un « thriller », dont le scénario original et le personnage de détective privé font furieusement penser à Raymond Chandler. Mais Jack Nicholson mène presque toute son enquête (bien compliquée) avec un pansement sur le nez et Polanski a glissé quelque chose de cruel et de tragique dans ce film aux couleurs de la mode rétro.

LA FEMME AUX CIGARETTES ★

**Film américain de Jean Negulesco (1948), avec I. Lupino, C. Wilde, C. Holm, R. Widmark.
FR 3, 22 h 30 (105 mn).**

Dans un cycle qui, jusqu'ici, nous a gâtés, ce film noir est plutôt décevant : histoire banale, réalisation conventionnelle. Pourtant, Ida Lupino, chanteuse de bar qui laisse ses mégots sur le piano, y brille comme un diamant. Elle est belle, imprévisible, et sa voix rauque (merci pour la v.o.) vous râpe le cœur.

Les soirées de la semaine

	LUNDI 7	MARDI 8	MERCREDI 9	JEUDI 10	VENDREDI 11	SAMEDI 12	DIMANCHE 13
TF 1	20 h 35 Film : C'est pas moi, c'est lui de P. Richard 22 h 10 Téléfilm : les Perses.	20 h 35 Document : L'an 40 ou un peuple et ses fantômes, Le mythe Pétain, selon Claude Santelli. 22 h 40 Court métrage.	20 h 35 Les mercredis de l'information : La piste Ho-Chi-Minh. 21 h 35 Concert : Festival de Pau 1982. 22 h 35 Magazine du tennis : Balle de match.	20 h 35 Téléfilm : La dernière cigarette. 22 h 15 Documentaire : les idées et les hommes. Quelques pages dans la vie de F. Kafka.	20 h 35 Variétés : Coco-boy, de Stéphane Collaro. 21 h 40 Série : Merci Sylvestre. 22 h 35 Documentaire : La pêche au brochet.	20 h 35 Série : Dallas. 21 h 25 Droit de réponse De M. Polac : le couple. 22 h 50 Magazine de cinéma : Etoiles et toiles. Autour du Japon.	20 h 35 Film : Chinatown, de Roman Polanski. 22 h 10 Magazine culturel : Pleins feux, de J. Artur et C. Garbisu. 22 h 45 Document : Colette ou les chemins de la liberté.
A 2	20 h 35 Magazine : Musiques au cœur. Verdi. 21 h 50 Théâtre pour demain : le Lion, de F. Falk. 22 h 20 Magazine : Juste une image.	20 h 40 Film : le Corniaud, de G. Oury (hommage à Louis de Funès) 22 h 40 Mardi cinéma.	20 h 35 Téléfilm : Trois morts à zéro, un meurtre dans le stade. 22 h 10 Magazine de la santé : Les jours de notre vie. La sclérose en plaques.	20 h 35 Magazine : L'heure de vérité, avec M. Pierre Mauroy. 21 h 40 Les enfants du rock.	20 h 35 Feuilleton : Capitaine X. 21 h 35 Apostrophes : débat et livres politiques. 23 h 5 Film (ciné-club) : Cycle Jean Rouch.	20 h 35 Variétés : Champs-Elysées, de M. Drucker. 21 h 50 Série : Théodore Chindler. 22 h 45 Histoires courtes : Nuits blanches ; le Corbeau et le Renard ; Moto perpetud.	20 h 35 Variétés : Chantez-le moi. 21 h 40 Série documentaire : Roule... routier : en Inde. 22 h 25 Musique : L'actualité lyrique du mois.
FR 3	20 h 35 Série : Le fou du désert. La découverte de l'or noir. 22 h 40 Magazine de la mer : Thalassa. 22 h 25 Prélude à la nuit : J.-P. Rameau.	20 h 35 Film : Guerre et paix, de S. Bondartchouk. 22 h 40 Prélude à la nuit : F. Poulenc.	20 h 35 Variétés : Cadence 3. Emission de Guy Lux. 22 h Variétés : Un soir de fête. 22 h 55 Prélude à la nuit : N. Paganini.	20 h 35 Parole donnée : l'amère patrie. La seconde génération immigrée. 21 h 57 Film : Dites-lui que je l'aime, de C. Miller. 23 h 50 Prélude à la nuit : E. Granados.	20 h 35 Le nouveau vendredi : Le choc de l'information, Beyrouth ; la Corse. 21 h 35 Magazine de la photo : Flash 3. 22 h 50 Prélude à la nuit : Festival de Prades.	20 h 35 Tous ensemble : Rabelais ou le propre de l'homme. 21 h 50 Série ; Jackie et Sarah. 22 h 20 Musiclub : autour de J.-S. Bach.	20 h 35 Documentaire : Mise à mort d'une république (1928-1933). De Stresemann à Hitler. 21 h 55 Court métrage. 22 h 30 Film : la Femme aux cigarettes, de J. Negulesco. 0 h 20 Prélude à la nuit.

Musiques

Un formidable folklore sentimental

VERDI révolutionnaire échevelé, musicien des passions de choc, Verdi batailleur des opéras-complots où l'amour toujours survolté croise et bouscule la politique, Verdi censuré, honni et vénéré, Eve Ruggieri ne pouvait manquer cela. Installée dans les ors et les fastes d'un bal viscontien — rien de tel pour un conteur que d'être en situation. — elle a repris une nouvelle fois la rude histoire des compositeurs. A sa manière. Déployant un formidable folklore sentimental, égrenant une vie romantique criblée de fiascos et de triomphes, recomptant les cicatrices morales du héros italien : *« Un destin vraiment haut en couleur »*, nous assure la présentatrice, parée en rouge sang pour la circonstance. *« Verdi, c'est un peu l'Italie de Don Camillo »*, conclura-t-elle avec un sens supérieur du raccourci.

Anédoctisme, sentimentaliste dérisoire, on n'en finirait plus d'épeler les petits maux dont souffre cette « histoire » peu précautionneuse qui, par peur de l'élitisme, n'aligne plus que des clichés maladroits. Mais voilà, ponctuant le discours, il y a aussi quelques documents irremplaçables : Tito Gobbi dans *Rigoletto*, Maria Callas dans *Don Carlos*, Sylvia Sass dans les envolées poignantes de *la Traviata*. Ce sont eux qui donnent sa vigueur à l'évocation. C'est autour d'eux que se rassemble l'émotion, que passe la chaleur de l'émission. Des extraits de films font l'appoint : ceux de Visconti, ceux drôles et curieusement opportuns des Marx Brothers. Il ne manque plus que les décalcomanies délirantes de Sarah Montiel, arrangeant *Nabucco* à la mode espagnole. Tout serait bien. Si seulement Eve Ruggieri voulait en faire un peu moins... ou alors beaucoup plus.

THIERRY FRESLON.

★ MUSIQUES AU CŒUR : VIVA VERDI, A 2, lundi 7 février, 20 h 35 (70 minutes).



Triste destin de Conrad Kilian

LE 30 août 1950, un pensionnaire de la *Villa Thérèse* à Grenoble est trouvé pendu à l'espagnolette de sa fenêtre. Suicide ou assassinat ? La deuxième hypothèse est la plus probable mais reste à démontrer. Ce pensionnaire inconnu s'appelle Conrad Killian. Il est mort et enterré, c'est une histoire vraie, c'est aussi *le Fou du désert*, une série en quatre épisodes signés Jean-Michel Charlier et réalisés par Jacques Tréfouël, un récit grandiose et désespéré.

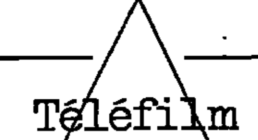
Conrad Kilian — tel qu'il nous est montré à l'écran — a tout pour lui : il est beau comme Mathieu Carrière (qui l'incarne), il est intelligent et passionné, intransigeant comme une lame, c'est un chevalier du Moyen-Age perdu dans un siècle sans pitié.

Mais Conrad Kilian ne serait pas ce qu'il est — ce géologue-aventurier — s'il n'avait pas senti dans les années 30 la formidable richesse qui se cachait sous les roches du Sahara, l'or noir. Conrad Kilian a clamé sa découverte sans que personne l'entende, excepté le général Leclerc qui est mort quelques jours avant de le rencontrer.

Tout nous est conté du triste destin de Kilian avec une lenteur inérante au petit écran, avec ce brin de naïveté qui enjolive les choses. Un regret de taille : l'interprète principal n'est pas à la hauteur du personnage qu'il incarne. Dommage.

MARC GIANNESINI.

★ LE FOU DU DÉSERT, FR 3, les lundis 7, 14, 21 et 28 février, 20 h 35 (environ 60 minutes).



Comique à tout prix

S'ARRÊTER de fumer. Oui, c'est une bonne résolution qui n'est pas sans poser d'énormes problèmes. Seuls les fumeurs passionnés peuvent en parler sérieusement, les autres disent la plupart du temps n'importe quoi. *La Dernière Cigarette*, de Michel Ressi, réalisée par Bernard Toublanc-Michel, fait partie de ces télé-films d'intérieur qui se veulent comiques à tout prix. L'agitation forcenée de Marie, l'héroïne n'arrive pas à combler l'absence d'intrigue. La mise en scène est sommaire. Passons. — M. G.

★ LA DERNIÈRE CIGARETTE, TF 1, le jeudi 10 février, 20 h 35 (90 minutes).

LUNDI 7 FÉVRIER

TF 1

11 h 15 TF 1 Vision plus.
12 h HF 12 (info.).
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 50 Les après-midi de TF1 d'hier et d'aujourd'hui (et à 15 h 30).
14 h 10 Film : Un drôle de paroissien. De Jean-Pierre Mocky.
17 h 20 Croque-Vacances.
18 h C'est à vous.
18 h 25 Le village dans les nuages.
18 h 50 Histoire d'en rire.
19 h 5 Météorologie.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 S'il vous plaît.
20 h Journal.
20 h 35 Film : C'est pas moi, c'est lui. De Pierre Richard.
22 h 10 Téléfilm : les Perses. D'après la tragédie d'Eschyle. Réal. J. Prat, avec F. Chaumette, M. Meriko, M. Garrel...
A Suse, capitale de la Perse, Xerxès, après avoir battu les Grecs sur terre, tente de triompher sur mer, mais il échoue. Darios, son père, revient d'entre les morts, blâme la folie de son fils et retourne dans son royaume tandis que le chœur chante sa gloire...
23 h 30 Journal.

A 2

12 h 5 Journal *(et à 12 h 45)*.
12 h 10 Jeu : l'Académie des neuf.
13 h 35 Cette semaine sur A 2.
13 h 45 Série : les Amours de la Belle Époque.
14 h Aujourd'hui la vie.
15 h Série : Hunter.
15 h 55 Reprise : Apostrophes. *(Diffusé le 4, à 21 h 40.)*
17 h 10 La télévision des téléspectateurs.
17 h 45 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord, pas d'accord.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Musiques au cœur : Viva Verdi ! Magazine d'E. Ruggieri et P. Camus.
(Lire notre article ci-contre.)
21 h 50 Théâtre pour demain : le Lion, de F. Falk, réal. S. Lewartowski, avec C. Brosset et J. Lescot.
Un beau matin, un individu s'introduit dans l'appartement d'un locataire, s'y installe, y prend de plus en plus de place...
22 h 20 Magazine : Juste une image. De T. Garrel, L. Neil, P. Grandrieux et A. Breuil (INA).
(Lire notre article ci-contre.)
23 h 10 Journal.

FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
18 h 55 Tribune libre. Le parti socialiste.
19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h 35 Série : Le fou du désert. De J.-M. Charlier, adapt. Cl. Brule, réal. J. Trefouël, avec M. Carrière, R. Pellegrin, F. Giorgetti...
(Lire notre article ci-contre.)
21 h 35 Journal.
22 h 40 Magazine : Thalassa. *Où va la planche à voile ?*
22 h 20 Une minute pour une image. *L'album de photos d'Agnès Varda.*
22 h 25 Prélude à la nuit. *Suite des* Fêtes d'Hébé, *de J.-P. Rameau, par l'Orchestre Cannes-Provence-Côte-d'Azur, sous la direction de P. Bender.*

« Armand Jammot a une heure trente pour provoquer l'intérêt; moi à peine une minute. »

(François de Closets, interviewé par Hervé Brusini et Francis James pour leur livre *Voir la vérité, le Journalisme de télévision*, PUF, 1982.)

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 18 h 45, Benny Hill Show ; 20 h, Les lundis au soleil, Hit-Parade ; 21 h, *l'Hôtel de la plage*, film français de M. Lang.
- T.M.C., 19 h 10, Spécial FIT (Festival international de télévision de Monte-Carlo) ; 19 h 35, Feuilleton : Joëlle Mazart ; 20 h 35, *Emile Zola* (deuxième partie), film de S. Lorenzi ; 22 h 10, Club 06, émission de variétés.
- R.T.B., 19 h 55, *Nous maigrirons ensemble*, film de M. Vocoret.
- TÉLÉ 2, 18 h 5, Feuilleton : Anna Karenine ; 19 h, Lundi sport ; 19 h 55, La bonne aventure ou la vie quotidienne en Wallonie ; 20 h 30, Théâtre wallon : l'Ome sins amour, comédie musicale de M. Duchatto.
- T.S.R., 20 h 10, Spécial cinéma : *Boulevard du Crépuscule*, film de B. Wylder ; *l'Espor et le Souvenir*, film d'Y. Alain.

MARDI 8 FÉVRIER

TF 1

11 h 15 Vision plus.
12 h HF 12 (info.)
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Les après-midi de TF 1 : Féminin présent.
17 h 20 Croque-Vacances.
18 h C'est à vous.
18 h 25 Le village dans les nuages.
18 h 50 Histoire d'en rire.
19 h 5 Météorologie.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 S'il vous plaît.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord pas d'accord.
20 h 35 Document. L'an quarante ou un peuple et ses fantômes. Par C. Santelli.
La deuxième partie de ce documentaire dramatique sur la France en 1940, concerne surtout « le mythe Pétain ». Construction savante, mouvement des images et des témoignages : passionnant.
22 h 40 Court-métrage : Polka Mazurka. De G.Z. Horvatch.
23 h 10 Journal.

A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h 5 Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'Académie des neuf.
13 h 35 Émissions régionales.
13 h 45 Série : Les amours de la Belle Epoque.
14 h Aujourd'hui la vie.
15 h 5 Série : Hunter.
15 h 50 Reprise : Patinage artistique.
16 h 45 Entre vous.
17 h 50 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord, pas d'accord.
20 h 40 Film : le Corniaud, de Gérard Oury.
22 h 40 Mardi cinéma. *Avec Nathalie Baye et François Périer.*
23 h 30 Journal.

FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
18 h 55 Tribune libre. *Le Parti républicain.*
19 h 10 Journal.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h D'accord pas d'accord.
20 h 35 Film : Guerre et paix, de Serge Bondartchouk (première partie).
22 h 20 Journal.
22 h 35 Une minute pour une image.
22 h 40 Prélude à la nuit. *Sonate pour hautbois et piano*, de F. Poulenc par D. Walter, hautbois et D. My au piano.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, téléfilm américain : *le Grand Frère* ; 21 h, *L'aigle s'est envolé*, film anglais de J. Sturges ; 23 h 5, Einstein et Cie : magazine scientifique de K. Grass.
- T.M.C., 20 h 35, *A Chettar, la mort est facile*, film de L. Klimowsky ; 22 h 10, Télé-Ciné-Vidéo, magazine du cinéma et de la vidéo.
- R.T.B., 20 h 50, Au nom de la loi : Magazine juridique ; 21 h 50, Grâce à la musique : Schumann.
- TÉLÉ 2, 20 h 55, Cycle Fernandel : *Ernest le Rebelle*, film de Christian-Jaque.
- T.S.R., 20 h 55, Trois graveurs engagés ; 21 h 40, Les écrivains romands : A. Voisard.

MERCREDI 9 FÉVRIER

TF 1

11 h 15 Vision plus.
12 h HF 12 (info.).
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 35 Un métier pour demain.
13 h 50 Mer-cre-dis-moi-tout.
15 h 45 Jouer le jeu de la santé.
15 h 50 Les pieds au mur.
18 h 25 Le village dans les nuages.
18 h 50 Histoire d'en rire.
19 h 5 Météorologie.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 S'il vous plaît.
19 h 53 Tirage du Loto.
20 h Journal.
20 h 35 Les mercredis de l'information : la piste Ho-Chi-Minh. Magazine présenté par A. Denvers, réal. J. Kanapa.
En 1954, le Vietnam est coupé en deux. Le régime communiste d'Ho Chi Minh, partisan de l'unification du pays, décide de créer un axe de pénétration de Hanoï à Saigon. L'équipe de TF 1 a recueilli des documents inédits, enquêté, interrogé.
21 h 35 Concert : Festival de Pau 1982
« Œuvres de Bach et de Bartok, par l'Orchestre de Chambéry et de la Savoie, sous la direction de C. Gibault, solistes Y. Menuhin et Y. Mistry.
22 h 35 Balle de match. Magazine mensuel du tennis.
23 h 5 Journal.

A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h Journal (et à 12 h 15).
12 h 5 Jeu : L'Académie des neuf.
13 h 30 Stade 2 midi.
13 h 50 Série : Les amours de la Belle Époque.
14 h Les carnets de l'aventure.
14 h 30 Dessins animés.
15h 5 Récré A 2.
17 h 10 Platine 45.
17 h 45 Terre des bêtes.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : Trois morts à zéro. Scénario de J. Kirsner, réal. J. Renard (2e partie).
Deux joueurs de football sont abattus en plein match par un tireur fou armé. Ce suspens, parfois un peu long, nous fait découvrir les coulisses réelles du ballon rond.
22 h 10 Magazine : Les jours de notre vie. De D. Thibault.
La sclérose en plaques, avec les professeurs Lhermitte et Marteau, le docteur Lyon-Caen du service de neurologie de l'hôpital de la Salpêtrière, les professeurs Baumann, Hauw et Schuller, J.-F. Bach, Chany et Lebon.
23 h 5 Journal.

FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
18 h 55 Tribune libre Le parti communiste.
19 h 10 Journal.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h 35 Variétés : Cadence 3. Emission de G. Lux, L. Milcic et P. Danel.
Autour de Julio Iglesias, Jeanne Manson, Régine, Gérard Lenorman, les Charlots...
21 h 40 Journal.
22 h Variétés : Un soir de fête. Réal. : P.-A. Picton.
En hommage aux personnes du troisième âge, retransmission du spectacle de la Maison de la culture d'Alfortfille, avec les anciens de la commune, présentés par Pierre Douglas. Les Sœurs Étienne, Patrice et Mario, Rina Ketty, Jean Raphael, le groupe folklorique auvergnat « Lou Padelou », une chorale arménienne.
22 h 50 Une minute pour une image.
22 h 55 Prélude à la nuit.
« Cantabile », de N. Paganini ; « Tambour », de J.-M. Leclair, par J.-J. Kantorow au violon et J. Rouvier au piano.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 17 h, Feuilleton : L'incroyable Hulk ; 18 h 45, Feuilleton : Tom Sawyer ; 21 h, *Texas Adios*, film italo-espagnol de F. Baldi ; 22 h 45, La lanterne imagique : magazine des arts.
- T.M.C., 19 h 15, Spécial FIT ; 19 h 35 Feuilleton : La croisière s'amuse ; 20 h 35, *Un crime de notre temps*, film de P. Moustier ; 22 h 10, Débat sur l'enfance.
- R.T.B., 20 h, Risquons tout : jeu historique ; 21 h, Variétés : Vidéogram ; 21 h 55, Planète des hommes.
- TÉLÉ 2, 18 h, Feuilleton : Anna Karenine ; 19 h, Un autre regard ; 19 h 55, Sport 2.
- T.S.R., 21 h 55, Le rendez-vous : une expérience à Zurich.

JEUDI 10 FÉVRIER

TF 1

11 h 15 Vision plus.
12 h HF 12 (info.).
12 h 30 A tout cœur.
13 h Journal.
13 h 50 Objectif santé : Bricolage au troisième âge.
16 h 25 Croque-Vacances.
18 h C'est à vous.
18 h 25 Le village dans les nuages.
18 h 50 Histoire d'en rire.
19 h 5 Météorologie.
19 h 20 Émissions régionales.
19 h 45 Libre expression. La C.G.C.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : la Dernière cigarette. De M. Ressi, réal. B. Toublanc-Michel, avec D. Carrel, H. Garcin, P. Noelle...
(Lire notre article ci-contre.)
22 h 15 Les idées et les hommes : Quelques pages dans la vie de Franz Kafka. Emission de D. Huisman, M.-A. Malfray. Réal. C. Chaboud.
(Lire notre article ci-contre.)
23 h 15 Journal.

A 2

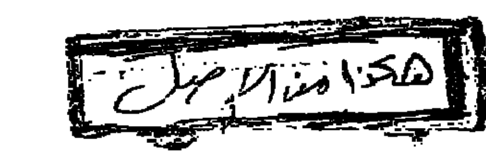
10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 5 Jeu : L'Académie des neuf.
13 h 30 Émissions régionales.
13 h 50 Série : Les amours de la Belle Époque.
14 h Aujourd'hui la vie.
15 h Film : Le Voile bleu. de Jean Stelli.
16 h 50 Magazine : Un temps pour tout. De M. Cara et A. Valentini.
17 h 45 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord, pas d'accord.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 35 Magazine : L'heure de vérité. De F.-H. de Virieu, réal., J.-L. Leridon. *Avec M. Pierre Mauroy, premier ministre.*
21 h 40 Magazine : Les enfants du rock. *Avec P. Gabriel, Pat Benatar, Laurie Anderson...*
23 h 15 Journal.

FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
18 h 55 Tribune libre. *Rassemblement pour la République.*
19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h 35 Parole donnée : l'amère patrie. Emission de M. Benayoum, réal. B. Martino, sur une idée de D. Karlin et Otzenberger.
Onze garçons et filles de parents musulmans de Châlons-sur-Marne parlent de leur déchirement entre leur culture d'origine et leur culture d'adoption.
21 h 35 Journal.
21 h 55 Ciné-Passion. Désormais, chaque deuxième et troisième jeudi du mois, la comédienne Marie-Christine Barrault va présenter le film qui suit, présentation volontairement subjective. Ni speakerine ni journaliste, mais actrice.
21 h 57 Le film : Dites-lui que je l'aime. De Claude Miller.
23 h 45 Une minute pour une image.
23 h 50 Prélude à la nuit. *Danse espagnole n° 11*, de E. Granados, par T. Llacuna au piano.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Feuilleton : Dallas ; 21 h, *la Puce à l'oreille*, film américain de J. Charon, ou *le Tendre Piège*, film américain de C. Walters ; 22 h 40, Essais : magazine de l'automobile.
- T.M.C., 20 h 35, Feuilleton : les Beaux Messieurs du Bois doré ; 22 h 10, Déclics : magazine de photo.
- R.T.B., 20 h 20, *l'Inspecteur ne renonce jamais*, film de J. Fargo ; 21 h 55, Le carrousel aux images et le monde du cinéma.
- TÉLÉ 2, 20 h 50, Opéra : *Der Rsky des Nibelungen*, de Wagner.
- T.S.R., 20 h 5, Temps présent : les bas salaires ; 21 h 25, téléfilm : *Roberto*, film de J. Boxon ; 22 h 5, L'équipée sauvage.





L'œil

Sur et autour de l'image

ON suit de temps en temps (bien qu'il soit programmé tard) ce magazine intelligent et très (trop même) sophistiqué. Derrière l'invitation à voir une fois par mois..., juste une image, on sent bien le propos, l'enjeu de cette recherche, qui se poursuit depuis maintenant sept mois. Il s'agit de réfléchir sur et autour de l'image, de remonter (et de démonter) le processus, la fin, les moyens, de débusquer les secrets, de voir et de critiquer toutes ces images qui font partie maintenant de notre environnement quotidien.

Il y a dans ce septième numéro proposé par Thierry Garrel, Louisette Neil et Philippe Grandrieux, un reportage tout à fait typique de cette démarche qui éveille sans être jamais pédagogique. Sous le titre « Petits écrans du Caire », Philippe Grandrieux nous montre le poste et son contenu dans la réalité de l'Egypte. Juché (un peu artificiellement) sur le haut d'une voiture face aux pyramides antiques (au moment d'une publicité pour des rouges à lèvres) ; installé au milieu des piles de tissu d'une échoppe orientale (au moment où l'on passe une série américaine traduite en arabe), juché sur une étagère dans un atelier désordonné, c'est l'écran sous toutes ses faces et dans tous ses états. Portrait impressionniste, tout est dit sans commentaire : par les légers décalages — ou par contrastes — sur ce grand mensonge, ou ce grand rêve, qu'est la télévision. Un « regard » sur les choses, un fragment de regard « éclairé » comme quelques autres de ces petits documents proposés, la vision étrange du ciel de Manhattan de Brian Eno, qui nous oblige (presque) à pencher la tête pour lire ce qui est écrit à la verticale, ou l'interview de James Agee, romancier, poète et scénariste américain, s'interrogeant sur *« ce travail obscène et terrifiant »* qu'est l'acte documentaire et sur le mésusage de la caméra — *« instrument central de notre temps »*.

CATHERINE HUMBLOT.

★ **JUSTE UNE IMAGE, A 2, lundi 7 février, 22 h 20 (environ 55 minutes).**

Livres

L'homme de Prague

UN homme vit seul, dans sa famille en exil, entre la nuit sans sommeil et les jours laborieux. Pour trouver un semblant d'équilibre, il remplit des milliers de pages, écrivant des contes, des nouvelles, des journaux ou des romans souvent laissés inachevés. Malgré les recommandations ultimes de l'écrivain, un ami se refuse, après sa mort, à détruire les manuscrits. Les livres obscurs sortiront à la lumière et prendront place parmi les œuvres-phares de ce siècle. Kafka, disparu en 1924, dont on célébrera cette année le centième anniversaire de la naissance, commence ainsi une vie posthume.

Evoquer une telle figure, en moins d'une heure d'émission, est sans doute difficile. En faisant preuve de modestie, en évitant d'entrer dans l'œuvre, en se limitant à donner quelques points de repère, Charles Chaboud, dans « Quelques pages de la vie de Franz Kafka » ne s'en est pas trop mal sorti.

Pourtant, on est d'abord surpris, puis vite perplexe. Lucien Melki n'est pas convaincant dans le rôle d'un Kafka désespéré, à sa table de travail. Daniel Berlioux interprète, lui, avec talent et avec humour les saynettes extraites de *la Muraille de Chine*.

Charles Chaboud restitue bien l'environnement social de Kafka : la bourgeoisie juive de Prague. Plus qu'un décor, la ville est là, mystérieuse et baroque, avec les divers personnages qui ont entouré l'écrivain : Felice Bauer, avec qui Kafka eut une longue liaison, Milena Jerensk, une intellectuelle qu'il voyait épisodiquement, Dora Diamant, de vingt ans plus jeune que l'auteur, avec laquelle il passa les derniers et plus beaux moments de sa vie. Mais Max Brod, l'ami vigilant sans qui la majeure partie de l'œuvre serait restée inconnue, est à peine mentionné.

On reprochera peut-être au réalisateur des rapprochements un peu hasardeux entre les derniers chapitres du *Procès* et le nazisme, l'ensemble, cependant, est bien mis en images et constitue un documentaire honnête.

M. G.

★ **LES IDÉES ET LES HOMMES, QUELQUES PAGES DANS LA VIE DE FRANZ KAFKA, TF 1, jeudi 10 février, 22 h 15 (60 minutes).**

VENDREDI 11 FÉVRIER

TF 1

11 h 15 Vision plus.
12 h HF 12 (info).
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 35 Portes ouvertes
16 h 30 Croque-vacances.
18 h C'est à vous.
18 h 25 Le village dans les nuages.
18 h 50 Histoire d'en rire.
19 h 5 Météorologie.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 S'il vous plaît.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Coco-boy.
Émission de S. Collaro et M.-F. Brière.
Stéphane Collaro, entouré de quatre « girls », recevra Philippe Bruneau, Pit et Rik, Marie-France Cazey... Rire gras ou gros ?
21 h 40 Série : Merci Sylvestre.
Réal. Serge Korber, avec A. Adair, P. Brizard, R. Carel...
Petite annonce : cherche domestique homme, quarante ans. Sylvestre encore un fois se présente, se faisant passer pour le mari de la fille d'un quincailler de Pont-l'Evêque. Dernier épisode, enfin !
22 h 35 Histoires naturelles : la pêche au brochet.
Emission d'E. Lalou, I. Barrère et J.-P. Fleury.
Pêche à la cuillère et au vif dans la région de Saumur.
23 h 10 Journal et Cinq jours en Bourse.

A 2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : l'Académie des neuf.
13 h 35 Emissions régionales.
13 h 50 Série : Les amours de la Belle Époque.
14 h Aujourd'hui la vie.
15 h Série : Hunter.
15 h 45 Reprise : Les jours de la vie. (diffusé le 9 février, 22 h 10).
16 h 50 Fables de La Fontaine
17 h Itinéraires.
Émission de S. Richard. Une France différente, réal. de I. Karim.
Esquisse, pour un portrait de famille : la vie quotidienne de Soumia et N'Borek, immigrés en France.
17 h 45 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : Capitaine X.
Réal. B. Gantillon, avec P. Malet.
Un feuilleton avec tous les mythes de l'espionnage, de l'aventure et de la vie mondaine dans les années 20.
21 h 35 Apostrophes.
Débat politique avec P. Juquin (*le Grand Défi*), A. Peyrefitte (*Quand la rose se fannera.*) J.-F. Kahn (*la Guerre civile*).
22 h 50 Journal.
23 h 5 Ciné-club (cycle Jean Rouch) :
La bataille sur le grand fleuve ; Cimetière dans la falaise ; Yenendi : les Hommes qui font la pluie ; Tourou et Bitti, les Tambours d'avant.

FR 3

18 h 30 Pour les jeunes.
18 h 55 Tribune libre.
Centre des démocrates sociaux.
19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h 30 D'accord pas d'accord.
20 h 35 Le nouveau vendredi : Le choc de l'information.
Magazine d'A. Campana.
Un vieux Libanais s'adresse à la caméra de Jocelyne Saab, cinéaste libanaise et de Roger Assaf pendant le siège de Beyrouth-ouest (Beyrouth ma ville) : Grégoire Grimaldi, poète corse est retourné au village, accompagné de Dominique Colona, pour interroger un « ancien » (Corse, le mauvais œil). Ce magazine qui propose une vision volontairement subjective de l'information est une réflexion sur les magazines du genre et sur le travail des journalistes.
21 h 35 Magazine de la photo : Flash 3.
Revue de la presse ; Flash back : Marlène Diétrich ; Portrait : Schall, un siècle de photographie.
22 h 30 Journal.
22 h 45 Une minute pour une image.
22 h 50 Prélude à la nuit.
Festival de Prades : « Troisième suite de Bach pour violoncelle seul » de J.-S. Bach par L. Rose.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 18 h 45, Feuilleton : Cher inspecteur ; 20 h, Téléfilm américain : *Vegas* ; 21 h, *la Marquise d'O*, film franco-allemand d'E. Rohmer.
- **T.M.C.**, 19 h 15, Spécial FIT ; 19 h 35, Feuilleton : les Amours de la Belle Epoque ; 20 h 35, Feuilleton : les Beaux Messieurs de Bois-Doré ; 22 h 10, Chrono : magazine automobile.
- **R.T.B.**, 21 h, *Le Salon de musique*, film de S. Ray.
- **TÉLÉ 2**, 20 h, Théâtre : *Jean de la Lune*, pièce de M. Achard.
- **T.S.R.**, 20 h 35, La chasse au trésor ; 21 h 35, Jardins divers ; 23 h, *les Ailes du papillon*, film de M. Rode.

SAMEDI 12 FÉVRIER

TF 1

10 h 15 Vision plus.
10 h 45 La séquence du spectateur.
11 h La maison de TF 1. (et à 13 h 35).
13 h Journal.
16 h 10 Histoire des inventions
Inventer le monde, dif. le 2 janvier à 22 h 15.
17 h Téléfilm : la Lumière des justes.
d'après l'œuvre de H. Troyat, réal. Y. Andrei avec Ch. Nobel, J. Deschamps, A. Abbadie...
Sous le premier Empire, Nicolas Ozareff, jeune officier de l'armée impériale russe, tombe amoureux d'une jeune veuve gagnée aux idées républicaines. Mais l'armée russe est obligée de quitter Paris... Qu'adviendra-t-il ?
18 h Trente millions d'amis.
18 h 30 Magazine auto-moto.
19 h 10 D'accord, pas d'accord.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 S'il vous plaît.
20 h Journal.
20 h 35 Série : Dallas
Paix entre Jocks et Ellie. Une réconciliation qui déplaît fortement au ténébreux J.R... bien sûr !
21 h 25 Droit de réponse.
Émission de Michel Polac.
« A nous deux », le couple.
22 h 50 Etoiles et toiles : le Japon.
Magazine de cinéma de Frédéric Mitterrand.
A l'occasion de la sortie des films de Chris Marker, de F. Reichenbach, et de la reprise de Hiroshima mon amour, *d'Alain Resnais, différentes images du Japon. L'imagerie du Japonais en France à travers le cinéma, la bande dessinée.*
23 h 40 Journal.

A 2

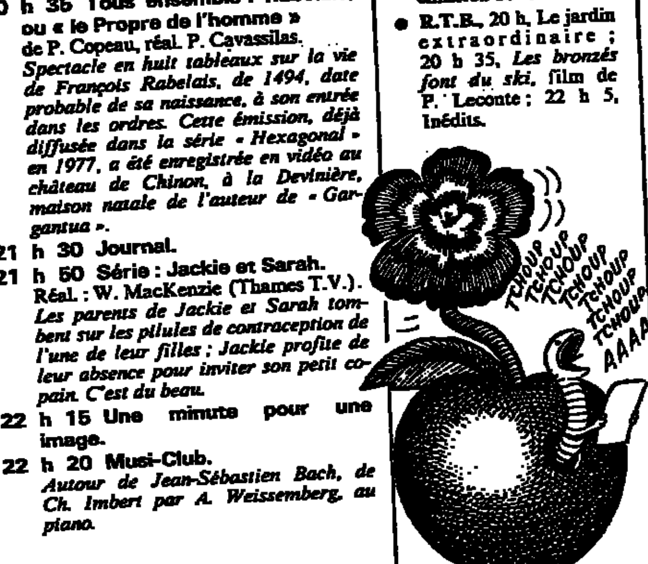
9 h 55 Ski : slalom spécial messieurs.
11 h Journal des sourds et des malentendants.
11 h 30 La vérité est au fond de la marmite.
12 h A nous deux.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Drôles de dames.
14 h 25 Série : Ah ! quelle famille.
14 h 50 Les jeux du stade.
17 h Récré A 2.
17 h 50 La course autour du monde.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord pas d'accord.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Champs-Elysées.
De M. Drucker.
Autour de Robert Charlebois, N. Baye, A. Donna, N. Peyrac, C. Dumont...
21 h 50 Série : Theodor Chindler.
D'après le roman de B. von Brentano, réalisation H. W. Geissendorfer. Avec H. C. Blech, R. Fendel, K. Thalbach.
Ernst, officier d'ordonnance de l'état-major du commandant en chef, confie tous les renseignements sur la situation réelle au front, à son frère Théodor. Situation désespérée, silence à garder.
22 h 45 Histoires courtes.
« Nuits blanches », de N. Dufour ; « Le Corbeau et le Renard », de P. Cornet ; « Moto perpetred », de B. Vajda.
23 h 10 Journal.

FR 3

12 h Objectif entreprise.
Émisssion de l'ANVAR.
12 h 30 Les pieds sur terre.
13 h 30 Horizon.
Le magazine des armées.
14 h 30 Entrée libre.
Émission du C.N.D.P.
Portraits de Pierre Bellemare, Guy Delaunay ; 15 h, B.D. Connetion : Roch Dreams ; Jean-Paul Sartre, etc.
18 h 30 Pour les jeunes.
19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 55 Dessin animé.
20 h Les jeux.
20 h 35 Tous ensemble : Rabelais, ou « le Propre de l'homme »
de P. Copeau, réal. P. Cavassilas.
Spectacle en huit tableaux sur la vie de François Rabelais, de 1494, date probable de sa naissance, à son entrée dans les ordres. Cette émission, déjà diffusée dans la série « Hexagonal » en 1977, a été enregistrée en vidéo au château de Chinon, à la Devinière, maison natale de l'auteur de « Gargantua ».
21 h 30 Journal.
21 h 50 Série : Jackie et Sarah.
Réal. : W. MacKenzie (Thames T.V.).
Les parents de Jackie et Sarah tombent sur les pilules de contraception de l'une de leur filles ; Jackie profite de leur absence pour inviter son petit copain. C'est du beau.
22 h 15 Une minute pour une image.
22 h 20 Musi-Club.
Autour de Jean-Sébastien Bach, de Ch. Imbert par A. Weissemberg, au piano.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 17 h 45, La course autour du monde ; 20 h, Feuilleton : Chips ; 21 h, Variétés : Judy Garland Show ; 22 h 20, Ciné-Club : *l'Influence des rayons Gamma sur le comportement des marguerites*, film américain de P. Newman.
- **T.M.C.**, 19 h 35, Feuilleton : la Traque ; 20 h 35, *Crépuscule à Venise*, film de S. Dayan ; 22 h 10, Chansons de toujours : émission de variétés.
- **R.T.B.**, 20 h, Le jardin extraordinaire ; 20 h 35, *Les bronzés font du ski*, film de P. Leconte ; 22 h 5, Inédits.



DIMANCHE 13 FÉVRIER

TF 1

9 h Émission islamique.
9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 La source de vie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe célébrée en la paroisse de Domont (Val-d'Oise), prédicateur : Père M. Hirbaut.
12 h Téléfoot.
13 h Journal.
13 h 25 Série : Star Trek.
14 h 30 Sports Dimanche.
Ou un après-midi américain.
15 h 40 Série : Arnold et Willy.
17 h Pour vous.
18 h Les animaux du monde.
18 h 30 Jeu : J'ai un secret.
19 h Sept sur sept.
Magazine d'actualités de J.-L. Burgat, E. Gilbert et F.-L. Boulay.
20 h Journal.
20 h 35 Film : Chinatown, de Roman Polanski.
22 h 10 Pleins Feux.
Magazine culturel de J. Artur et C. Garbisu.
« L'Opéra de Smyrne », de Claude Goldoni ; « la Fille sur la banquette arrière », de B. Slade ; « Ida », de G. Stein ; « Thalassa-Mare nostrum », Ballet du XXe siècle de M. Béjart ; Michel Jonasz à l'Olympia ; jazz en Aulnoye.
22 h 45 Document : Colette ou les chemins de la liberté.
De F. de l'Homme, réalisation E. Kneuzé.
De 1893, date de son mariage avec Willy, à 1906 où elle reprend sa liberté pour devenir Colette : un guide illustré de l'auteur du Blé en herbe.
23 h 15 Journal.

A 2

10 h Gym Tonic (et à 10 h 45).
10 h 30 Magazine du cheval.
11 h 15 Dimanche Martin.
Entrez les artistes.
12 h 45 Journal.
13 h 20 Dimanche Martin (suite).
Incroyable mais vrai ; 14 h 25, Série : L'homme qui tombe à pic ; 15 h 20, l'École des fans ; 15 h 55, les Voyageurs de l'histoire ; 16 h 25, Thé dansant.
17 h 5 Série : la Traque.
18 h 5 Dimanche magazine.
19 h Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Chantez-le moi.
La chanson française de 1939 à 1941.
21 h 40 Série documentaire : Route... routier.
De F. Gall, réal. R. Shira. N° 5 : En Inde.
De Bombay à Goa, le voyage continue en compagnie de routiers indiens superstitieux qui sortent de leurs croyances.
22 h 25 Concert actualités.
Emission d'E. Ruggiéri, réal. A. Andriani.
L'actualité lyrique du mois sélectionnée par Alain Duault : des extraits de « la Traviata » selon Franco Zeffirelli, des « Noces de Figaro » à l'Opéra de Paris, de la « Chauve-Souris » à l'Opéra-Comique etc.
22 h 55 Journal.

> *« En Amérique, il y a pléthore d'images et pénurie de sujets. Chez nous, c'est le contraire. »*
> (Pierre Desgraupes, P.-D.G. d'Antenne 2, à Télé 7 jours, le 6 janvier 1983.)

FR 3

10 h Images de ...
10 h 30 Mosaïque : les conteurs.
17 h 45 Pour les jeunes : Copernic.
18 h 45 L'Echo des bananes.
De V. Lamy.
Spécial mardi gras, avec Michel Jonasz, les groupes CO5, Faton, Carmen Energie et Mico Nissim, etc.
19 h 40 Spécial DOM-TOM.
20 h Série : Bizarre, bizarre
20 h 35 Document : Mise à mort d'une république.
De P.-M. de la Gorce et M. Frydland, réal. F. Porcile.
De Streseman à Hitler, 1928-1933, l'effondrement de la première démocratie allemande. Avec des documents d'archives des cinémathèques française et allemande. Avec la participation de MM. R. Fabian, ancien membre du parti social-démocrate ; G. Freund, photographe ; I. Pozner, militante communiste et comédienne ; P. Lenz-Medoc, emprisonné dès 1933 par la Gestapo ; M. Sjrber, écrivain et W. Brandt, ancien chancelier de la R.F.A.
21 h 35 Journal.
21 h 55 Aspects du court métrage français.
« Rien de nouveau sous le soleil », de M. Alfieri ; « Une journée à la mer », de A. Sportouch.
22 h 30 Film : La Femme aux cigarettes. De Jean Negulesco.
0 h 15 Une minute pour une image.
0 h 20 Prélude à la nuit.
« Capriccio », de F. Poulenc, par G. et B. Picavet, au piano.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 19 h 55, Jeu : le Coffre-fort ; 20 h, Quincy la dernière chance ; 21 h, Film : Folle à tuer d'Y. Boisset, avec A. Jobert, Th. Milian, M. Lonsdale, J. Bouise... ; 22 h 35, les Potins de la comète.
- **T.M.C.**, 19 h 30, Série comique anglaise : The many wives of Patrick ; 20 h 35, *That riviera touch*, film de C. Owen ; 22 h 10, Feuilleton : The doll ; 23 h 10, Feuilleton : SOAP.
- **R.T.B.**, 16 h 50, Série : Agatha Christie ; 20 h 5, Jeu : A qui le gant ? 21 h 30, Téléfilm : Elle voulait faire du cinéma.
- **T.S.R.**, 19 h 10, *Sous la loupe* ; 20 h, *Golda*, premier épisode avec Ingrid Bergmann ; 20 h 50, *Ticket de 1re*, magazine bi-mensuel des arts spectacles ; Ionesco partout...

FRANCE-CULTURE

LUNDI 7 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** : Le Bangladesh ou l'infini turbulent.
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : visages au fond du puits : à 8 h 32, Max Weber ou le refus des systèmes.
- 8 h 50, **Échec au hasard.**
- 9 h 7, **Les lundis de l'histoire** : « les bonnes villes de France », de B. Chevallier.
- 10 h 45, **Le texte et la marge.**
- 11 h 2, **Musique** : Dossier, la foire de la musique.
- 12 h 5, **Agora.**
- 12 h 45, **Panorama.**
- 13 h 30, **Les tournois du royaume de la musique.**
- 14 h, **Sons** : Kuala-Lumpur.
- 14 h 5, **Un livre, des voix** : « le Printemps des pierres », de M. Peyramaure.
- 14 h 45, **Les après-midi de France-Culture** : Le monde au singulier : à 15 h 30, Points de repère : à 16 h 30, Le rendez-vous ; à 17 heures, Roue libre.
- 17 h 32, **Instantané** : magazine musical.
- 18 h 30, **Feuilleton** : Le bonheur fou.
- 19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
- 19 h 30, **Présence des arts** : Le musée du Nouveau Monde, à La Rochelle.
- 20 h, **Copyright one** : Dans l'escalier au bord de la mer, de S. Valletti.
- 20 h 30, **Salle d'attente**, de A. Praga.
- 21 h, **L'autre scène ou les vivants et les dieux** : La pensée d'Alexis de Tocqueville.
- 22 h 30, **Nuits magnétiques.**

MARDI 8 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** (voir lundi).
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : Visages au fond du puits : à 8 h 32, Max Weber ou le refus du système ; à 8 h 50, Le cœur enneigé.
- 9 h 7, **La matinée des autres** : les Centaures, par R. Auguet.
- 10 h 45, **Un quart d'heure avec...** le monde magique de l'Égypte.
- 11 h 2, **Musique** : La production discographique à Radio-France (et à 13 h 30, 17 h 32 et 21 h 15).
- 12 h 5, **Agora.**
- 12 h 45, **Panorama.**
- 14 h, **Sons** : Kuala-Lumpur.
- 14 h 5, **Un livre, des voix** : « L'archange aux pieds fourchus », de G. Matzneff.
- 14 h 45, **Les après-midi de France-Culture** : le monde au singulier : à 15 h 30, Points cardinaux : à 16 h 15, Débat sur l'actualité étrangère : à 16 h 30, Micromag : à 17 h, Roue libre.
- 18 h 30, **Feuilleton** : Le bonheur fou.
- 19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
- 19 h 30, **Sciences** : la théorie des catastrophes, une philosophie scientifique (morphogénèse et imaginaire).
- 20 h, **Dialogues** : Comment interpréter les troubles psychiques ? Avec J.-L. Signoret et D. Widlocher.
- 22 h 30, **Nuits magnétiques.**

MERCREDI 9 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** : (voir lundi).
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : Visages au fond du puits ; à 8 h 32, Max Weber ou le refus des systèmes.
- 8 h 50, **Echec au hasard.**
- 9 h 7, **Matinée des sciences et des techniques.**
- 10 h 45, **Le livre, ouverture sur la vie** : « Contes de la ficelle » avec M. Grimaud.
- 11 h 2, **La musique prend la parole** : Quatrième Symphonie de Mahler, par l'Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, dir. R. Kubelik.
- 12 h 5, **Agora.**
- 12 h 45, **Panorama.**
- 13 h 30, **Musique** : Journée Geoffroy-Dechaume, par A. Cœurdevey (et à 17 h 32 et 20 h).
- 14 h, **Sons** : Kuala-Lumpur.
- 14 h 5, **Un livre, des voix** : « Les occasions perdues », tome II, de Vercors.
- 14 h 47 **L'école des parents et des éducateurs** : Les maisons familiales rurales.
- 15 h 2, **Les après-midi de France-Culture** : Le monde au singulier ; à 15 h 45, Promenade ; à 17 h, Roue libre.
- 18 h 30, **Feuilleton** : Le bonheur fou.
- 19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
- 19 h 30, **La science en marche** : Promenade au jardin des sciences.
- 22 h 30, **Nuits magnétiques.**

JEUDI 10 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** : (voir lundi).
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : Visages au fond du puits; à 8 h 32, Max Weber ou le refus des systèmes; à 8 h 50, Le cœur enneigé.
- 9 h 7, **Matinée de la littérature.**
- 10 h 45, **Questions en zigzag.**
- 11 h 2, **Musique** : Libres parcours variétés, par E. Griliquez (et à 13 h 30 et 17 h 32).
- 12 h 5, **Agora.**
- 12 h 45, **Panorama.**
- 14 h, **Sons** : Kuala-Lumpur.
- 14 h 5, **Un livre, des voix** : Correspondance Flaubert-Sand.
- 14 h 45, **Les après-midi de France-Culture** : Départementale, dans le Vaucluse ; à 17 h : Roue libre.
- 18 h 30, **Feuilleton** : le Bonheur fou.
- 19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
- 19 h 30, **Les progrès de la biologie et de la médecine** : le cerveau du début jusqu'à la fin, avec le professeur F. Lhermite.
- 20 h, **Nouveau répertoire dramatique** : « la Dame à la rivière », de O.T. Ulmer, suivi d'un entretien avec l'auteur; à 21 h 30, « Au creux de la vie », de S. Favier (rediff.).
- 22 h 30, **Nuits magnétiques.**

VENDREDI 11 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** : (Voir lundi.)
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : visages au fond du puits : à 8 h 32, Max Weber ou le refus des systèmes.
- 8 h 50, **Echec au hasard.**
- 9 h 7, **Matinée des arts du spectacle.**
- 10 h 45, **Le texte et la marge** : « le Berger des nuages », avec Jacques Bourbon-Busset
- 11 h 2, **Musique** : Le théâtre musical, documents Radio-France, (et à 13 h 30 et 16 h).
- 12 h 5, **Agora.**
- 12 h 45, **Panorama.**
- 14 h, **Sons** : Kuala Lumpur.
- 14 h 5, **Un livre, des voix** : « le Temps immobile », de Claude Mauriac.
- 14 h 45, **Les après-midi de France-Culture** : les inconnus de l'histoire.
- 16 h, **Musique** : Maurice Fleuret directeur de la musique face à la presse musicale.
- 18 h 30, **Feuilleton** : Le bonheur fou.
- 19 h, **Actualités magazine.**
- 19 h 30, **Les grandes avenues de la science moderne** : le milieu inter-stellaire.
- 20 h, **Relecture** : **Paul Eluard**, par H. Juin.
- 21 h 30, **Black and blue.**
- 22 h 30, **Nuits magnétiques.**

SAMEDI 12 FEVRIER

- 7 h 2, **Matinales** : (Voir lundi).
- 8 h, **Les chemins de la connaissance** : Regards sur la science.
- 8 h, **Comprendre aujourd'hui pour vivre demain** : le « nouveau développement » peut-il être une issue au capitalisme en crise ?
- 9 h 7, **Matinée du monde contemporain.**
- 10 h 45, **Démarches**, avec Jacques Vallet.
- 11 h 2, **Musique** : Documents Radio-France, le théâtre musical : l'opéra nomade, la trace de tes mains (et à 16 h 20).
- 12 h 5, **Le pont des arts.**
- 14 h, **Sons** : Granville, souvenirs de, carnaval.
- **Les samedis de France-Culture** : Georges Braque ou la passion tranquille, par P. Chavasse.
- 18 h, **La deuxième guerre mondiale** : La guerrre du Pacifique et la grande Asie japonaise 1941-1943.
- 19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
- 19 h 30, **Radio-Canada présente** : la radio new-yorkaise par V. Nadeau.
- 20 h, **Paul**, de B. Mazeas (deuxième partie). Avec R. Coggio, E. Scob et M. Epin.
- 22 h, **Ad lib.**
- 22 h 5, **La fugue du samedi.**

DIMANCHE 13 FEVRIER

- 7 h 9, **La fenêtre ouverte.**
- 7 h 15, **Horizon**, magazine religieux.
- 7 h 40, **Chasseurs de son.**
- 8 h, **Orthodoxie.**
- 8 h 30, **Protestantisme.**
- 9 h 10, **Ecoute Israël.**
- 9 h 40, **Divers aspects de la pensée contemporaine** : la libre pensée française.
- 10 h, **Messe.**
- 11 h, **Regards sur la musique** : au Brésil, là-bas c'est l'été (et à 12 h 45, 16 h 5 et 23 h).
- 12 h 5, **Allegro.**
- 14 h, **Sons** : Granville, souvenirs de carnaval.
- 14 h 5, **Le grands Zybilek**, de R. Puchert, avec A. Cuny, E. Scob...
- 17 h 30, **Rencontre avec...** Emmanuel Todd.
- 18 h 30, **Ma non troppo.**
- 19 h 10, **Le cinéma des cinéastes.**
- 20 h, **Albatros** : Guerre à la guerre, la poésie et les langages, par O. Kaeppelin.
- 20 h 40, **Atelier de création radiophonique.**

RADIO FRANCE INTERNATIONALE

La Chaîne diffuse tous les jours des émissions à destination des travailleurs immigrés en France en ondes moyennes, réseau B (pour la région parisienne sur 347 mètres, 864 kHz; Bordeaux : 249 m, 1206 kHz; Marseille : 242 m, 1242 kHz; Strasbourg : 235 m, 1278 kHz; Lille : 218 m, 1377 kHz).

- Pour les Portugais (tous les jours, de 5 h 35 à 6 h).
- Pour les Arabes (tous les jours, de 6 h à 6 h 25).
- Pour les Turcs (les lundi, mardi, samedi, de 6 h 25 à 6 h 35).
- Pour les Africains (les mercredi et jeudi, de 6 h 25 à 6 h 35).
- Pour les Yougoslaves (du lundi au samedi, de 6 h 35 à 6 h 45).
- Pour les Espagnols (du lundi au samedi, de 6 h 45 à 6 h 55 ou 7 heures).
- Pour les Vietnamiens (le lundi, de 6 h 55 à 7 heures).
- Pour les Laotiens (le mardi, de 6 h 55 à 7 heures).
- Pour les Italiens (le samedi, de 6 h 45 à 7 h 15).

FRANCE-MUSIQUE

LUNDI 7 FEVRIER

- 6 h 2, **Musique légère de Radio-France** : Œuvres de Lamand, Bonneau.
- 6 h 30, **Musique du matin** : Mozart, Ravel, Schubert.
- 8 h 7, **Le Bougolama 8-9.**
- 9 h 5, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de Schumann, Schönberg, Dufay...
- 12 h, **Chasseurs de son stéréo** : Œuvres de Liszt.
- 12 h 30, **Jazz** : le jazz en France.
- 13 h, **Jeunes solistes** (en direct du Studio 119), H. Billaut, piano, œuvres de Beethoven, Chopin, Rachmaninoff...
- 14 h 4, **Musiciens à l'œuvre** : œuvres de J.-S. Bach, Beethoven, Mozart ; par les quatuors de Beethoven.
- 17 h 5, **Repères contemporains.**
- 17 h 30, **Les intégrales** : la musique de chambre de J. Brahms.
- 18 h 30, **Studio-Concert** (en direct du Théâtre du Ranelagh à Paris) : chants polyphoniques et musiques d'Epire.
- 19 h 38, **Jazz.**
- 20 h, **Les muses en dialogue.**
- 20 h 30, **Concert** (en direct du Grand Auditorium de Radio-France) : « Quatuors à cordes » de Haydn, Mihalovici, Beethoven ; par le Quatuor Arcana.
- 22 h 30, **La nuit sur France-Musique** : Musique de nuit ; Aspects de la musique française.

MARDI 8 FEVRIER

- 6 h 2, **Musiques du matin** : Œuvres de du Mont, Mozart, Fauré...
- 8 h 7, **Le Bougolama 8-9.**
- 9 h 5, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de Vivaldi, Schubert, Xenakis...
- 12 h, **La musique populaire d'aujourd'hui** : la Bretagne.
- 12 h 35, **Jazz** : le jazz en France.
- 13 h, **Opérette** : « la Chauve-Souris », de Strauss, par l'Orchestre philharmonique de Vienne et les Chœurs de l'Opéra de Vienne. Dir. : H. von Karajan.
- 14 h 4, **Boîte à musique.**
- 14 h 30, **Les enfants d'Orphée.**
- 15 h, **Musiciens à l'œuvre** : Les quatuors de Beethoven. Œuvres de Beethoven et de Brahms.
- 17 h 5, **Repères contemporains.**
- 17 h 30, **Les intégrales** : la musique de chambre de J. Brahms.
- 18 h 30, **Studio-Concert** (en direct du Studio 106) : Œuvres de Reverdy, Holliger, Jolas, Denisov ; par le Quintette Nielsen.
- 19 h 38, **Jazz.**
- 20 h, **Premières loges** : G. Lugo, ténor : œuvres de Verdi, Gounod, Massenet, Puccini. Œuvres de Reyer, avec G. Lubin, soprano.
- 20 h 30, **Concert** (donné à la Philharmonie de Berlin, le 22 juin 1982) : « La Tosca », de Puccini ; par l'Orchestre philharmonique de Berlin, les petits chœurs de Rias et le Berlin Schoenberger Saengerknaben ; dir. : H. von Karajan ; chef des chœurs : U. Gronostay, G. Hellwig, W. Hagen-Groll : sol. K. Ricciarelli, soprano ; J. Carreras, ténor ; R. Raimondi, basse...
- 23 h, **La nuit sur France-Musique** : Musique de nuit ; Jazz-Club.

MERCREDI 9 FEVRIER

- 6 h 2, **Musiques pittoresques et légères** : Œuvres de Bizet, Streker, Popy...
- 6 h 30, **Musiques du matin** : Premier trio pour piano, violon et violoncelle de F. Mendelssohn.
- 8 h 7, **Le Bougolama 8-9.**
- 9 h 5, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de R. de Lassus, Bach, Beethoven, Mozart, Strauss, Killmayer...
- 12 h, **L'amateur de musique.**
- 12 h 35 **Jazz** : Le jazz en France.
- 13 h, **Jeunes solistes** (en direct du Studio 119) : œuvres de Enesco, Chausson, Fauré, Poulenc, Verdi, Puccini ; par O. Lapierre, chant ; P. Kenealy, piano.
- 14 h 4, **Microcosmos** : Emission pour la jeunesse.
- 17 h 5, **Repères contemporains.**
- 17 h 30, **Les Intégrales** : musique de chambre de Brahms.
- 18 h 30, **Studio-concert** (en direct du Studio 106) : Œuvres de Saint-Saëns, Fauré, Franck, Enesco, Kœchlin, Widor ; par P. Debost, flûte ; P. Pontier, piano.
- 19 h 38, **Jazz.** : Où jouent-ils ?
- 20 h 30, **Concert** : (donné au Théâtre des Champs-Elysées, le 20 octobre 1982) : « Sonatine pour violon et piano en sol mineur », « Fantaisie pour violon et piano en ut mineur », de Schubert ; « Sonatensatz pour violon et piano en ut mineur », de J. Brahms ; « Chaconne en ré mineur », de J.-S. Bach ; « Cantabile », de Paganini ; « Suite espagnole populaire », de M. de Falla ; par L. Kogan, violon et N. Kogan piano.
- 22 h 30, **La nuit sur France-Musique** : Le club des archives.

JEUDI 10 FEVRIER

- 6 h 2, **Musiques du matin** : œuvres de T. Tallis, F. Sor, A. Scarlatti...
- 8 h 7, **Le Bougolama 8-9.**
- 9 h 5, **L'oreille en colimaçon.**
- 9 h 20, **D'une oreille l'autre.**
- 12 h, **Le royaume de la musique.**
- 12 h 35, **Le jazz en France.**
- 13 h, **Musique légère** : œuvres de Walter, Curtis, Löhr, Calvi, Walberg, Milhaud.
- 14 h 4, **Musiciens à l'œuvre** : les quatuors de Beethoven.
- 17 h 5, **Les intégrales** : la musique de chambre de J. Brahms.
- 18 h 30, **Studio-Concert** : en direct du Studio 106, jazz avec le quartette de M. Roques.
- 19 h 38, **Jazz** : le bloc-notes.
- 20 h, **Actualité lyrique.**
- 20 h 30 **Concert** (en direct du Grand Auditorium de Radio-France) « Allegro de concert pour piano et orchestre », « Concerto pour violoncelle et orchestre », Symphonie n° I en si bémol de Schumann ; par le Nouvel Orchestre philharmonique ; dir. T. Guschlbauer ; sol. P. Devoyon ; piano ; F. Lodéon, violoncelle.
- 23 h 30, **La nuit sur France-Musique** ; 23 h, Studio de recherche radiophonique, musiques électroacoustiques de Bayle et Schaeffer ; 0 h 5, Nocturnes.

VENDREDI 11 FEVRIER

- 6 h 2, **Musique du matin** : œuvres de Ravel, Telemann, Schumann...
- 8 h 7, **Le Bougolama 8-9.**
- 9 h 5, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de Schonberg, Strauss, Roberday.
- 12 h, **Equivalences** : œuvres de Bartok.
- 12 h 35, **Jazz s'il vous plaît.**
- 13 h, **Jeunes solistes** : (en direct du Studio 119) : œuvres d'Anglebert, de Jacquet de la Guerre, Duphly, Buxtehude, J.S. Bach ; par E. Buckley, clavecin.
- 14 h 4, **Boîte à musique** : Mozart.
- 14 h 30, **Les enfants d'Orphée.**
- 15 h, **Musiciens à l'œuvre** : les quatuors de Beethoven ; œuvres de Beethoven, Bartok.
- 17 h 5, **L'histoire de la musique.**
- 18 h 30, **Studio concert** (en direct du studio 106) : B. Van Asperen, clavecin.
- 19 h 38, **Jazz** : le clavier bien rhytmé.
- 20 h, **Musique contemporaine.**
- 20 h 20, **Concert** (émis de Sarrebruck) : « Quatro pezzi di Gerolamo Frescolbaldi » de Ghedini ; « Symphonie n° 90 » de Haydn ; « Chorale pour violon, cordes et deux cors », « Folk-Songs » de Berio ; par l'Orchestre radio-symphonique de Sarrebruck ; dir. L. Berio ; sol. C. Berberian, mezzo ; C. Chiarappa, violon.
- 22 h 15, **La nuit sur France-Musique** : les mots de Françoise Xenakis ; Ecrans ; Musiques traditionnelles.

SAMEDI 12 FEVRIER

- 6 h 2, **20 ans de musique légère.**
- 8 h 2, **Avis de recherche** : œuvres de J.-S. Bach, Marc, Le Flem, Denisov, Mahler.
- 9 h 30, **Philippe Caloni à France-Musique.**
- 11 h, **La tribune des critiques de disques.**
- 13 h 5, **Jazz à France-Musique.**
- 14 h, **De « Que savons-nous de » au « Matin des musiciens ».**
- 16 h 30, **Rétrospective des concerts France-Musique** : œuvres de Mozart et Mahler (concerts des 23-12-80 et 14-2-81).
- 18 h, **De l'autre côté du miroir** : « Le sottisier » de France-Musique.
- 20 h 30, **Rétrospective des concerts de France-Musique** : œuvres de A. Thomas, par l'Orchestre national de France, dir. L. Bernstein (21-11-81) ; œuvres de Schubert, par I. Stern et les solistes de l'Orch. national (28-1-80) ; « Symphonie n° 44 » de Haydn, par la Philharmonie de Berlin (20-6-81) ; « Concerto pour quatuor à cordes et orchestre » de Spohr, par l'Orch. national de France, dir. H. Soudant (4-10-80) ; « Marche des ruines d'Athènes », de Beethoven ; Duke Ellington, avec R. Pasquier et l'Orch. national (1-12-79) ; « Poèmes de Mallarmé », de Ravel, par l'Orch. contemporain, dir. P. Boulez (31-10-81) ; « Messager triste », de Boulez (31-10-81) ; œuvres de Onslow (16-2-80), de Schubert (24-3-79) et récital L. Shankar (27-7-82).

DIMANCHE 13 FEVRIER

XXe ANNIVERSAIRE DE FRANCE-MUSIQUE

- 6 h 2, **Concert promenade de gala.**
- 8 h 5, **Cantate** : J.-S. Bach.
- 9 h 20, **Hors commerce.**
- 11 h, **Concert** (en direct du Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées) : œuvres de Haydn, Beethoven ; par O. Charlier, violon, Y. Chiffoleau, violoncelle, P. Devoyon, piano.
- 14 h 30, **Concert** (en différé de Bayreuth) : œuvres de Liszt, Wagner, Mahler ; par l'Orchestre de Bayreuth, dir. P. Boulez.
- 16 h, **D'une oreille l'autre.**
- 17 h, **Comment l'entendez-vous ?** « Le son », par L. Dandrel : œuvres de Schumann, Webern, Liszt, Scriabine, Varèse, Portal.
- 19 h, **Musique traditionnelle.**
- 20 h, **Concert** (donné à Milan en avril 1950) : « Götterdämmerung » de Wagner, par les chœurs et Orchestre du Théâtre de la Scala de Milan ; dir. W. Furtwaengler, avec M. Lorenz, J. Herrmann, L. Weber, K. Flagstad...

A écouter

Un Crépuscule des dieux inédit

Vingtième anniversaire de France-Musique, centième anniversaire de la mort de Richard Wagner... A grandes occasions grands crus : la chaîne musicale propose, outre des émissions-gags diffusées pendant tout le week-end, la retransmission d'un *Crépuscule des dieux* légendaire et inédit : celui de Furtwangler enregistré en 1950 à la Scala, avec notamment Max Lorenz et Kirsten Flagstadt — sublimes artistes wagnériens. — T. Fr.

(*) Concert donné à Milan en avril 1950 : *Götterdämmerung*, de Wagner, dimanche 13 février, F.-M., 20 heures.

Le dernier concert de Leonid Kogan

Eperonné par un chœur exceptionnel, transcendé par une intelligence musicale très rigoureuse, le violon de Leonid Kogan déroulait depuis des années des arpèges merveilleusement agiles aux sonorités sculpturales. Il s'est tu en décembre dernier : le petit homme malingre qui le portait avait disparu. Il nous reste toutefois l'enregistrement de son dernier concert. Le grand violoniste soviétique bénéficiait ce soir-là de la complicité de sa fille Nina, pianiste et superbe instrumentaliste, elle aussi.

(*) *Concert donné au Théâtre des Champs-Élysées*, le 20 octobre 1982, mercredi 9 février, F.-M., 20 h 30.

Musiques du Brésil

Presque un panorama de la musique brésilienne aujourd'hui : Regine Mellac a promené son micro dans les rues de Rio, dans les bidonvilles qui s'étendent sur des dizaines de kilomètres, dont l'étonnant marché de Sao Cristovao où l'on peut chaque dimanche écouter des bonimenteurs, des improvisateurs de poésie populaire et ces petits orchestres qui vous font danser le baiao, le maracatu, le frevo, le martelo... Mais il y a aussi le Carnaval et sa longue préparation, il y a la toute nouvelle génération de musiciens dont les noms ne sont pas encore connus ici — musique plus électrifiée et indocile, — et il y a, bien sûr, Chico Buarque, Gal Costa, Maria Bethania, Milton Nascimento, Caetano Veloso, Carlos Jobim, Edu Lobo, Nara Leao, Gismonti... Bref une ballade musicale et commentée dans un Brésil fiévreux et contrasté réalisée en collaboration avec Nazare Pereira, Daniel Viglietti et Lourival Silvestre.

(*) *« Au Brésil, là-bas, c'est l'été »*, dimanche 13 février, F.C. 11 h, 12 h 45, 16 h 5 et 23 h.

Le politique, l'économique et le religieux

Souvent critiqué, caricaturé même ou incompris, Max Weber, mort en 1920, a laissé une œuvre — hélas — inachevée. Ce sociologue allemand à l'esprit aigu s'est servi de sa connaissance très vaste de l'histoire des sociétés occidentales et de celle des autres civilisations, qu'il connaît jusque dans leurs aspects juridiques, politiques ou religieux, pour remettre en cause bon nombre d'idées reçues concernant les rapports du politique, de l'économique et du religieux. Ceux qui ne connaissent pas la vigueur de cette pensée pourront la découvrir dans les émissions proposées chaque matin, du 7 au 18 février, par Roland Auguet et développées par thèmes : perspectives d'une œuvre (avec Julien Freund) ; protestantisme et capitalisme (avec François Dreyfus) ; l'idéal-type (avec Julien Freund) ; judaïsme et capitalisme (avec Freddy Raphaël) ; la ville d'Occident (avec Roger Chartier) ; la politique et le prestige (avec Julien Freund) ; le prophète, le prêtre et le sorcier (avec René Bourdieu).

(*) *« Max Weber ou le refus des systèmes »*, du lundi 7 au vendredi 18 février (sauf samedi et dimanche), F.C., 8 h 32.

Radios locales

● **Spots publicitaires gratuits**, et non censurés à la radio. Pendant l'émission « Ça, c'est d'la réclame », la parole et parfois l'anecdote sont en effet aux publicitaires, aux créatifs, aux hommes du marketing et, naturellement, à leur message. Une émission vivante. (Tous les mercredis à 19 h 30, sur Radio-Gilda, 91 MHz, Paris.)

● **Révolution culturelle à Annecy.** Patrick Mégevand, dans son émission « Majuscules », souligne tous les événements forts de l'actualité culturelle de sa ville. Une innovation très appréciée, paraît-il, par les Anneciens. (Tous les lundis à 20 heures sur Radio-Shining, 103 MHz, Annecy, Haute-Savoie.)

● **« Halte au bruit »**, c'est le thème du débat de l'émission hebdomadaire « Horizon 93 », qui réunira Mme Véronique Neiertz, député P.S. de Seine-Saint-Denis, présidente du Comité national de la lutte contre le bruit, un architecte et des représentants d'associations anti-bruit. Un débat qui devrait faire du bruit ! (Le 7 février à 19 heures, sur Radio-T.S.F., 93 MHz, Seine-Saint-Denis.)

● **Pour oublier Babel**, rêver sans frontière... et espérer. Pour ceux surtout qui y croient encore, un langage planétaire, l'espéranto, auquel la radio de l'ordre de la Rose-Croix, souhaite vous initier. (Tous les mardis à 20 heures, sur Radio 3, 98,4 MHz, Paris.)

● **Top spécial Municipales.** Un face-à-face sans merci avec MM. *Jean-Pierre Le Coadic*, député P.S. et maire sortant de la ville de Taverny, et *Raymond Demanet*, conseiller général R.P.R. du canton de Taverny (le 7 février à 18 h 45, sur Radio-Alarme, 95,7 MHz, Pontoise, Val-d'Oise). Un candidat face à la presse : *M. Didier Bariani*, candidat du parti radical pour le 20e arrondissement (le 8 février) et *M. Christian de La Malène*, candidat du R.P.R. pour le 14e arrondissement et premier adjoint au maire de Paris (le 10 février à 19 heures, sur Radio-Tour Eiffel, 101,5 MHz, Paris).

● **Culture et comédie à Créteil.** Avec Jacques Balutin, comédien, pour l'émission « En votre compagnie » (le 8 février à 15 heures) et M. Charpentier, maire-adjoint de Créteil, pour un bilan peut-être surprenant : « Six ans de culture à Créteil » (le 10 février, même heure, sur Radio-Créteil, 95,65 MHz, Val-de-Marne).

Stations nationales

Municipales

La campagne pour les élections municipales a un avantage, elle incite les radios nationales à écouter la voix des régions. Tour à tour, les grandes villes sont visitées, les situations politiques décortiquées, les listes en présence radiographiées. *Europe 1*, *France-Inter* et *R.M.C.* ont d'ores et déjà mobilisé leurs correspondants et leur rédaction, organisé enquêtes, sondages et débats.

● **R.M.C.** donnera dans ses différentes éditions du 11 février, les résultats d'un sondage sur la ville de Bordeaux. Interventions et réactions en direct du bureau régional, commentaires et analyses de Jacques Fauvet et Jean-Pierre Defrain à 8 h 15.

● **France-Inter** braquera ses projecteurs sur Lyon (le 9 février), sur Roubaix (le 10 février).

● **Europe 1** se rendra dans le Midi et passera au crible quatre villes, d'où la station organisera un débat en direct entre 19 h 30 et 20 h 30, avec les principaux chefs de file des listes en présence : Toulouse (7 février), Nîmes (le 8), Bordeaux (le 9) et Montpellier (le 10).

هكذا من الأصل

LA VIDÉO AUX ÉTATS-UNIS

La concurrence du câble

Vus de France, les États-Unis paraissent souvent un eldorado de la consommation d'images conjuguant les effets du libéralisme économique et et ceux de la révolution technologique. Chaque média semble s'y développer avec un égal bonheur sans les contraintes inhérentes à nos vieux pays européens. Si l'on s'en tient à cette illusion d'optique, l'analyse du marché vidéo outre-Atlantique risque de réserver quelques surprises.

La première, et non la moindre, c'est le parc des magnétoscopes : 4,9 millions d'appareils à la fin 1982, soit un taux de pénétration de 5,9 % des foyers américains. Ce qui range les États-Unis au dixième rang mondial derrière le Japon, la Grande-Bretagne et Taïwan (10 % chacun), la Suède, l'Allemagne, la Hollande, la Colombie, le Pérou et l'Australie. À titre de comparaison, notons que la France occupe la douzième place dans ce classement avec un taux d'équipement d'environ 3 %.

Le démarrage de la vidéo aux États-Unis a donc été particulièrement lent, surtout si l'on considère que les premiers magnétoscopes grand public y ont été commercialisés dès 1977. Ce retard est dû en grande partie à la forte concurrence du câble : à la fin de 1982, 63 % des foyers américains étaient câblés, 32 % d'entre eux souscrivaient à l'abonnement de base et 24 % payaient au moins un service de télévision payante. Pourtant, les experts ne s'inquiètent pas : si la vidéo n'a pas encore atteint le taux de 7 % – qui marque traditionnellement aux États-Unis le seuil de l'acceptation sociale on note que la croissance des équipements a dépassé 50 %, et l'exemple de la télévision couleur montre qu'il faut autant de temps pour gagner les 5 premiers points que pour les 45 suivants.

Une forte pénétration institutionnelle

Le parc des magnétoscopes est dominé comme en France par le standard V.H.S. (70 %) contre 28 % pour le Betamax. Ces appareils sont pour l'essentiel japonais, puisque, totalisant 32 % des exportations japonaises, les États-Unis sont son deuxième client après la Grande-Bretagne. Mais ce parc a une autre particularité intéressante : il a été constitué dès le début des années 70 par les magnétoscopes 3/4 de pouce achetés par des institutions. Une vague d'équipements qui n'a pas d'équivalent en France. La vidéo équipe aux États-Unis plus de 5 000 écoles, 7 000 hôpitaux, 13 000 entreprises et 3 000 services administratifs. L'existence de ce réseau explique sans doute que, sur les 35 000 programmes recensés au début de l'année dernière, 88 % soient réservés aux utilisateurs institutionnels et 35 % seulement au grand public. Le classement par genre fait apparaître seulement 4 000 titres de longs métrages contre 11 000 programmes éducatifs et 8 000 programmes scientifiques et techniques.

Les catalogues de vidéocassettes grand public sont, à l'inverse, dominés par les films, mais moins nettement qu'en France : 27 % des titres concernent des programmes éducatifs, sportifs ou de formation personnelle. Les spectateurs américains, suralimentés en cinéma par le câble et les chaînes de télévision, cherchent avec la cassette un autre type de consommation. Les éditeurs l'ont bien compris, et la diversification, des catalogues est aujourd'hui une priorité. Un éditeur américain n'a pas hésité à acheter récemment la diffusion du coffret « Robbe Grillet » produit par le ministère français des relations extérieures, un programme considéré par les éditions français comme « difficile ».

25 000 points de vente

La quasi-totalité de l'édition vidéo grand public est contrôlée aux États-Unis par les grandes compagnies hollywoodiennes. Huit sociétés détiennent 96 % du marché, laissant quelque 600 éditeurs indépendants survivre sur le reste. Cette concentration n'empêche pas les belles épopées individuelles, telle celle d'André Blay, tenu outre-Atlantique pour le père de la vidéo.

Il fonda en 1977 Magnétic vidéo et, dans l'incrédulité générale, achète cinquante titres de la Fox. En deux ans, il devient le plus gros distributeur de programmes vidéo, jusqu'à l'arrivée en force des « majors compagnies », qui ont enfin compris tout ce que l'on pouvait tirer du marché. Il revend alors sa société à la Twentieth Century Fox pour la bagatelle de 7 millions de dollars, et se relance dans l'aventure. Aux dernières nouvelles, après avoir collaboré quelque temps avec Régie Cassette Vidéo et produit le magazine *New Look*, il vient à nouveau de fonder sa propre société, Embassy home video, avec 80 films de la Rank !

Mais ces aventures spectaculaires restent marginales. Le marché de l'édition vidéo – qui représente 500 millions de dollars et alimente 25 000 points de vente ou de location – repose sur des équilibres précaires. Il doit affronter aujourd'hui des problèmes de rentabilité, des conflits juridiques et la *future concurence du vidéodisque*. Dans tous ces domaines, 1983 risque d'être une année charnière. ■

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

La semaine prochaine :
« A la recherche d'un équilibre »,
la suite de notre étude sur la vidéo aux États-Unis.

VIDEOCASSETTES SELECTION

Mémoire du cinéma

Saluons la sortie attendue de la première grande collection destinée aux cinéphiles. Avec « Mémoire du cinéma », Armand Panigel se rapproche d'une conception plus culturelle de l'édition vidéo en cessant de considérer la vidéocassette comme un simple support de distribution des films. Un projet ambitieux qui rappelle les efforts du même Armand Panigel dans le domaine du disque classique au début du microsillon. Le choix des titres, leur présentation, la présence d'un livret détaillé, tout concourt à attirer un large public vers une connaissance plus réfléchie du cinéma *et le plaisir renouvelé de la découverte.*

Sous le titre « L'œuvre de Marcel Carné, tome I », la première cassette est consacrée au film *Le jour se lève*, avec Jean Gabin, Arletty et Jules Berry. Le livret de 40 pages, fort bien illustré, se compose d'une fiche technique, d'un synopsis, d'une réflexion esthétique sur le film et ses acteurs et d'un dossier sur le cinéma et la France en 1939.

Cette première parution sera *suivie par l'édition du Père tranquille* de René Clément (avec Noël-Noël), un autre grand classique du cinéma français. Viendront ensuite deux chefs-d'œu*vre à redécouvrir : la Symphonie des brigands* de Friedrich Feher et *l'Evangile selon saint Mathieu* de Pier Paolo Pasolini. Armand Panigel propose des cassettes doubles contenant deux grands films. Les premières seront consacrées au premier et au dernier film de Jean Cocteau – *le Sang d'un poète* et *le Testament d'Orphée* – et aux deux premiers films de Fellini, *les Feux du music-hall* et *Courrier du cœur.*

Enfin, « Mémoire du cinéma » éditera le chef-d'œuvre de Luchino Visconti, *Senso* avec Alida Valli et Farley Granger. Notons que tous les films étrangers seront proposés en version originale sous-titrée. Seul *Senso* sera diffusé également en version française.

Collection « Mémoire du cinéma » – Éditée et distribuée par R.C.V.

FILMS

Films français

Une baleine qui avait mal aux dents de Jacques Bral, avec Bernadette Laffont, Francis Blanche et Michel Lonsdale. Édité et distribué par Proserpine Éditions.

La Règle du jeu de Jean Renoir, avec Roland Toutain, Dalio et Jean Renoir. Édité et distribué par G.C.R.

Les Croix de bois de Raymond Bernard, avec Pierre Blanchard et Charles Vanel. Édité et distribué par Les productions du Tigre.

Bob le Flambeur de Jean-Pierre Melville, avec Roger Duchesne et Isabelle Corey. Édité et distribué par Polygram Vidéo.

Films américains

Mad Max nº 1 de George Miller, avec Mel Gibson et Joanne Samuel. Édité et distribué par Warner home vidéo.

Noces de cendres de Larry Peerce, avec Elizabeth Taylor et Henry Fonda. Édité par Manhattan video et distribué par Carrère vidéo.

Piège pour un président de Robert Aldrich, avec Burt Lancaster et Richard Widmark. Édité par Manhattan video et distribué par Carrère vidéo.

Films italiens

Les Monstres de Dino Risi, avec Vittorio Gassman et Ugo Tognazzi. Édité et distribué par R.C.V.

Rocco et ses frères de Luchino Visconti, avec Alain Delon et Annie Girardot. Édité et distribué par 3 M vidéo.

Liberté mon amour de Mauro Bolognini, avec Claudia Cardinale. Édité et distribué par D.I.A.

J.-F. L.

PRATIQUES

VIDÉO

Un mensuel de plus

Le groupe Filipacchi vient de lancer un nouveau magazine spécialisé. *Vidéo guide* propose, sur un format poche, 140 pages consacrées essentiellement aux programmes disponibles en vidéo*cassettes. Tiré à 80 000* exemplaires, *Vidéo guide* est vendu 5 F. Notons qu'après la première vague de magazines *(Vidéo 7, Télé-cinéma-vidéo, Vidéo-News)*, relativement sophistiqués, les titres parus récemment *(Vidéo international, Vidéo plus)* visent par leur forme, leur contenu et leur prix, un public plus populaire. Preuve s'il en fallait encore, que les utilisateurs de la vidéo ne se recrutent pas seulement en France parmi les cadres supérieurs comme affectent *de le croire certains responsables* gouvernementaux.

Les éditeurs indépendants se regroupent

Une quinzaine de petits éditeurs indépendants viennent de se regrouper pour imposer leur voix face aux *« gros éditeurs plus ou moins liés aux multinationales du cinéma »*. Ce groupement qui est ouvert aux sociétés françaises dont les catalogues modestes (jusqu'à 200 titres) ne comprennent pas de films pornographiques, entend mettre sur pied son propre système de distribution. Le président du groupement des éditeurs indépendants est Marc de la *Morandière.*

Fléchissement des ventes

Effet des campagnes contre les produits japonais ou des informations sur un éventuel standard *8 mm*, le mois de décembre *1982* a été fort médiocre sur le plan des ventes de magnétoscopes. Surtout après le boom du mois de novembre, dû à l'annonce simultanée de la redevance vidéo et des contrôles de Poitiers. En janvier, les ventes ont légèrement repris, mais les effets du blocage des importations commencent à se faire sentir. Certains revendeurs n'ont plus beaucoup de matériels et les plus favorisés sont loin de pouvoir *fournir tous les modèles.*

J.-F. L.

Une caméra automatique

Le groupe Hitachi est un géant industriel présent dans de nombreux secteurs d'activités. En vidéo, Hitachi est à la fois constructeur de matériel professionnel et *grand public et fournisseur de* composants pour ses principaux concurrents. Cette double référence est, *a priori*, un gage de qualité.

Les premières caméras accompagnant le premier portable de la marque avaient déçu bien des spécialistes. Aujourd'hui, pour accompagner son petit VT 6800 S, Hitachi propose la VK-C 850 S. Cette caméra se distingue déjà des modèles précédents par son portage à l'épaule. Mais l'innovation va plus loin. Un système de triangulation entre le sujet (au centre du viseur) et une paire de miroirs (à l'in*térieur de la caméra) permet une* mise au point parfaite de l'image. Une touche est prévue à cet effet sur la poignée. Ce type de réglage peut quand même se faire manuellement, l'automatisme étant débrayable. Un zoom six fois, à commande électrique, offre une grande souplesse de travail, et l'analyseur *d'image est un tube Saticon* à haute performance, limitant le traînage lumineux et la persistance des images (rémanence). La VK C 850 S est équipée d'un viseur électronique incorporant plusieurs indicateurs d'opération, le reste des équipements comprend une perchette son télescopique, un réglage de balance des blancs automatique complété par un niveau de bleu et de rouge ; un effet de fondu et un limiteur de consomma*tion d'énergie pour les longs* temps de pose.

PHILIPPE PÉLAPRAT.

HI - FI

Le disque compact à la radio

Si vous ne pouvez pas encore vous offrir les joies de la lecture à laser sur votre chaîne hi-fi, vous pouvez toujours en goûter les incontestables qualités en écoutant la programmation quotidienne de la radio locale de la région parisienne R.F.M. Celle-ci s'est, en effet, équipée d'un lecteur de disque compact. Rappelons que cet appareil, développé par Philips, offre une heure de musique sur un disque de 12 cm de diamètre protégé des rayures, frottements et autres grésillements par la lecture laser. Un instrument idéal pour les phonothèques des radios.

Un guide pour vos choix

Pierre Tardy, ingénieur du son et producteur à France-Musique, vient de faire paraître un guide des équipements en haute-fidélité. Conçu pour faciliter les choix des non-spécialistes, ce livre commence par poser les « bonnes questions » : Ecouter quoi ? Ecouter où ? Les goûts du mélomane et *la configuration de sa pièce* d'écoute sont en effet souvent plus importants que les caractéristiques techniques des appareils.

L'auteur dresse également une liste fort utile des pièges à éviter : promotion spectaculaire, vocabulaire de la vente, mystification des chiffres. L'ouvrage contient aussi une analyse détaillée de chaque maillon de la chaîne, en n'oubliant jamais que le maillon le plus faible détermine toujours la qualité de *l'ensemble. Un guide indispensa*ble dans la jungle des « trucs », gadgets et autres surenchères technologiques de ce marché.

* *Choisir sa hi-fi*, de Pierre Tardy. Editions Albin Michel, collection « C'est facile », 224 pages.

J.-F. L.

PHOTO

Vers l'affichage automatique de la sensibilité sur les 24 X 36

En quelques années, l'automa*tisme a gagné la quasi-totalité des* fonctions de l'appareil photographique : chargement, entraînement et rebobinage du film par moteur, réglage de l'exposition, mise au point, exposition au flash, déclenchement (cas de l'appareil Olympus OM 30 ou lors de l'emploi d'une télécommande). L'affichage de la sensibilité sur l'appareil – une opération pourtant simple – reste paradoxalement la seule qui ne soit que manuelle, du *moins sur les 24 X 36. Car, sur* les appareils à cassette, une encoche dans le chargeur l'effectue en commandant le déplacement d'un levier. La cartouche standard 24 X 36 (dite 135), datant de près d'un demi-siècle, ne comporte aucun dispositif similaire. Ainsi, il suffit que l'utilisateur oublie de tourner le bouton des sensibilités lorsqu'il change d'émulsion pour que toutes les photos du film soient perdues.

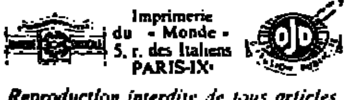
Les fabricants ont mis à l'étude divers moyens de programmation automatique de cette sensibilité. Une fois de plus, Américains et Japonais s'opposent sur ce terrain. Aux Etats-Unis, Kodak a proposé, depuis plus d'un an, de confier le soin de cette programmation aux perforations du film. Plus exactement, entre les perforations actuelles, d'autres, plus petites, permettraient de commander diverses fonctions et, en particulier, le réglage de la sensibilité. Sur un côté du film, de petits trous, carrés, seraient disposés selon un code arithmétique permettant l'affichage de la sensibilité sur les appareils simples. Sur le côté opposé, des perforations circulaires, *disposées selon un code binaire*, permettraient le réglage de la sensibilité sur les appareils complexes, ainsi que l'affichage de données dans le viseur.

Le projet Kodak a été soumis aux fabricants japonais, qui, bien entendu, devraient modifier leurs appareils. Ces fabricants sont-ils en train de refuser ? On peut se poser la question en apprenant par l'association japonaise des indus*tries photographiques que les prin*cipales firmes ont mis à l'étude un autre procédé : une bande de matière conductrice de l'électricité serait appliquée sur les chargeurs de films, avec des caractéristiques différentes selon les sensibilités. Deux contacts électriques, dans les appareils, permettraient d'utiliser ces caractéristiques pour l'affichage de la sensibilité sur le posemètre.

Kodak avait laissé entendre que son système pourrait être utilisé dès ce printemps au Japon (principal pays producteur des appareils) et en 1984 dans le reste du monde. L'annonce de l'étude japonaise retardera-t-elle l'automatisation de l'affichage de la sensibilité ou Kodak passera-t-il outre au projet nippon ?

ROGER BELLONE.

Édité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)



Imprimerie du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IXe

Commission paritaire des journaux et publications, nº 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

Classique

« L'Orontea » de Cesti

Dans le sillage du dernier Monteverdi, maître d'œuvre du *Couronnement de Poppée* (conçu, sinon écrit, de bout en bout par le vieux musicien), Cavalli et Cesti sont les créateurs historiques de cet opéra vénitien qui régna sur l'Europe entière, dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Ainsi de *l'Orontea* que Pietro-Antonio Cesti fit créer à Innsbrück en 1656. Né à Arezzo, en 1623, et bénéficiant très jeune de la protection des Médicis, Cesti est un assez curieux personnage. Entré dans l'ordre des franciscains à quatorze ans, continuateur, quant au répertoire religieux, du Romain Carissimi, il mène, surtout à Venise et à Vienne, une glorieuse carrière de musicien de théâtre qui culmine avec la représentation du célèbre *Pomo d'oro* à la cour des Habsbourg.

Dans le droit fil de la tradition populaire vénitienne, *l'Orontea* mêle le grand spectacle à machines, le badinage libertin, la pure tendresse et les amours soudaines, la verve comique, enfin, au gré d'une de ces intrigues romanesques et embrouillées comme seul le dix-septième siècle italien sut en ficeler. Et pourtant, l'auditeur perçoit très vite l'indéniable recul que l'ouvrage amorce, quatorze ans après les sommets du *Couronnement.*

Dans son ultime opéra, Monteverdi réussissait, en effet, un équilibre exemplaire entre les impératifs du drame et les exigences du chant. Confronté à cet éternel dilemme (*prima le parole* ou *prima la musica ?),* Cesti mise toujours sur l'arabesque lyrique et les grâces du chant. Et le miracle ne se répète pas : ramené d'une dimension quasi shakespearienne à un cadre déjà stéréotypé, l'opéra s'avance sur la voie charmeuse, mais interchangeable, de l'école belcantiste du dix-huitième siècle.

Cela dit, la musique resplendit de beautés formelles qui justifient largement l'exhumation proposée par le concerto vocale (créé, en version de concert, au dernier Festival de Hollande). Le souci de revenir au style original et de faire rendre à ce divertissement somptueux un authentique parfum d'époque a guidé l'équipe virtuose réunie par René Jacobs (dont la haute-contre excelle, par ailleurs, dans le rôle d'Alidoro), et où nous retrouvons, chez les dames, le soprano si pur d'Isabelle Poulenard.

Certains reprocheront à cette approche de privilégier (plus que de coutume, peut-être) la touche musicologique aux dépens de l'expressivité racoleuse (qui, selon les mêmes, peut seule rendre la poésie de l'instant baroque). Mais cette retenue dans le jeu (théâtral) n'est-elle pas la conséquence du disque, hors de tout élément visuel et scénique ? Et comment refuser aux interprètes le principal : le don du chant, cette vocalité conquérante et inventive qui, chez Cesti, teinte toujours d'imprévu notre bonheur sonore ? (un coffret de trois disques Harmonia Mundi, IHM 1100602).

ROGER TELLART.

Sonates de Clementi

De son vivant déjà, Muzio Clementi (1752-1832) fut appelé le *« père du pianoforte ».* Sa carrière d'interprète servit en effet de modèle aux innombrables pianistes virtuoses du début du dix-neuvième siècle, et comme compositeur, il fut un des créateurs du style pianistique moderne. Clementi, cet Italien qui passa la plus grande partie de sa vie à Londres, n'est pas seulement l'auteur de sonatines agréables connues de tous les apprentis pianistes, il écrivit aussi de grandes sonates de valeur inégale, certes, mais dont les plus belles ne craignent pas la comparaison avec celles de Beethoven. Ce dernier, d'ailleurs, faisait profession de préférer les sonates de Clementi à celles de Mozart, et s'en inspira concrètement plus d'une fois.

Le pianiste anglais John McCabe, à qui l'on devait déjà une très belle intégrale de Haydn, a choisi chez Clementi trois sonates aussi différentes que possible, et qui toutes comptent parmi les chefs-d'œuvre du genre. Celle en fa opus 33 nº 2, jamais enregistrée auparavant, est la plus concise. Celle en ré opus 40 nº 3 (1802), ample et virtuose, fit certainement une grande impression sur Beethoven. Quant à la sonate en sol mineur opus 50 nº 3, dite *Didone abbandonata* et dédiée à Cherubini, c'est une des grandes pages pour piano du début du dix-neuvième siècle. En complément de programme, trois des *Monferrines* (danse originaire du Piémont) opus 49. L'interprétation est intelligente et sensible, on a là un des plus beaux disques de piano (et un des plus utiles) parus ces dernières semaines (Hyperion distr. ADDA, 66057).

MARC VIGNAL.

« Les chants d'Auvergne » de Canteloube par Frederica von Stade

Qui était Marie-Joseph Canteloube de Malaret ? On ne le sait plus guère aujourd'hui. Élève d'un élève de Chopin, avant d'être celui de Vincent d'Indy, qui lui transmit son goût pour les musiques populaires, il devint un « habilleur » talentueux du folklore de son Auvergne natale. Une orchestration descriptive à l'excès, mais astucieuse et séduisante, les rocailles de la langue d'oc (allègrement massacrée par Frederica von Stade) sont les deux composantes de cet album.

L'Académie du disque français lui a décerné un Grand Prix. Il n'est pas certain que les musicologues et les régionalistes corroboreront ce choix ! Avec le Royal Philharmonic Orchestra, dirigé par Antonio de Almeida (CBS, D 37, 299).

ALAIN ARNAUD.

LES MEILLEURES VENTES ET LES RECOMMANDATIONS DES DISQUAIRES

Nous publions ici, chaque quinzaine, les meilleures ventes réalisées dans les magasins de la FNAC, ainsi qu'un choix de disques nouveaux recommandés par les disquaires. Nous avons demandé d'autre part à ces disquaires d'attirer l'attention sur des disques anciens « à redécouvrir ». (Cette semaine, le choix de la FNAC de Lyon.)

	CLASSIQUE		FOLKLORE		VARIÉTÉS		POP-ROCK	
	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires
1	« VARIATIONS GOLDBERG », de J.-S. Bach, par Glenn Gould (C.B.S.).	« 5ᵉ VOLUME DES SYMPHONIES DE MOZART », par C. Hogwood (Oiseau Lyre).	« LA COLEGIALA », Son caraïbe (Carrère).	« A. TARDE », Nivaldo Ornelas (D.A.M.).	« QUAND LA MUSIQUE EST BONNE », J.-J. Goldman (C.B.S.).	« FLORENCE », Josée Mooneau (Phonogram).	« FELINE », Stranglers (C.B.S.).	« FELINE », Stranglers (C.B.S.).
2	« TRISTAN ET ISOLDE », de R. Wagner, par C. Kleiber (D.G.G.).	« GRANADOS », de Goyescas, par A. de Larrocha (Decca).	« NINAYATAGUI », Boliva Manta (Auvidis).	« EN CONCERT », Gwendal (Pathé-Marconi).	« SOLEIL CHERCHE FUTUR », H.B. Thiéfaine (Discodis).	« BOULEVARD DES BATIGNOLLES », Y. Duteil (Disc' AZ).	« EYES IN THE SKY », Alan Parson (Arabella).	« TROUBLE IN PARADISE », Randy Newman (W.E.A.).
3	« MUSICAL HUMORS », de T. Hume, par J. Savall (Astrée).	« RAPPEL 3 », Teresa Stich Randall (FNAC).	« REALCE », Gilberto Gil (W.E.A.).	« CORES NOMES », Caetano Veloso (D.A.M.).	« DURE LIMITE », Telephone (Arabella).	« VERSION POUR DOUBLAGE », Tom Novembre (Phonogram).	« AVALON », Roxy Music (Polydor).	« PYROMANIA », Def Leppard (Phonogram).
4	« ROMANCES », de E. Lamandier (Aliénor).	« LIEDER » de Schubert, par G. Janowitz (D.G.G.).	« LYONESE », Brenda Wooton (R.C.A.).	« TENDREMENT VOTRE », Expérience 7 (Sonodisc).	« QUOI FAIRE », Ch. Couture (Phonogram).	« L'AVENTURIER », Indochine (Arabella).	« LOVE OVER GOLD », Dire Straits (Phonogram).	« THE NIGHTFLY », D. Fagen (W.E.A.).
5	« RECITALS 54-59 », Maria Callas (EMI).	« MESSE Nº 3 », de Brückner, par E. Jochum (D.G.G.).	« SUPERSTARS », de Tabou Combo (Sonodisc).	« THE INDIANS OF COLUMBIA », Lyrichord (D.A.M.)	« CHANTS ZAZOUS », R. Gotainer (Arabella).	« HIGELIN 82 » (Pathé-Marconi).	« KISSING TO BE CLEVER », Culture Club (Arabella).	« ARIAS ET SYMPHONIES », Sparks (C.B.S.).
6	« RAPPEL 3 », Teresa Stich-Randall (FNAC).	« SYMPHONIE Nº 3 », de Beethoven, par E. Kleiber (Decca).	« AGUAS DE MARÇO », Joao Gilberto (Polydor).	« PARIS BARBARIE », Gérard Dole (D.O.M.).	« CELLE QUI M'A EMMENÉ », F. Lalanne (Phonogram).	« T'ES PAS DROLE », C. Laze (R.C.A.).	« IT'S RAINING AGAIN », Supertramp (C.B.S.).	« DIG THE NEW BREED », Jam (Polydor).
7	« MOTETS », de A. Vivaldi, par N. Anfuso (Arion).	« CONCERTO Nᵒˢ 3 et 5 » pour violon et orchestre, de Mozart, par P. Zuckerman (C.B.S.).	« DJURDJURA » (C.B.S.).	« KRISTINAMNESTI », Sridhar (Auvidis).	« HIGELIN 82 », (Pathé-Marconi).	« QUELQU'UN QUI S'EN VA », F. Hardy (W.E.A.).	« HELLO I MUST BE GOING », Phil Collins (W.E.A.).	« NEW SURRENDER », Triumph (R.C.A.).
A REDÉCOUVRIR	« SONATE POUR VIOLON ET PIANO », de Lekeu, Ravel et Debussy, par A. Dumay et J.-P. Collard (EMI).		« MUSIQUE KURDE », Collection UNESCO (BM. 30SL2028 - SCHOTT).		« L'AMOUR TITAN », Antoine Tomé (W.E.A. 723632).		« WALKING INTO MIRROR », Johnny Warman (Phonogram 630262).	
A REDÉCOUVRIR	« AIRS SPIRITUELS POUR SOPRANO ET CLARINETTE CONCERTANTE », de Cherubini, Mozart, Schubert, par Rachel Yakar (soprano) et Dieter Klöcker (clarinette).		« LE MYSTÈRE DES VOIX BULGARES » (Edwards Records OL 1048).		« CHANSON D'UNE GRANDE BANANE ALITÉE », Alexandre Reverend (R.C.A. 37400).		« YOUNG MARBLE GIANT », Rough Trade 8 (New Rose).	

Rock

The Damned « Strawberries »

Qui, en 1977, aurait pu imaginer en voyant Dave Vanian, Captain Sensible et Rat Scabies saccager les scènes à coups de décibels chaotiques et d'actions perverses, que les Damned enregistreraient un jour ce chef-d'œuvre qu'est « Strawberries » ? Pionniers du punk-rock avec le Clash et les Sex Pistols, ils étaient les plus punks parmi les punks, plus royalistes que le roi, avec leur rock déjanté, leurs visions cauchemardesques et leur humour grinçant.

Pour autant qu'on s'en souvienne, les Damned ne savaient pas jouer, ils crachaient par terre et, Dieu ait son âme, Dave Vanian, le chanteur, s'était taillé un personnage hybride du comte Dracula. Énergie était le maître mot pour ces apprentis sorciers de l'électricité que vénérait un public confidentiel. Ces gens-là étaient vrais, purs et durs, talentueux et cinglés. Chacun de leurs albums était un pas en avant qui les entraînait au Panthéon des « groupes-cultes ».

Avec « Strawberries », les Damned ont écrit des titres originaux à hauteur de classiques. Mieux : « Strawberries » est déjà un classique à ranger auprès du « Sergent Peppers » des Beatles, du « Arthur » des Kinks, du « Tommy » des Who ou du « Their Satanic Majesties » des Rolling Stones (pour les délires psychédéliques). Un de ces disques qui marquent leur époque et lui servent de référence, sauf que la popularité du groupe étant ce qu'elle est, « Strawberries » risque fort de passer inaperçu.

Un de ces disques formidablement cohérents et divinement évocateurs, qui font un tout duquel on ne peut séparer aucun morceau, parce qu'ils sont là, autonomes mais indissociables, s'enchaînant, s'entraînant, introduisant un climat, une identité perdus dans le temps et qu'on ne retrouvera jamais ailleurs. La surprise est renouvelée à chaque titre, les idées fourmillent, diffèrent, les mélodies sont brillantes, les arrangements ingénieux. Les références sont parfaitement digérées : le psychédélisme baroque des Anglais — clavecin, cordes, bandes passées à l'envers, larsen des guitares mis à l'harmonie, orgue plantureux, chœurs éthérés, breaks vertigineux, le tout pimenté de l'humour caustique qu'on leur connaît (WEA, 893050).

Garland Jeffreys « Guts for Love »

Pour tous les merveilleux disques qu'il a enregistrés, pour toutes les superbes romances électriques qui ont bercé nos rêves, pour sa générosité, pour l'amour qu'il dispense, pour son talent, pour tout cela et pour bien d'autres choses encore, Garland Jeffreys aura toujours une place privilégiée dans nos cœurs. Car il est homme de cœur et de passions. Ce nouveau disque ressemble à ceux qu'ont enregistrés Willy DeVille ou Graham Parker, un peu comme la dernière chance, cette dernière corde à laquelle on s'accroche parce qu'on y croit encore.

« Guts for Love » n'est pas un disque de renoncement, mais de lassitude comme « Coup de grâce » ou « Another Grey Area », qui finit par répondre aux exigences, aux pressions du marché. Comme Willy DeVille ou Graham Parker, Garland Jeffreys a dû abandonner ses musiciens pour jouer avec des requins de studio. Formidables musiciens, formidable machine : production à l'américaine et son volumineux. Alors « Guts for Love » n'atteint jamais la beauté de « Ghost Writer », de « American Boy and Girl » ou de « Escape Artist », mais il est d'autant plus émouvant qu'on le sent, qu'on l'entend, lui, Garland Jeffreys, se débattre derrière ce mur du son, pour le percer de ses émotions et de ses croyances. Et si son disque est encore humain, s'il vibre encore, c'est à lui seul qu'il le doit. A lui et à sa voix poignante et chargée de soul (CBS, 25014).

The Jam « Dig the New Breed »

Les Jam se sont *séparés.* Dans une lettre adressée à leurs fans par l'intermédiaire du *New Musical Express* (l'un des principaux hebdomadaires musicaux en Angleterre), Paul Weller, le chanteur-guitariste-auteur-compositeur, expliquait que le groupe ne pouvait pas aller plus loin, ni musicalement ni commercialement. *« Par-dessus tout, je détesterais terminer vieux et inutile comme tant de groupes. La plupart d'entre eux continuent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de sens. Je n'ai jamais voulu que les Jam en arrivent là. Ce que nous (et vous) avons construit signifiait quelque chose, pour moi ça passait par l'honnêteté, la passion, l'énergie et la jeunesse... »*

Le trio anglais a donné au début du mois de décembre 1982 une série de six concerts d'adieu : quatre-vingt-dix mille personnes les ont vus, presque autant de demandes n'ont pu être satisfaites. Depuis les Beatles, les Jam avaient été le groupe le plus plébiscité dans les référendums annuels des magazines anglais.

Alors, tandis que Paul Weller se propose d'entamer une carrière solo avec une formation plus importante, ce dernier disque, enregistré en public, est une peu le constat d'un trajet fulgurant. Pas un de ces disques live trafiqués en studio pour arrondir les angles et gommer les imperfections, non, un disque honnête, brut, efficace, qui retranscrit avec force — autant qu'un disque peut le faire — l'incroyable énergie dépensée sur la scène.

La première face réunit des morceaux enregistrés à des époques et dans des salles différentes, de 1977 à 1981. « In the City », « All Mod Cons », « Start », autant de manifestes qui sont devenus des hymnes impérissables. Des morceaux très courts, expéditifs, où tout est dit en deux minutes trente : la mélodie acidulée, le texte tranchant, l'électricité excentrique. Un concert des Jam ne durait jamais plus d'une heure, mais ils en disaient plus long que la plupart des groupes en deux fois plus de temps.

La seconde face a été enregistrée pendant la tournée de 1982 : là encore les manifestes et les hymnes. Plus que tout, l'enchaînement de « Dreams of Children » et « That's Entertainment » traduit la diversité en même temps que l'identité du groupe : le premier, électrique, cinglant, le second, acoustique, senti ; les deux aussi incisifs, pressés et définitivement marquants. On pourrait tous les citer, « Ghosts » et ses cuivres étincelants, « Private Hell » sur les chapeaux de roue, comme on pourrait citer tous les morceaux qui manquent, « David Watts », « Thick as Thieves », « Town Called Malice », « Beat Surrender ». Un disque historique en somme, celui d'un groupe qui entre dans la légende par la grande porte (Polydor, 2383658).

ALAIN WAIS.



Jazz

Julia Lee « Party Time »

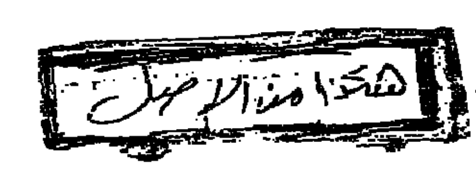
Le mode rétro a du bon. Elle incite les éditeurs à plancher sur leurs catalogues et à y découvrir des noms anciens qui pourraient être des noms nouveaux. Ainsi un album de Julia Lee révèle-t-il pour la quasi-totalité des auditeurs d'aujourd'hui une artiste généralement ignorée des dictionnaires jazziques, une chanteuse et pianiste d'un sacré talent.

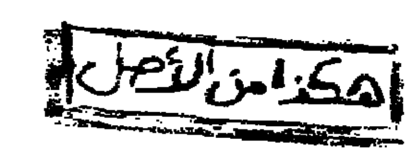
Julia Lee appartint, jusqu'à 1958, à la vie nocturne de Kansas-City, où elle était née en 1902. Sans doute a-t-elle enregistré dès 1923 pour Okeh, mais les deux plages n'ont pas été publiées. Pendant dix-sept ans, elle fit partie de l'orchestre du saxophoniste George Lee, son frère aîné, orchestre où débutèrent — excusez du peu — Lester Young, puis Charlie Parker. Si l'on excepte quelques voyages à Chicago, à Los Angeles, Julia ne bougea guère de Kansas-City où elle grava beaucoup de disques, de *Meritt Stomp* (1927) à *Bop and Rock Lullaby* (1957).

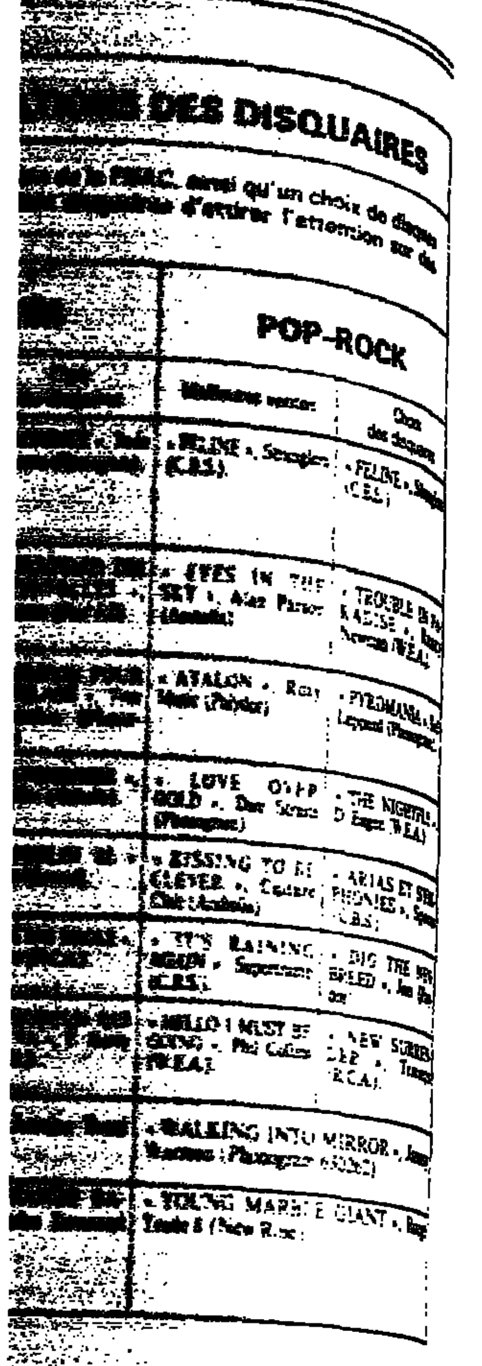
La pochette est muette sur les dates et les personnels des orchestres que dirige Julia Lee dans *Party Time,* dont on retiendra d'abord les deux « tubes », les deux blues *King Size Papa* et *Tell Me Daddy,* ce dernier en rythme « shuffle », l'un et l'autre de novembre 1947. Les solos sont pris par Dave Cavanaugh (ténor) dans celui-là, par Benny Carter (alto) et vraisemblablement Vic Dickenson (trombone) dans celui-ci.

C'est plein d'humour, de verve narquoise, de mordant, de causticité. C'est aussi un exemple de récréation populaire donné par des gens auxquels la science, l'amour de la musique, permettent à la fois de plaire à tout le monde, sans cesser d'être contents d'eux-mêmes et fiers de ce qu'ils font (Capitol 2 C 068 86524 M ; pressé et distribué en France par Pathé-Marconi).

LUCIEN MALSON.









J.-P. FAVREAU

Les nouveaux visages de l'Ecole de Francfort

Francfort, qui a abrité les plus célèbres penseurs allemands, est directement atteinte par la crise de l'enseignement de la philosophie. Et pourtant, c'est toujours là que les choses intéressantes se passent.

LA philosophie – comme la musique – semble bien une spécialité allemande. Après Kant, Marx ou Freud, et bien d'autres, toute pensée prend racine, sinon en Allemagne, du moins dans la langue allemande.

A la fin du siècle des Lumières, la philosophie avait présidé à la régénération de l'université allemande. Et, aujourd'hui encore, les départements de lettres et sciences humaines des établissements les plus vénérables se trouvent regroupés au sein de la « Faculté de philosophie ». Dans ces universités chargées de tradition, il reste inconcevable de mener à bien des études philologiques, historiques ou sociologiques sans *au moins* un certificat de philosophie, la discipline reine et fondatrice..

Jusqu'aux années 30, l'étudiant qui embrassait la cause philosophique devait choisir entre plusieurs écoles, dominées par des mandarins de grande envergure et regroupées dans telle ou telle ville universitaire. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, quelques grands courants et maîtres penseurs s'imposaient encore. L'existentialisme de Heidegger (dont l'ermitage dominait Fribourg) et de Jaspers (qui ne quittait plus son poste-frontière de Bâle) ; l'herméneutique de Gadamer (Heidelberg) ; le néo-marxisme de Horkheimer et Adorno (Francfort) ou Bloch (Tübingen) ; et quelques courants plus récents, comme le rationalisme critique poppérien, qui conserve son bastion à Mannheim autour de Hans Albert, ou la logique formelle renouvelée par Paul Lorenzen et son *groupe d'Erlangen*..

Entre temps, les anciennes écoles intellectuelles ont presque toutes disparu au profit d'une carte universitaire *structurée par la rationalité administrative*. Les grands maîtres, qui ajoutaient de temps en temps un tome à leurs œuvres complètes en triant leurs notes de cours, *et qui guidaient la cohorte de leurs* assistants et de leurs disciples, se sont effacés. Le flot des réformes et de l'expansion démographique, accéléré durant les années 70, a noyé les traditions élitaires dans une nouvelle université de masse.

Le pouvoir de décision en matière d'enseignement appartient aux Länder et le statut de la philosophie varie donc sensiblement du nord au sud et de l'est à l'ouest de la République fédérale. Certaines régions ont renoncé à introduire cette matière au baccalauréat, ce qui a bientôt dépeuplé les lycées de leurs professeurs de philosophie. Une université de création récente, Brême, n'a même pas jugé nécessaire d'instituer un département autonome de philosophie. On estime aujourd'hui à environ cinq cents le nombre total des enseignants-fonctionnaires de cette discipline en Allemagne, dont quelque cent universitaires. Suivant les années, plus ou moins de 5 % des étudiants optent pour cette spécialité.

La philosophie de la R.F.A. conserve bien peu de contacts avec celle de la R.D.A. La chape du dogmatisme pèse là-bas très lourd. Néanmoins quelques *études originales se poursuivent en* R.D.A. sur la philosophie des sciences, en particulier sur la biologie. On y observe aussi une renaissance de l'histoire de la *philosophie* autre *que* matérialiste. On peut à présent redécouvrir à l'Est la tradition idéaliste et de remarquables éditions critiques, comme celle des œuvres de Leibniz, sont en cours.

Bien lointaine paraît l'époque où Heidegger pouvait évoquer le « *besoin de métaphysique* » propre au peuple allemand. Après *les émotions du mouvement* de 1968, qui avait fait descendre, contre son gré, la philosophie dans la rue, *il* semble que *les* étudiants et leurs professeurs se soient fait oublier de l'opinion publique. Comme si des spécialistes de moins en moins enclins à populariser *leurs idées se consacraient* sagement à leurs mini-problèmes. D'autres phénomènes, comme la renaissance des mouvements religieux ou l'essor spontané des « *critiques de la civilisation* » *écologistes*, indiqueraient pourtant que le fameux « besoin de métaphysique » n'a pas disparu.

Un nom magique

De toutes les anciennes écoles, celle *qu'on dit « de Francfort » a sans doute le* moins mal vieilli. Elle reste un nom magique, un recours rassurant pour tout intellectuel de gauche, un fortifiant de l'intelligence critique face à tous les dogmatismes. Elle avait dû son existence à une institution, l'Institut de recherche sociale, et à une revue qui, entre 1932 et 1941, regroupait Horkheimer, Adorno, Marcuse, Erich Fromm et Walter Benjamin. En 1949, après un long exil, Horkheimer et Adorno revenaient à Francfort. Des semestres palpitants groupaient un nombre croissant de disciples autour d'Adorno super-star de la philosophie allemande. Pour finir dans un tumultueux crépuscule des dieux en 1969. Voilà *plus qu'il n'en fallait pour bâtir une légende* (1).

Le pèlerin qui, aujourd'hui, viendrait sur les bords du Main pour visiter la *mythique école de Francfort subirait* la même déception que Du Bellay en Italie : « *Nouveau venu qui cherche Rome en Rome, et rien de Rome en Rome n'aperçoit.* » Le plus brillant disciple des pères fondateurs, Jürgen Habermas, a quitté les rivages traditionnels de Francfort pour explorer le nouveau continent de la philosophie analytique et pragmatique anglo-saxonne. De même le successeur d'Adorno, Karl Otto Apel, doit beaucoup plus à Charles S. Peirce qu'à Horkheimer (voir l'entretien page XIV).

Notons cependant que le retour de Jürgen Habermas comme professeur à l'université de Francfort, décidé pour le *printemps prochain après dix ans passés* au Max Planck-Institut de Starnberg près de Munich, pourrait donner à l'Institut de philosophie une impulsion nou*velle et une orientation* plus homogène.

Un peu à l'écart du centre de la cité universitaire, dans le petit immeuble moderne de la rue Dante, un homme veille *sur le patrimoine de l'Ecole de Franc*fort : le professeur Alfred Schmidt, un ancien assistant de Horkheimer. Il a préfacé, en 1970, la réimpression de la *Revue de recherche sociale* et passe pour un des meilleurs interprètes de la philosophie matérialiste. Ses publications et ses cours ne portent pas seulement sur Marx et sur la « théorie critique ». Alfred Schmidt poursuit depuis des années une investigation des pensées matérialistes depuis l'Antiquité, et il compte en tirer une sorte d'encyclopédie. Le jour de notre visite, il présentait à ses étudiants la vie et l'œuvre de John Toland, libre-penseur du dix-septième siècle, bête noire de l'autorité religieuse et contradicteur de Spinoza.

« *La dénomination « théorie critique » est apparue tardivement pour désigner* a posteriori *un groupe de recherche interdisciplinaire* », souligne Alfred Schmidt. « *Horkheimer, qui partait de l'économie politique pour élaborer une théorie de la culture, restait plus fidèle à la démarche marxiste qu'Adorno et ses disciples. Par l'adjectif « critique » accolé à théorie, Horkheimer affirmait, d'une part, l'importance du sujet, de la conscience face à l'être et, d'autre part, la critique des « faits ». Il n'y a pas de fait qui ne soit préformé par quelque théorie informulée.* »

Un public de fidèles

Aujourd'hui, on ne trouve plus d'unité de pensée à Francfort. L'Institut de recherche sociale existe toujours, mais il se consacre à des travaux sociologiques sans originalité particulière. La philosophie tend à se disperser dans plusieurs disciplines. Les germanistes cultivent *l'inspiration d'Adorno et Benjamin*. Les philosophes eux-mêmes se placent parfois sur le terrain des sciences humaines.

La psychanalyse n'a pas soutenu ce *dialogue fécond avec les philosophes que* soutenaient Adorno et Horkheimer, interprètes attentifs de la pensée freudienne. C'est eux qui avaient attiré à *Francfort* Alexander Mitscherlich, le fondateur de l'Institut Sigmund-Freud et l'animateur de la revue *Psyche*. Mais depuis l'effacement de Mitscherlich (mort en juin 1982), la psychanalyse allemande semblait de moins en moins soucieuse de faire avancer la théorie et de s'ouvrir à la philosophie. Ses études techniques s'adressent rarement à un public non spécialiste.

Une orientation cohérente de la recherche à l'Institut de philosophie de Francfort a *été contrariée par* les exigences pédagogiques. L'Institut a de plus en plus diversifié ses programmes et recruté des spécialistes nouveaux, par exemple, de logique formelle ou de philosophie analytique. L'epoque est révolue où un professeur traitait de tout, de Thalès à Nietzsche, et soumettait les matières enseignées à une vision très personnelle. La philosophie universitaire se plie à une perspective historique et le *profil de chaque poste est défini en fonc*tion d'une période ou d'un genre particulier.

Quelques personnalités bien affirmées *arrivent cependant à faire passer une re*cherche personnelle dans leur enseignement. « *La possibilité de consacrer un séminaire ou une conférence au même thème durant plusieurs semestres, parfois même durant plusieurs années, permet de réaliser un projet plus vaste, comme mon histoire de la pensée matérialiste*, explique Alfred Schmidt. *Ce genre de travail peut compter sur un public de fidèles, qui viennent souvent « hors cursus ». Malheureusement, il y a aussi des étudiants moins passionnés et moins bien préparés. Par exemple, ceux qui font de la philosophie en attendant que le* numerus clausus *leur libère une place en médecine ou en chirurgie dentaire.* »

Karl Otto Apel développe depuis des années son système de « sémiotique transcendantale » et Jürgen Habermas va occuper au printemps 1983 une chaire de « philosophie de l'histoire et philosophie sociale ». Horkheimer avait défini dans un article programmatique de 1930 la nature et les tâches de la philosophie sociale. Celle-ci devait unir philosophie et sociologie selon la tradition commencée par Marx et plus récemment par Karl Mannheim, pour envisager la société dans sa totalité à la lumière d'une philosophie de l'histoire. La théorie devait constamment se mesurer aux faits rassemblés par la sociologie.

Alfred Schmidt résume ainsi l'esprit de Francfort : « *D'abord une philosophie qui vise à transformer le monde et qui s'obstine à poser et à reposer la question difficile entre toutes : celle des médiations entre théorie et pratique. Ensuite une philosophie qui interroge le monde dans sa totalité, sans se laisser déborder par les débats ardus de spécialistes. Enfin une philosophie qui s'efforce d'articuler franchement les souffrances et les aspirations de ses contemporains.* »

JACQUES LE RIDER.

(Lire la suite page XIV.)

(1) Voir l'interviem de Miguel Abensour sur les philosophes de l'Ecole de Francfort dans *le Monde Dimanche* du 2 mars 1980.

Les nouveaux visages de l'Ecole de Francfort

(Suite de la page XIII.)

Pour les étudiants, le retour aux réalités sociales sera rude. Leurs perspectives professionnelles semblent bien maigres, surtout en ces temps de crise où ni l'édition ni la presse n'embauchent plus. Et pourtant Alfred Schmidt estime qu'en trois trimestres il a dirigé cer derniers temps autant de thèses de doctorat que Horkheimer durant toute sa carrière... Les meilleurs de ces jeunes docteurs peuvent briguer une charge de cours, souvent mal payée, pour trois ou quatre semestres. Mais la plupart d'entre eux devront se reconvertir. Seule perspective consolante : la récente décision du ministère de l'éducation de Hesse, qui va réintroduire la philosophie dans l'enseignement secondaire, ouvre des possibilités du côté de la formation des maîtres.

Le retour à Benjamin

La conscience de cet avenir bouché suscite chez beaucoup d'étudiants résignation, voire découragement. Mais souvent aussi un nouvel état d'esprit non conformiste. En apparence l'université n'est plus le laboratoire de la révolution. Les mêmes qui participent en fin de semaine aux manifestations contre le réarmement de l'OTAN ou contre l'extension de l'aéroport de Francfort viennent aux séminaires calmement – ce qui ne veut pas dire docilement. L'universitaire sert d'enclave dans une société dominée par l'impératif de rendement. On continue ses études de philosophie moins pour acquérir une formation professionnelle d'avance dévaluée par le chômage que pour ruser avec la réalité sociale, pour réaliser un des derniers modèles possibles d'anarchisme individuel.

Dans ces conditions, la grise théorie fait de moins en moins recette. L'immense popularité des œuvres de Walter Benjamin, l'illustre marginal, on pourrait dire le philosophe maudit de l'école de Francfort, est un symptôme révélateur. Le philosophe et interprète de la littérature française Dolf Oehler, jeune chargé de cours à Francfort, voit ainsi la situation : « *Après la disparition des maîtres, l'héritage de l'école s'est divisé. D'un côté l'austère travail théorique d'un Habermas, qui s'est détourné de l'inspiration littéraire de Benjamin. De l'autre, un état d'esprit plus esthétique, plus confiant dans le pouvoir de l'imagination, nourrit sa réflexion philosophique de textes littéraires et d'histoire de l'art.* »

Adorno faisait de l'art et de la littérature les auxiliaires subalternes de la théorie. Benjamin au contraire, fidèle sur ce point à l'inspiration romantique, mettait sur un pied d'égalité l'art et la philosophie. Il était plus proche du marxisme utopique de Bloch et des avant-gardes, brechtienne, surréaliste, cinématographique. Sa démarche moins systématique donnait à la littérature un rôle primordial pour l'élucidation de notre condition moderne.

On ne lit presque plus Horkheimer et de moins en moins Adorno, mais on revient à Benjamin. Au début des années 70, les « théories de la société » envahissaient tous les départements de l'université, au grand dam des professeurs non philosophes, et les étudiants n'avaient que le jargon de la « théorie critique » à la bouche. Aujourd'hui, les volumineux traités de Jürgen Habermas ne passionnent plus la jeunesse. La forme fragmentaire de pensée qui chez Benjamin guettait « l'illumination » semble répondre beaucoup mieux aux urgences d'aujourd'hui. ■

JACQUES LE RIDER.

KARL OTTO APEL
Un affreux rationaliste

S'opposant aux tendances actuelles, qui dévaluent la pensée normative, logique ou éthique, le philosophe de Francfort Karl Otto Apel tente de fonder une nouvelle discipline : la « pragmatique transcendantale », s'inspirant de la pensée analytique anglo-saxonne.

KARL OTTO APEL, né à Dusseldorf en 1922, a été professeur de philosophie aux universités de Mayence, Kiel et Sarrebruck, puis à Francfort. Les deux tomes de son ouvrage *Transformation de la philosophie*, parus en 1973 et réédités en livre de poche en 1976 (éditions Suhrkamp), ont la valeur d'un bilan, mais ambitionnent aussi de fonder une nouvelle discipline, la « pragmatique transcendantale. »

Le parcours de Karl Otto Apel est représentatif du mouvement de la philosophie allemande contemporaine, qui, ancrée dans la prestigieuse tradition qui va de Kant à Heidegger, s'est résolument ouverte à la pensée analytique anglo-saxonne pour sauver et pour actualiser l'inspiration du rationalisme émancipateur des Lumières.

∴

– Dans la préface à votre *Transformation de la philosophie*, vous suggérez que les étapes de votre pensée correspondent à une évolution personnelle. Pourriez-vous esquisser votre autobiographie intellectuelle ?

– J'ai fait mes études à l'université de Bonn entre 1945 et 1950, et j'ai passé mon doctorat avec Erich Rothacker, dont les travaux développaient une « anthropologie philosophique ». Ma thèse *entamait une reconstruction de la philo*sophie transcendantale de Kant à la lumière de Heidegger. Comme tant de jeunes philosophes de ma génération, j'étais fasciné par l'œuvre du premier Heidegger, jusqu'à *l'Être et le Temps.* Ce qu'il a écrit après son fameux « retournement » m'a de moins en moins convaincu.

» Ensuite, je me suis consacré à l'histoire de la philosophie du langage, et j'en ai tiré mon livre sur *l'Idée du langage dans la tradition humaniste de Dante à Vico.* Ancré dans la pensée herméneutique moderne, j'affirmais mon opposition à l'esprit scientiste. Mais peu à peu je me rapprochais d'une autre tradition, celle de la philosophie analytique, des premières recherches du Cercle de Vienne, de Wittgenstein et du pragmatisme américain, en particulier de Charles S. Peirce. J'ai édité Peirce en allemand et je lui ai consacré une assez longue étude.

» A l'origine, on me rangeait dans le camp de l'herméneutique post-heideggérienne. Cela voulait dire en Allemagne une solide culture historique et un profond respect de la tradition des grands textes, mais aussi une certaine indifférence envers la logique, la méthodologie, l'argumentation serrée, voire une certaine inclination pour le vague. Je constate qu'aujourd'hui l'herméneutique revient à la mode, même aux États-Unis, en réaction à la philosophie analytique pure et dure.

» La tendance est à dévaluer la pensée normative, logique ou éthique, à placer *le temps au-dessus de la vérité*, « l'événement du sens » au-dessus du Logos. La renaissance de Nietzsche et l'engouement pour le dernier Wittgenstein vont de pair avec un nouveau relativisme. Je m'oppose à ces tendances. Taxez-moi d'affreux rationaliste si vous voulez. C'est un reproche qui me fait plaisir.

– Votre transformation de la philosophie conduit à l'élaboration d'une « pragmatique transcendantale ». Qu'entendez-vous par là ?

– La « pragmatique transcendantale » constitue l'aboutissement de la transformation de l'idéalisme transcendantal d'inspiration kantienne sous l'influence de ce que j'appellerai un « *linguistic turn* », la prise de conscience de l'importance cruciale de la philosophie du langage. Permettez-moi de situer ma position en simplifiant à l'extrême les traditions de la pensée occidentale.

» Avant Kant, l'ontologie interroge l'étant sans réfléchir sur les conditions de la connaissance. La philosophie transcendantale, de Kant à Husserl, opte pour un « solipsisme méthodique ». Un sujet, seul, accède à la connaissance. Ma pragmatique transcendantale dépasse la relation binaire sujet-objet pour situer le sujet dans une relation ternaire sujet-langage-objet. La relation au monde passe par le langage. Le sujet n'est plus solipsiste, mais membre d'une communauté de langage.

» Dans la pragmatique transcendantale, la philosophie théorique, celle de la connaissance, et la philosophie pratique, l'éthique, ont une racine commune. Cette unité apparaît comme plus évidente que chez Kant, qui n'est pas vraiment parvenu à une fondation ultime de la raison. « Je pense » veut dire « j'argumente » et aussi « j'ai accepté les normes pratiques de la communication ». Je pense veut dire : je me fais comprendre de moi-même et donc : je fais partie d'une communauté de communication. Je ne pense jamais seul.

» Descartes dit : « *Je doute, je pense, donc je suis.* », et il se contente d'une éthique provisoire, en attendant de la fonder ultérieurement. La pragmatique montre qu'en posant « je pense », on a déjà l'éthique, celle qui résulte d'un consensus. Il convient de dépasser la philosophie de la conscience sans sacrifier l'individualité. L'évidence individuelle n'est pas encore la vérité, mais elle est la condition du consensus intersubjectif sur la vérité. La pragmatique n'oublie pas d'autre part les leçons de l'herméneutique, la présence d'une tradition, mais elle conserve à la raison sa primauté.

Le matérialisme sans l'idéalisme est aveugle

– Vous n'hésitez pas à écrire que votre pragmatique transcendantale se situe au-delà de l'opposition traditionnelle de l'idéalisme et du matérialisme.

– Au fond, la pragmatique n'est qu'un sous-ensemble d'une sémiotique transcendantale. Le sous-ensemble décisif, puisqu'il englobe l'éthique. Or on peut dire que le signe est autant idéal que matériel. Le matérialisme sans l'idéalisme est aveugle. L'idéalisme sans le matérialisme est vide. Je maintiens un peu d'idéalisme dans la mesure où les normes du langage, les significations, ne peuvent pas se réduire à des conventions d'usage. Tout effort de traduction, lorsque par exemple on pose : compréhension = *Verstehen* = *understanding*, révèle qu'on se réfère à une signification idéale universelle et régulatrice..

» D'un autre côté, la communauté réelle de communication, où se déroule tout dialogue, se distingue de la communauté idéale de communication sous l'effet des conditions matérielles de sa réalisation sociale. La pragmatique transcendantale ne peut pas se passer d'une reconstruction critique de l'histoire sociale.

L'incompréhension grandit entre philosophes et scientifiques

– Jürgen Habermas a tout récemment proposé une théorie de l'action communicationnelle (1). Y a-t-il entre lui et vous convergence ?

– Sur l'essentiel, oui. Une vieille amitié m'unit à Jürgen Habermas, qui a huit ans de moins que moi. Il arrivait à l'université de Bonn au moment où j'achevais mon doctorat. Tous deux, nous étions à l'époque heideggériens. Habermas m'a éveillé politiquement. Puis il partit pour Francfort, où je suis arrivé beaucoup plus tard, en 1972, *comme successeur* d'Adorno. Entretemps Habermas avait approfondi sa discussion du néomarxisme, de la psychanalyse, de la sociologie, sa critique de l'idéologie. Il est allé plus loin que moi sur ces terrains et je ne peux que me référer à ses travaux.

» Nous avons, l'un parallèlement à l'autre, découvert l'importance d'une pragmatique fondée sur la philosophie du langage. Le dernier livre de Habermas, les deux tomes de sa *Théorie*, m'a énormément impressionné. Je crois pouvoir dire que c'est l'œuvre la plus considérable depuis Heidegger. Nous partageons le souci de défendre la tradition du rationalisme.

» Cela dit, je crois que Habremas n'a jamais voulu suivre une démarche qui, comme la mienne, consiste à chercher une fondation ultime de la philosophie. Peut-être a-t-il moins confiance que moi en la philosophie ?

– Vous avez succédé à Adorno, vous êtes lié à Habermas : que pensez-vous aujourd'hui de ce qu'on nomme rétrospectivement l'Ecole de Francfort ?

– Je ne remets pas en question l'importance de la critique de l'idéologie, ni l'intérêt de la critique de la rationalisation instrumentale, trop exclusivement scientifique et technique, qui est au centre des débats actuels sur l'écologie. Mais, dans les dernières années, l'Ecole de Francfort était devenue stérile. Adorno cédait à la mélancolie et à la résignation pessimiste. Dans le monde actuel, on ne peut plus se contenter de se lamenter sur la technique, il faut réfléchir aux conditions de l'avènement d'une nouvelle technique.

» *Comme* celle de Heidegger, l'œuvre d'Adorno me paraît très inégale. Les textes de Heidegger sont d'une faiblesse déconcertante. Dans l'œuvre d'Adorno, c'est la théorie de l'art et de la littérature qui reste passionnante.

– Votre entreprise de transformation de la philosophie semble sur un point fermement conservatrice : vous maintenez l'ambition philosophique de définir les fondements de la connaissance et de l'éthique.

– Transformation, en effet, veut dire aussi conservation. Les différences entre philosophes sont, il me semble, bien moins profondes que les points communs... La transformation s'imposait à la lumière de la philosophie analytique du langage. Mais je défends la philosophie contre toute dispersion ou absorption dans les sciences particulières. Je la défends contre un certain esprit néo-positiviste qui soumettrait toute démarche à la méthode des sciences de la nature.

» *La philosophie garantit l'unité des* différentes sciences de la nature et des sciences humaines en clarifiant les exigences de validité qui fondent tout savoir. La différence entre l'explication scientifique et la compréhension propre aux sciences humaines n'a rien perdu de sa valeur. Mais, au-delà de cette distinction, on peut trouver une unité des discours argumentatifs.

– Les sciences se passent apparemment très bien de toute fondation ultime...

– Les sciences progressent toutes *seules, mais on observe qu'actuellement* une étrange confusion se répand dans la méthodologie. Le succès de Feyerabend, de ses attaques contre la méthode prétendument impérialiste et de la proclamation de « *anything goes* » (tout est bon) me paraît un symptôme dangereux. Karl R. Popper disait que la science est un mythe clarifié par la critique. Mais la critique a-t-elle un sens quand elle porte sur un discours affranchi de toute préoccupation de validité ? La philosophie ne prétend pas guider la science, mais la reconstruire rationnellement.

» *Dans certains colloques* où voisinent scientifiques et philosophes, on constate une incompréhension mutuelle grandissante. Les savants lèvent les bras au ciel : à quoi bon réfléchir sur les tenants et les aboutissants de leurs recherches, puisque l'application technique sert de confirmation ? Voilà une attitude à courte vue. Les Mayas avaient développé une remarquable mathématique, mais aucune philosophie de la rationalité. Leurs astronomes se confondaient avec des astrologues.

» Il importe de préserver une communauté argumentatrice, de savoir ce que fait la science, de sauver l'unité de la philosophie et des sciences au nom du Logos, de lutter contre les nouvelles mythologies en maintenant une méthodologie normative.

Le philosophe montre les conditions d'un consensus

– On retrouve votre horreur de ce qui ressemble au relativisme auquel vous considérez que conduisent en dernière analyse Heidegger et Wittgenstein.

– Heidegger et le Wittgenstein des jeux de langage ont influencé parallèlement l'ancien et le nouveau continent. En Europe, l'herméneutique s'applique à comprendre notre tradition depuis les Grecs. Les anthropologues américains cherchaient à comprendre des formes de vie *étrangères* : dans une perspective synchronique et pas seulement historique. Wittgenstein, avec sa théorie des jeux de langage qui sous-tendent autant de formes de vie, les a influencés.

» L'herméneutique ne voit pas les problèmes dans leur dimension horizontale, mais seulement en profondeur. Chez Wittgenstein au contraire, c'est cette dernière dimension qui manque totalement. Cependant l'une et l'autre approche conduisent au relativisme. L'herméneutique à l'historicisme. Wittgenstein à la reconnaissance de l'égale valeur de tous les jeux de langage. Dans l'un et l'autre cas, on renonce plus ou moins à critiquer.

– Les années 60 restent pour la philosophie allemande un souvenir palpitant. Que de malentendus, mais aussi que de contacts nouveaux entre la théorie et les mouvements politiques ! Aujourd'hui, on a l'impression que la philosophie est rentrée dans ses universités, pour ne plus en sortir.

– Les temps où la philosophie peut influer sur le politique sont exceptionnels (peut-être illusoires ?). En ce moment la philosophie universitaire paraît enfermée dans un ghetto, ce qui serait fâcheux. Ce phénomène est dû au désenchantement de la gauche allemande, qui date de bien avant la chute du gouvernement Schmidt. La nouvelle résignation dominante a trouvé son expression philosophique dans ce que j'appellerais un néo-aristotélisme conservateur. Dans un article célèbre intitulé « Comment l'éthique est-elle possible aujourd'hui ? » Gadamer (2) proposait un retour à l'*Ethique à Nicomaque.* Il vantait la « phronesis », l'intelligence du moment, *le tact, le doigté.*

» En somme, un super-pragmatisme (au sens trivial du mot, qui n'a rien à voir avec ce que j'entends par pragmatique). Je demande : Et qu'est-ce qui doit guider l'intelligence de la situation ? Gadamer me répondrait : la tradition où l'on est né, en l'occurrence celle de la République fédérale. Bref, une éthique conservatrice, coupée des nouveaux mouvements alternatifs et écologistes.

» Bien sûr, il faut concéder que certains de nos philosophes engagés dans les affaires de la cité ont commis des erreurs manifestes d'appréciation. Sous la direction de Ludwig von Friedeburg, un philosophe de grande valeur, ancien collaborateur de Max Horkheimer à la tête de l'Institut de recherche sociale, on a voulu concrétiser au début des années 70 les principes d'une éducation anti-autoritaire dans une loi-cadre sur l'enseignement. Beaucoup de maladresses et d'excès ont été commis, qui ont braqué l'opinion publique contre « ces intellectuels de gauche qui nous gouvernent ». Gadamer avait beau jeu de rappeler aux sources de l'antique « *auctoritas* ».

» Habermas et moi, nous combattons le néoconservatisme. Certes, le philosophe n'a pas plus de compétence politique que n'importe quel autre citoyen. Il montre les conditions d'élaboration des normes qui fondent un consensus. Le phénomène de l'écologie rappelle que la raison théorique devient dans le monde moderne essentielle pour l'usage de la raison pratique. Il faut rassembler un maximum d'informations et de connaissances avant de se décider.

» Ceux qu'on nomme les Verts confirment par leur action que la *rationalité* technique ne peut pas se couper durablement de la rationalité éthique. Ils forment un groupe important qui incarne la jeunesse et l'avenir de l'Allemagne, et je me range à l'avis de Willy Brandt : il faut les intégrer à un processus de reconstruction d'un consensus. » ■

JACQUES LE RIDER.

(1) Voir *le Monde Dimanche* du 30 mai 1982.

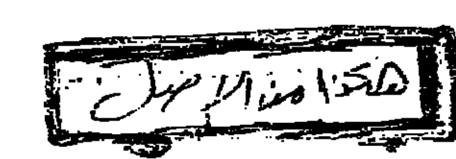
(2) Voir l'interview de Gadamer dans *le Monde Dimanche* du 19 avril 1981.

CONTE FROID

Le miracle

La famille très pieuse venait de terminer le poulet du dimanche quand la fille cadette s'étrangla avec un os et mourut étouffée sur le coup. Alors Dieu, assailli de prières, se fendit d'un petit miracle et ressuscita le poulet.

JACQUES STERNBERG.



MODE

Entre la lune et le soleil

LA mode a son calendrier, il joue la *simultanéité*. Fin janvier, dans une atmosphère mondaine, la haute couture célèbre la fin de l'hiver en présentant ses collections printemps-été 83. L'événement fut la collection Chanel signée par Karl Lagerfeld. Quoi de différent par rapport aux collections printemps-été du prêt-à-porter présentée en octobre ? Rien de contradictoire, mais ici le langage mode est plus structuré, plus concret. Si la haute couture, comme le pense Daniel Hechter, ne vit que sur une réputation qui n'était justifiée que jusque dans les années 50 et si, comme le croit France Andrevie, la couture n'a plus rien inventé depuis l'avènement des stylistes dans les années 60, pourquoi tant de monde pour applaudir à tout rompre des vêtements qui seront portés par si peu de personnes ?

Le succès de la haute couture, c'est l'extraordinaire adéquation de l'idée et de son exécution. Ce qui est exaltant en elle, c'est cette concordance parfaite entre l'idée du créateur et l'habileté des ouvrières qui la réalise. On applaudit autant l'atelier que le couturier.

Vient février, le printemps sort des ateliers et des usines. Il s'installe dans les vitrines et aguiche les badauds. L'imprimé triomphe sur l'uni. Il est fleuri, mais aussi géométrique à la façon de François Kupka et Piet Mondrian dans une palette qui va de Gauguin à Yvarral. Du noir encore, beaucoup de rouge, mais aussi des couleurs fauves et terre cuite, et, plus rafraîchissant, des pastels acidulés.

En contraste aussi des vêtements aux vigueurs géométriques, architecturales. Le court est un must ; pour l'homme, le short, le bermuda, sont de rigueur. Beaucoup de coton, de lin, de soie. Yves Saint Laurent et Anne-Marie Beretta sont au mieux de leur forme. Jean-Rémi Daumas est en pleine verve. Jean-Paul Gaultier, pour Initial, s'assagit avec beauté. Jacqueline Jacobson, pour Dorothé Bis, joue avec brio la sobriété piquante. Poppy Moreni est mélancolique, Marc Bohan, pour Christian Dior, tonique, Kenzo tout en *poésie et tendresse*, *Thierry* Mugler humoriste et sexy. Jean-Charles de Castelbajac et Claude Montana sont en pleine maîtrise de leur art, Sonia Rykiel est époustouflante. Jean-Louis Scherrer a dessiné les plus jolis maillots de bain.

La nouveauté et la répétition

Pendant ce temps-là, porte de Versailles, à Paris, les industriels et les professionnels se mettent, eux, à l'heure de l'automne hiver 84. Le 20 mars, dans les jardins du Louvre, ce sera au tour des créateurs de nous mettre au parfum et aux couleurs de l'hiver prochain. Chaque année, la mode fixe dix rendez-vous à ceux qui se sentent concernés : six pour la femme (en omettant les rendez-vous fourrure, lingerie et accessoires), deux pour l'homme et deux pour l'enfant. La capacité de renouvellement de la mode est-elle si formidable qu'elle prétende ainsi mobiliser notre attention ?

L'industrie est condamnée à l'innovation, faute de quoi elle s'asphyxie et meurt. L'économiste J. K. Galbraith *pense que pour sortir* de la crise la recherche scientifique est importante, mais qu'il ne faut pas sous-estimer la qualité artistique des produits. Les rendez-vous de la mode ne seraient-ils donc pas autant d'incitation à l'innovation, au renouvellement des formes et des techniques ? Non. – semble dire le philosophe Jean Baudrillard. Pour *lui*, la mode ne serait un devenir. Elle serait rétro, une alternance pure et simple de signes, une récurrence codée. Même pas un cycle, mais un recyclage !

Alors, rien de nouveau sous le soleil ? En se référant aux métaphores bibliques à travers *Histoires du temps*, de Jacques Attali, on apprend qu'en effet *« sous le soleil tout n'est que répétition »*, mais qu'heureusement pour notre devenir *« au-dessus du soleil il y a la lune, c'est-à-dire du nouveau »*.

Lunaire, la mode transgresse les usages, la tradition, la routine, l'habitude, parfois en les caressant dans le sens du poil, d'autres fois à rebrousse-poil. Elle fait la guerre au définitif. C'est alors qu'elle violente les ego installés, paresseux. Mais, solaire, elle devient de la non-mode ou de l'anti-monde. Elle se voudrait intemporelle et rêve d'éternité. Agnès B., qui a pignon sur rue à Paris, rue du Jour, avoue ne pas aimer ce que l'on appelle la mode, qui ne serait pour elle qu'un ajout d'accessoires inutiles ! Ce serait faire compliqué quand on peut faire simple ! Voilà une vue de la mode bien courte. Solaire aussi, Jean Cacharel avec sa nouvelle griffe « Itinéraire ». Une ligne petit prix pour les deux sexes. Ce *« rude wear »* – c'est ainsi qu'il se nomme – serait *« une façon de s'habiller très éloignée de la mode traditionnelle »*. Traduit mot à mot, « rude wear », ça donne du prêt-à-porter brutal. Il se veut énergique, viril. Mais il est étriqué, conventionnel, un peu jeunesse hitlérienne fleurant bon le propre, la santé et le plein air des hautes montagnes.

A mi-distance du soleil et de la lune, avec honnêteté et sincérité, il y a Jousse et Benetton. Avec habileté, il y a Daniel Hechter. Créateur, il est lunaire tout en *ne craignant pas d'exploiter la même* veine d'inspiration, puisqu'elle était bonne, deux saisons durant pour hommes et pour femmes. Commerçant, il est solaire : on ne trouvera pas dans ses boutiques ce que l'on aura le plus aimé sur le podium des présentations. A la fois solaire et lunaire avec génie, il y a des Italiens comme Valentino, Versace et surtout Armani. Ce dernier a deux talents : celui du créateur et celui du stratège en communication et marketing. Il sait plaire au public avec non seulement sa griffe de prestige, mais avec ses marques à prix raisonnables comme « Mani » et « Emporio Armani ».

Il y en a d'autres qui, entre leur talent, leur sincérité et leur désir d'être reconnus, sont entre le soleil et la lune, si perdus qu'ils se demandent s'ils n'appartiennent pas à une autre galaxie. On peut voir les créations de certains d'entre eux à Paris, dans la cour du 119, rue Saint-Denis, sous l'enseigne « Conquistadores ». La *curiosité vaut le détour*. Impossible de résister à la tentation d'habiter les vêtements qu'aime construire Adeline André. Ils n'ont pas de boutons, ni de boutonnières ; ils s'enroulent autour du corps par un jeu de triple et même de quadruple emmanchures. On y trouve aussi les créations de « Worlds End » dessinées par Vivienne Westwood, Malcolm Maclaren et Tom Binns. Leurs vêtements sont truculents et tiers-mondistes.

Toujours entre le soleil et la lune, il y a les crépusculaires, comme Yohji Yamamoto et son ex-compagne Rei Kawa Kubo. *Ils jouent avec le feu. Pour* se faire remarquer, ils sont prêts à détruire ce qu'ils désirent atteindre. Nihilistes jusque dans leurs songes, ils brisent avec frénésie le miroir de la mode, du paraître. Comme d'autres proposent des apparences de riches pour pauvres, eux proposent des déguisements de pauvres pour riches. *Il est vrai qu'il ne faut pas oublier* que *time is money*, l'imagination aussi.

MOHAND MESTIRI.

(*) VITRINES. – Anne-Marie Beretta, 24, rue Saint-Sulpice, 75006 ; France Andrevie, Kenzo, Thierry Mugler, place des Victoires, 75002 ; Jean Rémi Daumas, chez Franck et Fils, 80, rue de Passy, 75016 ; Rei Kawa Kubo, *Comme des Garçons, 42, rue Etienne-Marcel*, 75002 ; Yohji Yamamoto, 16, rue du Cygne, 75001 ; aussi les Galeries Lafayette, Le Printemps et le catalogue des Trois Suisses.

POÉSIE

VERA LINHARTOVA

Vera Linhartova est née en 1938 à Brno (Tchécoslovaquie). Depuis 1968, elle vit à Paris et écrit en français. Entre 1964 et 1968, elle a publié cinq volumes de prose – en tchèque – qui ont été traduits en allemand et *Canon à l'écrevisse* aux éditions du Seuil. En français, elle a écrit : *Twor* (*Guy Lévis-Mano*), *Intervalles* (Jean de Gonet), *Portrait carnivores* (Le Nyctalope). D'autres textes poétiques ont paru en revue, notamment dans *Argile, Change, Banana Split, Carté Segreté* (Rome). Dans le domaine de la peinture moderne, elle a publié une monographie consacrée à Joseph Sima (La connaissance). Cette poésie des correspondances tisse les fils de voisinages très lointains.

CHRISTIAN DESCAMPS.

Cascade de Nachi

Jadis, un accident non élucidé. Dans le noir, un seul instant clair. Assise, le dos appuyé contre un mur, devant mes yeux une coulée de sang, d'un rouge vif. Propulsé par le battement du cœur, le liquide ne se répand pas sur mon visage, mais dans une courbe puissante, tel un rideau qui tombe et se relève, s'abat sur mes genoux à une cadence égale. A l'entour, une grande lumière blanche, non pas lumière d'éveil, simple éclairage froid d'un vestibule d'hôpital. Nulle sensation. Ni peur, ni curiosité, ni même indifférence. Une absence observatrice. Il paraît qu'une artère sur la tempe avait été sectionnée, et que la mort clinique avait été constatée au moment du transport dans la salle de réanimation.

Plusieurs années plus tard, la chute d'eau sur la rivière Pöllat. Un filet grêle qui se jette dans l'abîme au-dessous de la Marienbrücke, filet si ténu qu'il pourrait se rompre à n'importe quel instant. Un courant descendu de la montagne, soudain projeté dans le vide le long d'une paroi à vive arête. L'aridité du versant calcaire. la masse d'eau, privée de tout appui, semble comme accrochée à la poursuite d'elle-même avant que, plusieurs dizaines de mètres en aval, elle ne retrouve son assise. Là encore, aucun émoi, aucune tourmente, rien que l'évidence d'un temps qui touche à son terme.

A présent, jour par jour, la cascade de Nachi. Une chute d'eau presque rectiligne dont la colonne médiane est flanquée de deux rayons distincts qui, ayant rencontré une saillie du rocher escarpé, se confondent en un seul torrent, pour rebondir dans des rapides qui disparaissent au milieu des pins. Une cascade ascendante dont la pointe désigne un disque blanc de la lune, à moitié caché derrière les crêtes. Elan continu, défiant la gravité. Une voie de rigueur et d'abandon, pratiquée au jour le jour, sans contrainte, sans crainte.

Le Monde
DIMANCHE

NOUVELLE


JEAN-PIERRE GAUZÈRE

La Galette

PAR RAYMOND CEUPPENS

LE chemin était parfois très long pour Fons, surtout en hiver, parce qu'il devait longer les murs de l'ancienne caserne, et, là, les trottoirs délaissés depuis des années étaient enneigés et glissants. Pourtant, il préférait les jours où l'obscurité tombait tôt et où les rues étaient désertes, parce qu'il pouvait alors marcher comme il le voulait, en pressant le pas ou, au contraire, extrêmement lentement suivant son inquiétude ou ses diffus espoirs. Par mauvais temps, il mettait ses anciens sabots qu'il attachait à ses chevilles par des sangles, il en avait garni le dessous de pièces de caoutchouc découpées dans de vieilles bottes, parce que les battantes semelles de bois faisaient dans les couloirs de l'hôpital un bruit qu'il avait perçu comme indécent.

Il y avait une demi-heure de marche entre son logis dans une ruelle en contrebas de la grande chaussée et l'hôpital militaire de l'autre côté de la voie de chemin de fer. Depuis trois ans, il n'avait pas manqué une seule visite du soir. Tout au début, quand il avait quitté la campagne pour venir habiter dans le faubourg des casernes, il venait aussi à la visite du matin ; plus tard, quand il eut trouvé un emploi d'ouvrier d'entretien, il n'allait plus que le soir, à la visite de six heures. Les dimanches et les jours de congé, il restait chez lui, ou parfois en été il cheminait la journée entière le long du canal ou à travers champs, aux confins de la ville, et il ne se présentait à l'hôpital qu'à l'heure du soir, parce qu'il n'aimait pas rencontrer d'autres visiteurs, ni surtout devoir leur parler, bien que depuis longtemps plus personne ne lui adressait la parole.

On lui avait dit, au début, que, étant donné l'état de son fils, il pouvait exceptionnellement venir quand il le désirait, mais, sans décliner l'offre, il n'en avait jamais profité, s'en tenant à l'horaire fixe de six heures à huit heures du soir. Il rentrait de son travail vers cinq heures, il se lavait quelque peu les mains et parfois le visage, une fois par semaine, le vendredi soir, il se rasait, ensuite il mangeait un peu de pain et des charcuteries et se préparait une cafetière pleine. Il ne changeait presque jamais de vêtements, il avait deux tenues de travail, et, quand l'une devenait trop vétuste, il en rachetait une neuve à la procure du chantier. Il n'avait jamais rien porté d'autre depuis qu'il était venu habiter la ville. Aux saisons froides, il mettait un ou deux tricots et, pendant les grands gels, un vieux pantalon de velours sous son vêtement de travail.

En sortant de chez lui, il devait traverser la grande chaussée toujours animée d'une circulation cahotante et poussiéreuse, ensuite il s'engageait dans la longue avenue presque déserte du quartier des anciennes casernes, qui le menait au chemin de fer qu'il devait longer jusqu'au pont. Là, il lui restait une dizaine de minutes de marche jusqu'à la grande porte de l'hôpital militaire. La partie du chemin qu'il préférait malgré tout était l'avenue des anciennes casernes, parce qu'il y était seul et que rien ne le distrayait de ses pensées. Chaque soir, il y accélérait le pas, son cœur battait plus vite d'un équivoque espoir ou de fébrile crainte qui s'amplifiait jusqu'à l'entrée de l'hôpital, où souvent dans les couloirs et les escaliers qui le menaient aux sous-sols il se mettait à courir jusqu'à la chambre de béton blanchi, et il ne se calmait qu'en présence de son fils Claudy.

Cet espoir anxieux lui rappelait le temps où, les soirs d'été, il rejoignait Lisa, sa future épouse, qui l'attendait au sortir de son travail. Il courait aussi, de l'arrêt du bus au coin de la rue qui donnait sur le canal; il y était toujours beaucoup trop tôt, Lisa sortant toujours plus tard du petit salon de coiffure, le seul du village, où elle avait été mise en apprentissage. Il l'attendait avec une anxiété grandissante, craignant qu'elle ne fût sortie plus tôt et qu'elle fût rentrée chez elle sans l'attendre parce que ses parents ne voyaient pas d'un bon œil leur fille fréquenter une sorte de vagabond qui travaillait un peu au hasard aux champs ou aux travaux de l'écluse.

L'inquiétude presque permanente de Fons datait sans doute de cette époque ; à tout moment, tout risquait de les séparer définitivement. Il avait senti son inquiétude presque justifiée quand Claudy s'engagea à dix-huit ans au régiment parachutiste, puis quand Lisa, à quarante-cinq ans, l'avait quittée parce qu'un mari et un fils aussi instables d'humeur et de travail lui obscurcissaient le peu de joie de vivre qu'elle aurait pu espérer. Lisa avait désiré pendant des années que Fons, un jour, s'attache à un travail régulier, qu'il cesse d'errer des journées entières par les chemins et les champs, qu'il cherche lui aussi à arriver un jour au calme et à la sérénité.

Dès qu'il fut assez âgé pour marcher longuement, Claudy avait accompagné son père dans ses cheminements, puis il avait déambulé seul jusqu'au moment où la campagne et les canaux environnants lui étaient devenus trop étroits d'espace. Le régiment parachutiste lui ouvrait l'Afrique, pour deux ans seulement. Démobilisé, il avait sombré dans une insondable tristesse. Fons lui avait dit : « *Ne reste pas ici Claudy, repars, sinon tu seras malheureux toute ta vie* ». Et Claudy avait rengagé, pour des opérations spéciales, presque en marge de l'armée, une sorte de mercenariat.

Lisa était partie, peut-être pour échapper à l'inquiétude, elle aussi. Fons y avait pensé, il avait imposé plus d'inquiétude que l'on ne lui avait donné ; et, quand il apprit que son fils Claudy avait été rapatrié d'Afrique la colonne vertébrale et presque tous les os du corps brisés en petits morceaux parce que son parachute ne s'était pas ouvert, il n'avait pas prévenu Lisa. « *Il va peut-être encore vivre longtemps, et alors Lisa aura sa vie tout à fait perdue...* », avait-il dit à l'un de ses camarades ; et, le lendemain, il quittait la maisonnette du bord du canal pour venir habiter le plus près possible de l'hôpital militaire.

FONS n'avait jamais vu son fils couché sur un lit d'hôpital, les premiers soins avaient été prodigués dans un poste africain où Claudy était resté plusieurs mois, on n'avait prévenu son père qu'au moment de son rapatriement. Les premiers jours, Claudy ne cessait de hurler, puis de gémir, et, après quelques semaines, il avait cessé d'avoir réellement mal. On l'avait placé dans une sorte d'immense fer à gaufres, armature complexe de tubes et de poutrelles nickelées, relié à des appareils de soins. L'ensemble pouvait être basculé en deux positions, et Claudy se trouvait couché soit sur le dos, soit sur le ventre. Fons avait rapidement compris que Claudy ne guérirait jamais, non seulement il ne marcherait plus, mais il était condamné à passer sa vie comme une galette dans un fer.

D'après les infirmiers militaires qui en disaient plus que les médecins, si on sortait Claudy de son fer, il s'écroulerait en morceaux comme un pantin sans fils, comme un vieux sac de bois sec. Il n'y avait pas seulement sa colonne vertébrale qui était en morceaux, il y avait aussi autre chose. Une sorte de maladie consécutive à son accident qui en avait fait un homme sans épine dorsale valable, une sorte d'*invertébré*. Pour les soins, on ouvrait le fer quand Claudy était sur le dos, ensuite on refermait, on basculait et on rouvrait, Claudy était sur le ventre. On n'aurait pas pu le retourner autrement, il se serait désarticulé avec des douleurs atroces et serait décédé en quelques minutes.

Toutes les deux heures, il fallait basculer le fer pour retourner Claudy, deux heures sur le dos, deux heures sur le ventre. Trop longtemps sur le ventre, il mourrait asphyxié, les muscles thoraciques détériorés ne pouvant plus soutenir son propre poids qui écrasait lentement les poumons. Quand Fons arrivait à l'hôpital, on venait de retourner Claudy et quand il repartait, il le tournait lui-même avant qu'il ne s'endorme. La nuit, l'infirmier de garde passait toutes les deux heures basculer le fer. Toutes les semaines, un peu à cause d'un quelconque règlement militaire, il y avait un changement de rotation.

Pendant une semaine, Fons voyait son fils sur le dos, le visage tourné vers le plafond. La semaine suivante, il voyait ses cheveux bouclés coupés court et sa nuque enserrée dans un collier nickelé, et il devait s'asseoir sur une chaise basse pour voir le visage de Claudy qui fixait le sol bétonné de sa chambre que l'on avait aménagée aux sous-sols de l'hôpital dans la section des maladies méningées.

Fons arrivait à l'ouverture des portes et partait à l'heure exacte de la fin des visites ; une semaine sur deux, quand Claudy était sur le dos, il restait debout, à 1 mètre de la tête de son fils, gardant ses mains dans les poches et sa casquette sur la tête. Il parlait très peu et ne souriait jamais, il disait quelques mots de son travail, une phrase ou deux au sujet des rares conversations qu'il avait pu avoir avec l'un ou l'autre ouvrier, puis il parlait de ses promenades du samedi et du dimanche. Il questionnait Claudy sur ce qu'il avait vécu en Afrique et commentait de quelques mots les récits de son fils. Claudy avait gardé la moustache qu'il portait aux parachutistes, toutes les semaines Fons la lui taillait « à la mercenaire », les bouts en pointe et descendant de chaque côté des lèvres.

Souvent, quand il partait, Claudy venait de s'endormir, surtout quand il était couché sur le ventre, la respiration écrasée, la gorge râclée de gargouillis secs provoquant des frissons de toux qui le réveillaient. C'était l'heure du retournement, Fons basculait, Claudy respirait une ou deux fois profondément et se rendormait. Quand il était certain que son fils dormait réellement, Fons l'embrassait entre la joue et l'oreille en lui passant la main dans les cheveux, comme il l'embrassait quand il revenait très tard dans la nuit et que Claudy enfant dormait dans le petit lit bas dans la pièce qui faisait office à la fois de débarras et de chambre d'enfant. Il y restait assis par terre près de Claudy qui dormait, tardant à rejoindre Lisa qui avait désespérément attendu son retour d'un de ses cheminements à travers la campagne.

Quand Claudy ne dormait pas à la fin du temps de visite, Fons, après avoir tourné le fer, lui disait : « *Au revoir* » et sortait, dans le couloir il rencontrait l'infirmier de service à qui tous les jours depuis trois ans il disait : « *Je l'ai retourné vous savez... il ne faut plus le faire...* » L'infirmier disait : « *Merci* » et parfois aussi : « *Je vais voir s'il n'a besoin de rien.* » Il arrivait que Claudy dorme pendant presque tout le temps de visite, Fons restait debout à côté de lui sans bouger, et au moment de partir le réveillait un peu, le tournait puis s'en allait en disant : « *Au revoir.* »

Le dimanche il y avait un changement de rotation, cela se pratiquait pendant la nuit du dimanche au lundi. Par demi-heure en moins de gagnée sur les deux heures d'une position, on arrivait à ce que le système de rotation soit inversé pour la journée du lundi. Bien souvent, à cause des visites et du service de garde réduit, il arrivait que l'infirmier vienne tourner Claudy tout au début de la visite de Fons, si son fils dormait au moment du retournement, il le faisait lui-même, devant l'infirmier qui entre temps s'occupait de quelque remise en ordre du matériel de soins.

Un dimanche soir, Claudy dormait à l'arrivée de son père, l'infirmier allait basculer le fer au moment où Fons entrait dans la chambre, et presque distraitement Fons mit son fils sur le dos. Claudy ouvrit les yeux deux fois en respirant presque à fond, Fons lui dit qu'il faisait beau dehors, puis un quart d'heure après il lui dit qu'on allait démolir l'ancien pont au-dessus du canal. Quand il entendit venant de très loin, la sonnerie qui annonçait la fin des visites, Fons se pencha sur son fils et l'embrassa entre la joue et l'oreille en passant ses doigts dans ses boucles courtes émergeant du collier d'acier nickelé qui soutenait sa tête. Il pensa : « *Dors bien petit chéri* », il le pensait chaque fois mais prenait bien garde de ne pas le murmurer, même silencieusement.

L'infirmier n'était pas dans le couloir parce qu'il parlait avec un médecin à l'entrée d'une chambre, Fons monta les escaliers en évitant comme tous les jours de faire du bruit, et il sortit dans le flot des visiteurs. Dans la rue, il marchait déjà quand il se rendit compte qu'il n'avait pas retourné son fils avant de partir. Il douta, il avait basculé le fer mais en arrivant à six heures, ou bien était-ce beaucoup plus tard ?... Fons continua de marcher, il traversa le pont et longeait le chemin de fer. Il était certain de ne pas avoir retourné Claudy à huit heures au moment de partir, il l'avait embrassé parce qu'il dormait, mais il ne l'avait pas retourné et il lui semblait certain que l'infirmier ne s'en apercevrait pas, depuis trois ans il le retournait sans jamais l'avoir oublié et comme c'était le jour de changement l'infirmier ne se rendrait pas compte que Claudy n'avait pas été retourné.

Au coin de l'avenue qui traversait les anciennes casernes, Fons s'arrêta, il regarda vers le chemin de fer qui disparaissait dans l'obscurité brumeuse et sans effort, il resta sur place plus d'une heure entière dans l'air tiède d'une soirée d'été. ■

★ Né en 1936 en Belgique, Raymond Ceuppens est marin en mer du Nord. Il a déjà publié *A bord de « la Magda »* (1979), *Sous la grand-voile* (1981) et *l'Eté pourri* (1982), aux éditions Denoël.

